

IS 1583  
w 48



*Manuscrit*

Mémoires lus à  
Lausanne dans une  
Société de gens de Lettres

*Table des matières*

*Table des matières, page 240.*

MEMOIRE SUR L'UTILITÉ DES SOCIÉTÉS  
LITTÉRAIRES par M. D'ÉYVERDUN.

Je pense avec le célèbre Jeanjaques, que les Sciences et les Arts, ont beaucoup contribué à corrompre les hommes, et à les conduire à l'état de décadence où ils sont enfin tombés. Après un tel avis, vous dirés, peut être Messieurs, que je ne devrais point traiter la matière qui nous occupe aujourd'hui; Effectivement les Académies, les sociétés littéraires seroient bien inutiles à l'homme naturel.

Le Mal est fait, il est sans remède, nous ne pouvons plus retourner en arrière, et rentrer dans cette heureuse ignorance, qui fut autrefois le bonheur des premiers hommes; Dans ces temps fortunés les qualités du cœur furent sans doute aimées comme elles auroient toujours dû l'être, et celles de l'esprit mises, tout au plus, au rang des agréments de la figure. C'est ainsi que dans des Pays moins Polices que les nôtres on accorde des récompenses publiques à ceux qui se distinguent par leurs vertus.

Les habitans de l'Europe ont senti qu'il étoit bien plus facile de briller par les talens de l'esprit que par les qualités du cœur, et que le nom de savant étoit moins à obtenir que celui d'homme vertueux. Ils se sont plongés dans un abîme de Sciences douteuses, et demeurent brillantes, qu'ils nomment connaissances; Leurs prétendues découvertes leur ont inspiré de l'orgueil; le bien loin de s'attacher comme jadis pour apprendre qu'ils ne savaient rien, ils étudient pour se dire savaient; Cependant plus ils sont avancés, moins ils en sçavent, et qui veut se livrer à une science doit commencer par retourner au point d'où ils sont partis.

Le philosophe sent, malgré lui sa petitesse, lors qu'il se rappelle les noms respectables des Zoroastres, Des Confucius, Des Socrates. Le Géomètre dément tous les historiens, pour ne pas convenir qu'Archimède est son maître.

L'Astronome rougit quand on lui parle des peuples Orientaux. L'homme qui veut être éloquent ouvre les premiers livres du monde pour y trouver le sublime; Le Poète lit Homère, et est inspiré. Les sous aux beaux Arts; Notre petite vanité s'imagina quelques fois les avoir.



croit perfectionnés. — Architectes fameux! Que metrons nous à côté des merveilles de la Grèce, et de Rome, dont nous admirons et imitons tous les jours les débris.

Peintres, ou sont vos beaux arts appelés? Illustres Statuaires, quels sont vos Monuments? Des Colosses pesamment jetés en fonte, ou de subtils marmorisés. Musiciens présomptueux, quand avez vous inspiré le courage aux âmes molles? Quand avez vous fait mourir les Passions à votre gré? Vos tons frappent nos Oeilles; Mais parlent ils à nos Coeurs?

La Nature est la maîtresse de l'homme, et le seul guide qu'il eût dû suivre; Plus il s'en est écarté, plus il a déchié, plus il en est devenu petit et malheureux; Mais c'en est fait, le mal est trop général, trop adonné, pour qu'on puisse se flatter d'une heureuse guérison. En vain quelques hommes voudraient résister au torrent, et ramener le genre humain sur la route de la simple vérité; Que fera donc le sage? Il prendra cet instrument faible et dangereux que l'on appelle Science, qui se tient dans la main de l'homme mal adroit; Et blesse dans celle du méchant; D'une main sure en fermera il s'en servira pour son bonheur, et pour celui des autres hommes: En ne pouvant abolir l'usage d'un instrument nuisible, il fera tous ses efforts pour l'employer utilement. Le titre d'ignorant, en devenant un titre mépris, et qui rend inutile à la société. Le sage cultivera donc les sciences, et pour les rendre moins dangereuses, il en rendra l'usage général; Telle qu'un de ses instruments inventé pour la destruction de l'homme, et qui fit perdre aux Seruiniens la liberté et le bonheur; la science bien connue, et examinée cessera d'être aussi dangereuse.

Cette idée me conduit naturellement au premier avantage, et à un avantage décisif des sociétés Littéraires, C'est Messieurs, à ce corps de gens de Lettres, à ces académies où des hommes de tout état ont cultivé les sciences en langue vulgaire, que nous devons le bonheur de les voir montrés leurs faiblesses aux vrais sages. Grâce à ces imitations, nous ne sommes plus obligés de croire sans voir, de rapporter sans connaître, d'admirer sans sentir: Déjà les Académies ont chassé de la plus grande partie de l'Europe cette pédanterie absurde qui fut trop long temps la honte de l'humanité. Il n'est plus permis aux gens de Lettres de n'être pas sociables, de rejeter le goût, et les grâces, d'être inintelligibles, vains, et insolens. Le sentiment qu'ils se faisoient de se fermer, s'est ouvert, et nous avons connu leurs enveux. C'est aux académies que nous devons aussi de la décadence

3  
Les établissements Gothiques, qu'on appelle universités, établissements ou tout choqué la nature. Est il naturel Messieurs, qu'un homme apprenne des vérités à d'autres hommes, dans une langue hors d'usage depuis long temps, très difficile par elle même, et qu'il ne sçaurait bien connaître? Est il bien naturel que cet homme décide sans cesse, et ne se trompe jamais? Est il naturel, qu'il parle toujours sans savoir. S'il est entendu, sans être interrompu, sans répondre à des objections? Non, ce n'est pas ainsi qu'enseignaient les Sages de la Grèce. J'espère que nous devons aux Académies la chute entière des universités, et que bien tôt nous ne verrons plus des ignorans qui ne savent que des mots, poster Lettres avroquant de Docteurs.

Une autre obligation que nous avons aux académies, c'est d'avoir contribué à bannir l'usage des langues mortes, celui sur tout de la langue Latine, langue sourde, sèche, et pauvre, si peu faite pour la conversation, et que malgré ses veilles aucun de nos Savans ne parlait jamais aussi bien que le dernier habitant de Rome. Nos Neveux pourront ils croire que tous gens de Lettres de l'Europe abandonnant de concert les langues de leur pays, aient employé pendant si long temps la langue d'un peuple qui n'existe plus, qui avait des moeurs, et des usages différens des leurs: N'ayant point de termes pour exprimer une foule d'idées inconnues aux Romains; Ils étoient forcés de donner un air, et une terminaison Latine aux mots de leurs propres langues, on appelloit cela latinisés. Ce mélange de Latin ancien, de Latin moderne, forme le langage le plus ..... et le plus barbare, le plus difficile que le Latin du siècle d'Auguste, et sans doute bien différent. Il est tel livre écrit ainsi dont Cicéron n'entendrait pas une période. Voilà le joug absurde sous lequel nous étions courbés, lors que les premières académies parurent. C'est elles qui engagèrent les Savans à parler comme les autres hommes. C'est Messieurs à l'Académie de la Crusca que la langue Italienne doit en grande partie son élégance, et ses grâces. Nous voyons par les premiers ouvrages du sublime Corneille, ce qui étoit la langue Française dans le tems de l'érection de l'Académie. C'est à ces divers établissemens qu'elle doit sa clarté, sa souplesse, sa pureté; C'est par eux qu'elle a obtenu l'honneur de succéder à la Latine, et de devenir la langue universelle. C'est des diverses Académies d'Allemagne qui

qui viennent enfin d'apprendre aux Allemands étourdis qu'ils avaient une langue noble, riche, forte, énergique, qui même dans des-moins habiles, pourroit devenir douce et délicate. Les gens de Lettres ont parlé, ont écrit dans la langue de leur Païs; La ridicule Barrière, qui séparait les Savans des autres hommes a été renversée pour toujours, et la Philosophie sortant enfin des redevés obscurs on on la tenait renfermée est montée par-de-grés jusques sur les Trônes.

Les prix distribués par les Academies, sont sans doute d'une très grande utilité. Cette institution a un double avantage; Elle fait naître des ouvrages utiles ou agréables, et elle réveille des Talens qui, peut-être eussent toujours dormi dans le silence. L'un des plus nobles & plus Patriotique par exemple, que l'idée de l'Académie Française, en donnant pour sujets des prix, quelle distribue l'éloge des grands hommes utiles à la Patrie; Elle couvre de laurier leurs Tombes, et elle excite leurs descendans à les imiter.

Le Nest Messieurs qu'un exemple de l'utilité des prix Académiques, j'en pourrais citer bien d'autres. L'Esprit philosophique que ces sociétés ont répandu sur notre siècle est venu au point de lui rappeler que le peuple étoit composé d'hommes. Les Artisans ont été soulagés par des Machines plus promptes, et plus commodes. Il s'est élevé même des Academies, des sociétés plus utiles encore, qui toutes entières à l'Agriculture ne s'occupent que des moyens d'aider au Laboureur par des expériences et des procédés nouveaux sur les Terres, par des instrumens préférables aux anciens. Leurs Mémoires écrits avec simplicité en langue vulgaire sont lus avec fruit par le Laboureur; Caton, Columelle, Virgile, écrivoient en Latin, C'étoit la langue de leur Païs. Mais les modernes qui ont écrit en Latin sur de telles matières étoient les plus absurdes des hommes.

Jay dit Messieurs que le second avantage des prix Académiques étoit d'éveiller les talens, qui eussent, toujours dormi dans le silence un seul fait suffit pour le prouver. Je crujacques dit lui-même qu'il étoit parvenu à un âge assez avancé, sans songer à écrire, Lors que le sujet proposé par l'Académie de Dijon piqua sa curiosité, et l'excita à écrire. C'est donc à cette Académie que nous devons le développement des idées singulières de cet écrivain éloquent.

Jusqu'à

Jusqu'à présent Messieurs, j'ai eu l'honneur de vous entretenir de l'utilité générale des sociétés Littéraires, Considérons maintenant les avantages dont jouissent les Membres mêmes de ces sociétés.

L'homme de Lettres ne sauroit communiquer ses idées, n'y entendre celle des autres dans les sociétés ordinaires; dans les lieux où les hommes sont rassemblés par le devoir ou par les plaisirs, on ne peut se livrer à de telles conversations, dans les cercles même les plus spirituels, on effleure les sujets, on en parle avec exactitude et finesse, mais on n'appréhend rien; D'ailleurs nous ne savons que trop combien de tems on lève l'esprit son cruel ennemi, le jeu, le fâs de l'intérêt, et ce Protecteur des sottises et des ignorans. Avant l'érection des Academies les gens de Lettres se reconnoissent donc peu, et raisonnaient rarement ensemble, renfermés dans leurs cabinets, ils studioient mal, et peu sérieusement, puis qu'ils studioient seuls. Maintenant unies de rencontrer des gens de même goût qu'out, ils peuvent dans certains tems mémoires se consulter, s'éclairer mutuellement, et marcher plus sùrement en compagnie à la recherche de la vérité. Les Academies ont donc rendu l'homme de Lettres plus Savant, par un second avantage, elles l'ont rendu plus universel.

Autres fois l'homme de Lettres déterminé par son goût, sur ses circonstances à quelque Branche de la Littérature, s'y livroit exclusivement, il ne commercoit point avec les Savans d'un genre différent, et il étoit ignorant sur tout autre article. Le Grammairien savoit des mots, et ignoroit tous les faits; Le Théologien donnoit le nom de Prophane à l'histoire des Peuples, et le nom absurde lui est demeuré. Le Mathématicien ne connoissoit ni les hommes ni leurs actions; Le Philosophe ignoroit la Littérature; Le Littérateur à son tour n'avoit pas la moindre teinture de Philosophie. Tous enfin pouvoient les plus ignorans des hommes, des qu'ils voulaient sortir de leur étroite sphère. Les choses ont bien changé, les gens de Lettres se voient régulièrement dans les Assemblées Académiques se sont communiqués réciproquement leurs différentes connoissances, et ils ont senty qu'elles ont entre elles une liaison nécessaire qu'on ne peut rompre sans danger. Un homme de Lettres à son parvi instruit en general. Non seulement Messieurs, les Academies ont rendu les Savans plus instruits, plus universels, elles les ont encore rendus sociables. Qu'étoit autres fois un Savant? Un homme qui pres-

-que

presque toujours renfermé dans son cabinet, j'ignorant les mœurs et les usages, proslant mal la langue de son Saïs, déplacé dans toutes les sociétés ou il paraissait qu'elques fois, était méprisé des gens du monde; mépris qui s'est tombé sur la science. Les savans faisaient alors un longje à part, et ce peuple était de goutteux et ridicule. Les Academies ont enfin rendu les femmes semblables aux autres hommes, fréquenteant dans leurs assemblées des hommes de tout état, de tout rang, ils sont devenus sociables, ils se sont livrés peu à peu aux plaisirs de la société; en communiquant aux gens du monde leurs lumières, ils en ont reçu en échange le ton de la bonne compagnie, l'homme de lettres est devenu aimable, et s'est même soustrait à la frivolité. Les ouvrages se sont vengés du changement honneur de nos écrivains, les graces ont conduit leurs plumes, les livres même de métaphisique sont devenus des livres agréables.

Après avoir essayé de vous montrer quelques avantages qui résultent de l'établissement des Academies; j'aurai l'honneur de vous dire Messieurs, que je suis cependant éloigné de les croire au point de perfection ou elles pourvoient être, je vous soumettrai à votre jugement quelques uns des changemens utiles dont elles me paraissent susceptibles.

I: Pourquoi, n'a-t-on pas les femmes dans les assemblées? Quelle est donc cette Barrière, que nous nous efforçons vainement de mettre entre les deux sexes? Est elle fondée sur la Nature, et la raison? Je ne puis le croire; Mais cette discussion me meneroit trop loin, je me contenterai maintenant de dire, que cette Barrière n'est d'aucun pas fondée sur l'expérience; La femme aimable, qui entendit et conversa Nicotons, et celle qui nous traduit Homère n'auraient elles pas tenu leurs places dans l'Academie des sciences. Croyez vous que l'Academie française n'eût pas reçu un nouvel éclat par la présence de Mademoiselle de Mompensier, de Mes Dames de Maintenon, de Anjal, de St Lambert, Dequibieux, Des Houlières, De Grafigny, de Doage, Rioboni, et de tant d'autres, dont les noms m'ont échappé; Est ce un homme qu'on propose pour modèle dans le genre épistolaire? Est Madame de Sevigné, Milady Montaignu, et Madame Maccaulay, auraient elles été déplacées dans une Academie Anglaise? Ces femmes possèdent dans un degré bien supérieur le tact fin et subtil qui juge les ouvrages de sentiment, et les graces qui les embellissent; Ces qualités seules, auroient dû leur ouvrir les portes de toutes les Academies. Dirons nous que ce n'est pas l'injustice, mais la

Jalousie

Jalousie qui leur en a fermé l'entrée. Ah Messieurs, que cette excuse seroit honteuse pour notre sexe.

Je voudrais aussi qu'il y eut plus de sciences Publiques. Leur être même seroit il à souhaiter qu'elles le fussent toutes; L'homme aime naturellement à être vu, et remarqué, il se neglige dans la solitude, et j'oy crû m'apperevoir, qu'il régnoit bien de la langueur dans la plus part des sciences particulières.

Je crois qu'il seroit très utile qu'on admît dans les Academies des jeunes gens qui montreroient du goût et des Talens, on pourroit choisir autant d'élèves qu'il y auroit d'Academiciens. La plus part de ces jeunes gens devienndraient par ce moyen des écrivains utiles. Jusq'á present les Academies ont excité, et récompensé les Talens, par la methode que je propose, elles auroient encore l'avantage de les former.

Il seroit aussi à souhaiter que les Academies fussent futures moins occupées de questions purement laborieuses ou frivoles, et qu'elles tournassent leurs travaux sur des objets plus importants à l'homme; sur la Metaphisique, qui lui apprend à se connaître, sur la morale, qui lui montre la route du vrai bonheur. Dans ce siècle faible et corrompu, ou les mœurs n'existent qu'en apparence; C'est aux gens de lettres à se venir pour les rétablir dans leurs Droits.

L'Esclavage étouffe le génie. Je voudrais que les Academies n'eussent pas de maîtres pour Protectors; Que la Crainte, l'Ambition et l'Intéret n'y eussent point entrée, et qu'un Academicien ne se vendit jamais à l'Assemblée dans le but d'y recevoir une piece d'argent; C'est aux Grands de la Terre à récompenser les Talens; Mais ils ne doivent point les payer comme des manoeuvres. Une Société de gens de lettres sans liberté sera jamais fort utile, et il n'y a rien à attendre d'une Academie dont un Roy, quel que philosophe qu'il puisse être est le Directeur, et nomme les membres. Lors que les gens de lettres seront assemblés par l'Intéret ou l'Ambition, leurs sciences languiront, leurs productions seront affaiblies.

Préferons de beaucoup par ces raisons les Sociétés composées de particuliers, que le goût seul rassemble; Á ces Academies dont l'éclat brille aux yeux, mais qui n'ont point la même solidité. Disons leur hardiment Messieurs, l'Ambition et l'Intéret corrompent tout ce qu'ils touchent. Les mœurs des Membres d'une société qui ne les connaît point qui ne sont unis que par l'amitié, et l'amour pour la Vérité, seront plus

doüces



8  
douce et plus agréable. Leurs productions auront un ton plus noble et plus philosophique. Leurs entretiens seront plus vifs et plus naturels.

Quitte cette société Nainante pro-pover, crudont que je le desire et l'espere.

### Memoire sur l'utilite des Societes Littéraires. Par Monsieur Holland.

Les avantages que l'homme de lettres peut retirer d'une société Littéraire sont analogues à ceux que les hommes trouvent dans toutes les sociétés. De la communication des lumières, de la réunion des forces, de la combinaison des travaux résulte un bien commun où chaque membre puise beaucoup qu'il ne contribue. Telle est l'association de ses Abeilles industrieuses, qui après avoir examiné toutes les fleurs, après s'être nourries des plus belles, et après avoir mis de côté l'ignatite et le mauvais, vont porter les sucs les plus exquis dans le dépôt commun.

Il faut avouer cependant que les sociétés Littéraires, n'ont pas toujours, ni l'agrément, ni l'utilité que d'après cette idée l'on pour-rait s'en promettre.

Je me propose d'en rechercher ici les causes, et je crois que pour cet effet il faudra jeter un coup d'œil sur l'histoire de ces établissements. Nous verrons que leurs défauts tiennent infiniment moins à leur nature qu'aux malheurs des Temps, à la constitution Civile et Ecclesiastique des états, aux vices trop fréquens du Cœur humain, et enfin aux objets dont les associés s'occupent.

La première société Littéraire dont nous lisions l'institution, est celle qui se forma à la Cour de Charles Magné, et dont l'Empereur lui-même fut un des membres. Ce grand Prince, quoi que très mal élevé, conçut par la force de son génie combien les belles Lettres étaient nécessaires, et l'on connaît assez les efforts qu'il fit pour en répandre le goût. Ces commencemens ne pouvaient être que très faibles dans des pays sauvages, où la Barbarie se maintenait par droit de prescription, et où l'ignorance, opiniâtre de sa nature, opposait à la lumière des obstacles d'autant plus invincibles, qu'elle servait de courroie du manteau de la Religion. À peine Charles Magné est-il au tombeau que les Ténèbres se prennent leur empire. Les Romes du gouvernement se trouvant dans les mains d'un Empereur moine, d'un Prince pieusement imbécile, des distractions les plus funestes désolent

9  
ses vastes états; Tout est replongé dans le premier Cahos.

Détournons les yeux du triste spectacle des cinq siècles suivans, et transportons nous à l'époque lumineuse du renouvellement des Lettres; époque qui est proprement celle des sociétés Littéraires ou qui en est plutôt l'effet le plus glorieux. Les Médicis rassemblerent cinq ou six gens de Lettres, - Châtel de Constantinople par la Barbarie du stupide Musulman: À ces Français fugitifs, se joignent quelques Italiens: Cette société par l'union de ses membres, et par la combinaison de leurs lumières devient le Centre du savoir et du goût, et s'anime tous les bons esprits par la noble émulation qu'elle leur communique.

Il est vrai que les grands Hommes, qui donnerent alors une impulsion si puissante, joueraient aujourd'hui un fort petit rôle dans la République des Lettres. Tous leurs travaux se bornaient à l'étude des Langues anciennes, et à la Critique, aussi ne formerent ils que des Littérateurs qui, comme la dit un Auteur célèbre, connaissent tout dans les anciens, hors la grace et la finesse. Mais ne soyons pas injustes, et ne mesurons pas le mérite de ces érudits d'après les idées de notre siècle. Les yeux à peine entre ouverts, des peuples qui venaient de sortir d'un long et profond sommeil, n'auraient pas soutenu le jour de la Philosophie. C'étoit des enfans qu'il falloit exercer pendant quelque temps à lire et à écrire, à cultiver leur mémoire, et à entasser des Matériaux. Bientôt après l'on commença à sentir et il n'avoit pas fallu moins d'appréparatifs pour frayer la Route à Descartes, qui devoit appeler les hommes à raisonner.

La société Littéraire de Florence servit de Modèle à des établissements semblables qui se formèrent dans presque toutes les villes d'Italie, On suivit le même exemple en France, en Allemagne, en Angleterre, qui qu'avec moins d'antusiasme et sur des plans différens. On trouve encore aujourd'hui plus de ces associations en Italie que tout le reste de l'univers. Il n'y a pas long-temps qu'on en a compté 25: dans la seule Ville de Milan, 550: dans le Piémont, le Milanais & le Duché de Ferrare: L'on juge par ce calcul du nombre prodigieux que doit fournir le reste de ses états.

C'est ici principalement que se présente une objection assez forte contre l'utilité de nos sociétés. Le Sais dit à Hon, ou il y en a le plus grand nombre, est précisément celui où les connaissances vraiment utiles ont fait très peu de Progrès; en comparaison avec les

Les autres nations auxquelles les Italiens avoient d'abord donné le ton. Leur jargon comparatiste, les sermons Muratori, connoissent de la Justice de ce reproche, et plein d'un fêlé Patriotique il somme toutes les sociétés Littéraires de la patrie de lui nommer un seul avantage que l'Italie ait retirée de leurs assemblées et de leurs travaux. Il nous apprend dans l'amestame de son cœur, que dans toutes ces sociétés on ne s'occupe que de grandsi affairi d'amore, et de ce qui peut y arriver du rapport.

J'ose dire que la Colere de M. Muratori est fort injuste, et voici mes raisons. De quoi veut il que des gens de Lettres s'occupent avec une certaine publicité dans un Laïs d'inquisition, et dans un Laïs où il y a peu ou presque point de véritable liberté. Souvent ils discutent des matières de Philosophie ou de Morale, sans heuster à chaque moment quelqun des J.<sup>rs</sup> Pères; Quelque décision d'un Docteur féraphique, quelque Decret d'une Congrégation, quelque Manuscrit d'un Casuiste; Enfin sans donner dans je ne sais combien d'heresies, dans des propositions mal sonnantes, et dans des expressions sentant le scandale et la nouveauté? Le grave Censeur veut il que ses compatriotes Cultivent les Sciences Naturelles dans un Laïs où l'Eglise refuse encore aujourd'hui à la Terre la permission de brâmer autour du soleil? Veut il qu'ils traitent des points d'histoire; Les qui encore de nos jours ont été le celebre Giannone languis pendant trois ans dans les cachots de l'inquisition, pour avoir écrit une excellente histoire du Royaume de Naples, et pour avoir fidèlement rapporté quelques abus du Pape? Les Italiens pourroient ils Cultiver ce champ sans rencontrer sans cesse dans leur chemin les titres des Pretensions ultramontaines aux Interests Politiques de quelque petit Tyrân? Enfin, tout bien considéré, leur reste il autre chose que la belle Littérature dont ils puivent s'occuper avec sûreté dans leurs Assemblées, si qu'est ce que la belle Littérature sans amour? Une étude sans interest, une érudition Pedantesque, un Corps sans amô.

Né vous plaignez donc point des Academies, favez et froid Muratori, si elles ne sont pas utiles à leur patrie, c'est qu'elles n'ont l'être. Ne flétrissiez point ces qui laudes de fleurs dont elles savent ordonner leur belavage, ne leur ennuiez point ces affairi d'amore, ces jeux innocens, ces dours rieurs auxquels le flémar les invite, et auxquels la constitution de leur Satire les reduit. Il a fallu en France, en Allemagne, en Anglétorre de grandes revolutions Politiques pour faire jour à la raison. L'Italie n'a pas encore été aussi heurée; Mais

soyons

soyons dits qu'elle raisonnera un jour tout comme nous. C'est d'elle que nous tenons la Littérature, nous lui ferons à notre tour un present beaucoup plus précieux, celui de la Philosophie. L'immortel Montesquieu écrit au bête Corat, Italien, que la Chaire de St. Pierre est aujourd'hui sans des espérance de verroulure; C'était lui annoncer l'approche du grand jour, c'était lui dire, qui n'est pas loin ce temps où les Académiciens Italiens prendront un effort plus élevé, et ne se borneront plus à nôtre que des tendres bergers.

Dans les autres Rois, presque toutes les sociétés Littéraires qui se sont faites de la réputation dans le Scisme et dix septieme siècle, ont été changées depuis en Academies réglées, sous les auspices des souverains, et d'autres Princes Protectors. L'Academie Royale de Londres, l'Academie des Sciences et belles lettres de Berlin, et plusieurs autres encore, n'étaient dans leurs commencemens que des sociétés Littéraires de quelques particuliers rassemblés par l'Amicitie et par l'estime mutuelle. Toute l'Europe sçait que depuis ces établissemens on a plus fait dans les sciences, que l'on n'avait fait dans les 150 siècles que comprend l'histoire Philosophique. Mais ne dissimulons point, que la force Académique a fait perdre aux sociétés Littéraires du côté de l'agrandissement le qui elle leur a fait gagner du côté de l'utilité. Ce n'est plus aujourd'hui l'amicitie qui en réunit les membres, ce sont les appointemens qui en ont ordinairement le seul unique lieu. Rien de plus triste, rien de plus ennuyant qu'une assemblée académique. Point de franchise, point de cordialité. L'envie et la jalousie, l'orgueil et l'intéret se peignent sur tous les visages, habitent dans tous les cœurs. Il n'est depuis long temps d'usage qu'aucun des assistants ne prête attention aux lectures Publiques de ses confreres, et l'on se dispense même de leur faire les apparences. La lecture finit on va aux voix, le secretaire demande si les membres jugent la piece digne d'être insérée dans les mémoires de l'Academie, et quoy que personne ne sache de quoi il s'agit, chacun approuve, chacun applaudit. Tout ce qui sort de cette excellente plume est sans doute digne d'être communiqué au Public; Voilà sa réponse banniste de tous les Académiciens. M. De maugestain l'a un jour un écrit de M. Kœrzig, son Antagoniste, pour le faire condamner par l'Academie comme un libelle. faux et injurieux. Cette lecture faite, M. Formey se lève pour recueillir les voix. Toute l'Academie s'empresse à faire la cour à son brëndeur; Tout ce qui sort, cri à ton de tout côté; Tout ce qui

sort

Sont de cette excellente plume est sans doute digne d'être communiqué au Public. Mais quel fut leur étonnement lors qu'on leur apporta que la pièce était contre le Président; Aussitôt ils la jugerent digne du feu. Telles furent les sentences de ce juge qui ne pouvait jamais s'empêcher de dormir pendant les plaidoiries des avocats. Un jour son voisin le tira par la manche pour avoir sa décision. L'on le pendu, dit le juge. — Monsieur, il s'agit d'un pré. — Oh bien, dit-il, qu'on le fauche.

Pour nous Messieurs, qui ne sommes ni dans un pais d'envahissement ni aux gages d'aucun souverain, rien ne nous empêche de cultiver le goût du beau et du vrai dans toute son étendue, de jouir de tous les agréments d'une société littéraire, et d'en retirer tous les avantages, que je n'ai pu que légèrement toucher au commencement de ce discours. Je n'ai pas besoin de vous retracer ici les qualités du cœur et de l'esprit qui sont nécessaires à un membre d'une société littéraire; faire l'énumération des devoirs d'un Académicien, ce serait raconter ce que vous faites.

### Question

Traité par Monsieur Lotier des Orsellés

« Si, sous les différents systèmes que présentent les fausses Religions — celui de la <sup>grecs</sup> Théologie & Mythologie des Grecs, n'est pas le plus favorable au bonheur temporel des hommes sur cette terre? »

Théogonie des Grecs

La Théogonie des Grecs, fruit de leur imagination fertile & brillante, offre un ensemble animé, des détails séduisants, des rapports enchanteurs, un tout radieux, qui n'en a que plus de charmes, pour être alternativement présentée sous mille formes variées & provocantes. Elle se prête merveilleusement bien, à la poésie, à la peinture, à tous les arts libéraux, et ces deux premiers avec celui de la sculpture ne doivent leur invention qu'à la Mythologie; Elle en fut le berceau, Elle en est l'élément; Elle en présente toujours le sujet le plus gracieux et le moyen le plus employé; Il n'est point d'ouvrage agréable, qui n'y tienne de près, ou de loeu, Il est une quantité de genres, — aux quels on ne peut réussir sans la consulter. Elle sera sans cesse consultée, & toujours plus ou moins suivie, tant qu'il y aura des hommes.

Mais, qu'on les différens systèmes des fausses Religions, elle soit celui qui joint le mieux le bonheur au bonheur illusoire des Mortels? J'ajoute, j'ajoute le mot d'illusoire, pour rendre l'énoncé de la question, un peu moins choquant aux yeux, & à l'oreille des Critiques Orthodoxes. C'est ce que je nie; Et j'appréhends peu prouver que si c'est une fausse Religion qui puisse atteindre à ce but, ce serait bien moins celle de l'ancienne Grèce, que celle de Mahomet.

M'étant avéré raisonnablement jusqu'à présent d'étudier un peu une véritable Religion, que je me rapproche même de n'avoir pas approfondi, aussi fou que peut-être que celle que je propose, je reviens sur ce que j'ai appliqué à épêcher ces deux erreurs qui conduisent & différencient les autres.

Ainsi Messieurs, j'en parlerai pas présentement dans de longs détails, & j'abuserai moins de votre patience. Vos vœux à supporter de ma part, que deux seuls arguments, mais qui me paraissent tranchants et décisifs, plus le point à discuter dans notre assemblée, ho divine.

L'un, contre la Théogonie des Grecs; en tant qu'elle ne prouve pas son tribut à les rendre fort heureux, même sur cette terre; l'autre en faveur de la Doctrine de Mahomet; comme devant plutôt procurer à ses sectateurs cette prétendue félicité factive & mondaine.

À que j'ai à opposer aux Grecs, c'est la nombreuse & étonnante multiplicité de leurs Dieux. D'abord douze bien avérés & placés au rang de Suprêmes désignés ensemble, sous le nom de Consentes, aux quels on en joignit bientôt huit autres, Selects, choisis pour en posséder & prorogatives. En voilà donc vingt d'opprimés Calibre; huit une trinité, au moins de ceux du Nord; et quelques cent d'autres petits Dieux en sous ordre, & Dieux subalternes, demi Dieux, Dectins & Dectines, Gréluchons & Gréluchones, de l'Olympe; Chacun d'eux, avait à peu près son culte, son temple, ses Prêtres, & mystères. Rien de plus réjouissant; dirait-on; j'ajoute rien de plus funeste, au bien être des faibles humains au quel l'homme est subordonné, à cette innombrable quantité de Tyrans redoutables & de petits Despotes.

Pretendre en faire dériver leur bonheur, ce serait vouloir soulever que le sort le plus desirable pour les peuples serait d'être nés Esclaves, et rigoureusement assujettis à l'Esclavage, dans l'empire de l'oppression & le joug arbitraire de la Domination anormale, d'une Cuisane Aristocratie monarchique, dont tous les Membres, & souverains absolus, autant individuellement

Mais

qui



que sollicitation ont tendroient en vain, la force exercée.  
 Comment se tenir sains & sains de l'un des pensables. En très tiède de tout de pouvoirs  
 Q'is parate, rui vis?  
 J'oram out faire? dans les poses de part on d'autre à des dangers menaçants &  
 inévitable, pour d'effrayer volonte divers, de cette in ultitudo. Jam casse  
 renaispantes, de supérieurs jaloux de leur autorité la plus illimitée, de Matras  
 Armes, toujours divisés en de l'un. Au nombre des premiers Dieux dit son sort,  
 se trouvoit pour le moins un demi douzaine de femmes, & de femmes a pro tentions,  
 & a pro tentions opposées, se hucant, les unes les autres. On y jetoit le Grief, le plus  
 Grief, & le plus retors de servir à la fois l'Estre & l'Enus; d'Obéir en un sens, tous  
 à l'Impérieuse et Inestruca Junon, et à la réservée et pidi bon de Diane, à  
 la délicate de Minerve, et à l'officieux Morcure, à la Déesse de la pudeur,  
 et au Dieu des Jardins, à Mars et à Janus, ainsi des autres.

Donné dans le deshabille le plus simple, se voit une jeune personne, pour offrir, rade,  
 des mains de ses jeunes amants, à qui la Déesse sans voiles, sans gars, sans art  
 et sans support, en présentoit elle même de plus apétissantes. Hélas! le costume  
 de nos jours, diffère beau coup de celui d'alors, par le seul hommage  
 emblématique de cette très jeune femme: le fil de Brian se fait sur le champ deux  
 éminces qui sont et implacables; de l'grasible Junon, tout radieuse, en un del l'elab  
 d'indivision quelle succoit de pose, et de la ferie Callas, araise de sa lance, quelle si avait  
 point voulu quitter, et p'celle a repris son bougide, dont elle jure, en courroux de ne plus se  
 refaisit, même dans le moment on tout bouillies est inutile.

Le p'ieur l'air p'orsente sans relâche, par la promesse de céder Des ses hainesses,  
 fut aussi, toute la vie, le joyau important du Courroux Celeste. Quelqu'un se mettait il sous  
 la protection immédiate du Dieu de la foudre? il se dit un bouli par celui des Mars, un  
 autre avait il son recours ordinaire à Neptune? il étoit foudroyé par Jupiter. Toutes les  
 Divinités s'accordoient à servir la vengeance les uns des autres; Elles se faisoient  
 mutuellement leurs victimes respectives prises à tour de Rolle entre les peaux ra  
 humains; il ne restoit pour toute ressource aux plus favorisés de eux, que la chance  
 d'une métamorphose quand il auroient subi leur peine, ou la pitié, à l'ordre de Jupiter,  
 ou de tel autre p'ur salut protection, ou quel que créatures subalternes ou incantées,  
 quel avantage. ~~Quand on ne peut, on d'un tout, on supporte tout, jusqu'à~~  
~~Héros de l'Infortuné.~~

Et sans doute, c'est la première pas au bonheur; c'est son premier degré; peut être  
 le seul, dont nous soyons susceptibles dans ce monde que de savoir souffrir; des  
 préparés aux évènements, être d'avance au Malheur, tout en profitant des  
 heures succès lors qu'ils surviennent, c'est le sort des prédestinés Musulmans;

qui ne pouvait rejeter la faute des mauvais, ni sur eux mêmes ni sur leurs  
 semblables, se résignoit à tout. La fatalité prononce, il faut y sous vivre.  
 Entre le moins malheureux possible, on prout la seule espèce de félicité la plus  
 aux habitants de cette terre; le plus ou le moins de douces passagers, mises à côté  
 des peines opiniâtres de la vie, contribue sans doute à plus ou moins atténuer ce  
 sentiment inquiet & douloureux d'injustice, et de misère, partagé indistincte  
 = sable de foibles mortels.

Mais ces légers soulagemens momentanés, seroient bien faibles, contre la série  
 des inconvénients, aux quels il seroit de l'entendre, sans l'espoir console tout.  
 Or, de toutes les Religions antérieures, la Musulmane, est celle qui sans  
 exception établit le plus certainement, cette précieuse espérance.

Un fidèle fervent du faux prophète est intimement convaincu qu'il ne peut  
 manquer de bonheur, si on tarde des attendre, et infailliblement pendant l'existence  
 de l'autre; cette persuasion chimérique, ou non, équivaloit dans une ame exaltée  
 à la réalité.

Mes deux pressants ne sont pas de ceux qu'on peut se flatter de voir  
 par la vraie image des voluptés sensuelles; ils sont trop au-dessus de ce  
 prestige enchanteré, pour que je m'avise de leur présenter, aujourd'hui  
 sous une nouvelle attribution de bonheur, toute l'avantage de la seule Religion  
 Mahométane, le tableau risqué du Paradis d'elles, quelle assure à ses fidèles sectateurs.

Job servoit cependant, que l'idée de représentation et certains de ce genre de  
 bonheur dans une autre vie, en devient un effet des allés, le Bonheur d'autant  
 moins précieux & plus réel, que chaque bon Musulman y jouit du présent léger  
 précieux de sa félicité déjà dans cette terre un paradis anticipé, pour peu à son tour.  
 de toutes les beautés qui peuvent être ajoutées position, c'est dans la variété de  
 plaisirs les plus séduisants, que son prophète l'autorité apprend dès en bas.  
 l'avant & out de ceux qu'il lui p'orait au feu dans un autre monde; c'est de  
 voluptés, fere part, & grossit tout à tour, si l'ange de la mort, ~~ou~~ vient à le  
 frapper, c'est pour le trépas instant, suite sein dans les bras de ce  
 héros sacré, dont l'inaltérable virginité n'est sans cesse avec les incien  
 multipliés de leurs heures p'orsesseurs; On ne sait la quelle de ces deux espères  
 de l'heureux tant de fois répétés on voit le plus à désirer, cela vaut bien à mon  
 avis, de la métamorphose de façon ou d'autre, en cerf, en lion, en serpent, en hibou,  
 en daim, ou en peuplier, en pierre ou Rocher, en écho même.  
 fessons enfin de nous procurer d'absurdités en extravagances.

Si les lois fondamentales de cette société ne nous pressent pas un silence  
 absolu sur des vérités antiques & consacrées, seroit il le lieu Messieurs  
 d'entendre

il manque une page  
 de ces, omis et fautes  
 de la p'iste; il faut  
 pour le fait et Volant

qui

d'entendre



Nombre dans le détail consolant de tous les avantages inestimables d'une  
 vraie Religion, soit elle seule qui nous faisant clairement sentir que le souverain  
 bien est dans sa possession, dans ce monde, nous le laisse en avoir dans un autre,  
 & nous offre les moyens de y parvenir; Mais indépendamment de ma défense à la sage  
 prohibition qui nous gêne à ne pas nous entretenir de ces objets, ces spectacles & solennels,  
 je dirai mal ce que nous faisons si bien.

J'en ai donc fini par vous ramener vers celui de vos regrets, ces aimables fautes, les  
 petits vices qui ne paroissent encore un peu vous tenir à cœur, et pour vous laisser  
 sur la bonne bouche, j'entreprendrai et amphi-gouir par quelques vers.

PERS

Du Phœnix de Boufflers qui revenait à la trêve après le, à son enjouement naturel,  
 à son goût de liard, et au sel caractéristique des légères passions de circonstance, ~~l'écrit~~ ~~de~~  
 elle et s'il étoit sûr qu'il voudrait en voir gain de cause,  
 Quand Homère chante ses Dieux,  
 à les adorer il en jure,  
 Pour un apôtre harmonieux  
 On ouvre les Oreilles, & l'on ferme les yeux.  
 De qui on admirera je suis le prosélite,  
 si l'on veut maîtriser il faut que le frisson  
 importante au vulgus undous d'ambage,  
 et pour en imposer un prêtre d'apollon  
 vaut mieux qu'un Cure de Villars,  
 Je suis badeux un trop gai pro du bon (chrétien),  
 Notre foi n'est point amusante  
 j'aurais été meilleur Bajen,  
 c'est que leur doctrine est riante,  
 fêta tendre Venus que j'adore en secret  
 Publiquement alors eut reçu mon hommage,  
 L'Amour qui nous fuions, alors on l'adorait,  
 l'univers étoit son ouvrage,  
 Au dieu ainsi qu'à nous, l'Amour donnoit des Loix  
 Le sylvadain, les cœurs faisoit sa syphide  
 Le Minotaure sous les coups baïsoit la meride  
 La Dryade agaçoit le faune dans les bois;  
 La Naxade baillait sous laide,  
 Et jusqu'aux entrailles du monde  
 Du plus charmant des Dieux tout entendoit la voix,  
 à chaque pas, un bacchante (colonne, un temple,  
 souffloit au voyageur l'arrestoit en chemin,  
 s'écrient et tout enfane, un satyre un silvain  
 Un dieu seroit au rive Malin  
 Un Briège de bon exemple.  
 Un bon Bajen trouvoit dans sa Religion  
 au lieu de ses Poèmes aux vers  
 Le bonheur pour devoit le plaisir pour Mystères  
 Oh! l'heureux devotions  
 vint à un au si bon à la fable  
 Quel philosophe eût dit par  
 l'un s'agissant on est bête  
 de s'écarter d'un vers agréable,  
 et lors que l'erreur est aimable,  
 Pourquoi chercher la Vérité?

Memoire sur les Prejugés,  
 Par M. de Montagny.

Les premières connaissances que nous acquérons, flattent  
 si fort notre amour propre, en nous apprenant que nous sommes  
 d'une espèce bien au dessus de la bête, qu'elles restent gravées  
 pour toujours dans notre esprit. On pourroit dire que nous les  
 regardons comme le sceau qui constate nos droits au titre  
 d'homme que nous porterons un jour. Soit que nous ne soions  
 point encore fait à la reflexion, soit par la bonne opinion  
 que nous avons de nous qui ont eu jusques alors un soin tout  
 particulier de notre conversation, nous adoptons aveuglement  
 et sans examen ces <sup>1<sup>ers</sup></sup> Principes, qu'ils veulent nous inculquer,  
 et c'est ce que l'on appelle Prejugés.

Ces principes peuvent par leur nature, être vrais ou erronnés.  
 Ceux qui sont vrais tels que celui par exemple qu'il y a un Dieu,  
 sont toujours très respectables, par la même que ces sont des  
 vérités. Nous ne nous y arrêtons pas, ne faisant point l'objet  
 de la question que M. Le Président nous propose le 12  
 dernier. Il s'agit ici que des préjugés faux en eux mêmes  
 ou erronnés, et l'on demande s'il peut y en avoir qu'il  
 faille respecter.

Avant d'examiner cette question, il y a ce me semble deux  
 observations à faire, l'une sur la manière de considérer les  
 Prejugés par rapport à la personne qui en est imbuë, l'autre  
 sur la force du préjugé.

Tout préjugé quoi que faux par sa nature, ne peut être  
 considéré comme une erreur, que par les personnes qui n'ont  
 pas ce préjugé, tandis que pour moi qui en serai rempli, il  
 sera une vérité, il aura la même force que le principe plus  
 inconstamment vrai. Car quel est l'homme qui voudrait  
 soutenir le contraire sachant bien une erreur dont il est convaincu?

De cette première observation découle naturellement la  
 2<sup>e</sup>. C'est que les préjugés doivent être des motifs très pressans  
 pour déterminer dans les occasions les personnes qui en sont  
 affectées, si même c'étoit contre leur propre intérêt. L'expérience  
 confirme

confirmé à cet égard cette opinion.

Les Turcs par un préjugé fortifié d'un principe de Religion, croient à la prédestination la plus outrée. Ils s'imaginent que quelques précautions que la prudence pût leur suggérer, ils ne pouvaient éviter leurs destinées, et prévenir les malheurs auxquels ils pouvaient être exposés. Voilà certainement un préjugé faux par sa Nature, et qui à cher. ce peuple des suites très fâcheuses. Cependant l'opinion ou il est, qu'il ne pouvait prévenir la peste s'il est destiné à périr par ce fleau, bien loin de précéder les précautions usitées chez les autres Peuples pour empêcher les progrès de la contagion, il n'a fait pas même plus d'attention que si c'était une maladie ordinaire; Le Père étant mort, dès le lendemain le fils va habiter la maison, se sert des mêmes meubles, révet même dans le besoin les habits du défunt, et est une des raisons qui fait que ce fleau règne presque toujours à Constantinople.

L'exemple suivant prouvera encore que l'aveur la plus grossière qui est l'effet du préjugé à de la peine d'être reconnue comme telle par ceux qui l'ont. Jucée avala le lait, et prouva par conséquent la vérité de ma 2<sup>e</sup> Observation.

Dom Sebastien 16<sup>e</sup> Roy de Portugal étant allé au secours de Mahomet, contre son Oncle Abdemela Roy de Mex ou de Maroc, livra bataille à ce dernier près d'Alcacer le 14<sup>e</sup> Août 1578: Dom Sebastien perdit la bataille, et fut sans doute tué, au moins n'eut-on point de ses nouvelles. Quelques Portugais prétendent que ce Prince ne la pas été, mais qu'il est gardé miraculeusement, et qu'il doit paraître un jour pour rentrer en possession du Royaume de Portugal. Ce Royaume deviendrait alors un Empire qu'ils appellent le 5<sup>me</sup> Empire dont le souverain sera en même temps Empereur et Pontife. Les Portugais ont formé une espèce de secte, qu'on appelle en Portugal Sebastianites. Ils croient si fort au retour de ce Roy Dom Sebastien qu'on a vu des Contrats de quelques riches marchands qui ont vendu de leurs marchandises à condition de n'en exiger le paiement qu'à son arrivée. Il est vrai que cette secte n'est pas actuellement aussi nombreuse qu'elle l'était à la fin du siècle passé. Elle existe cependant encore. Quelle erreur! Il n'y a certainement que la force du préjugé qui puisse aveugler les personnes qui tombent dans ces idées.

Voions

Voions à présent Messieurs selon des erreurs ou des faux préjugés respectables, c'est à dire qui seraient consacrés par leur utilité?

Ils ont bien suvement, elle font même en quelque sorte la solution de la Patrie de celui qui en est imbu. Ce sont les préjugés qui la font. Souvent le dévouer au bonheur général.

La primauté d'une Nation, sur une autre Nation, est un préjugé de la dernière espèce, car enfant d'un même Père, Pourquoi une Nation doit elle être plus considérée? C'est cependant un motif bien pressant pour chaque individu qui compose la Nation qui aspire à ce degré d'honneur? C'est par ce principe qu'il sacrifie tout, pour procurer à sa Patrie cet avantage. Voici les Romains. Les Anciens de Romulus, dans l'extinction de se garantir de la faveur du Peuple, déclarent qu'ils l'ont vu monter au Ciel, et quand les qu'il leur avait prédit que Rome deviendrait la maîtresse du Monde. Des la seconde génération cette prétendue prophétie devient un préjugé dont est imbu chaque Citoyen qui compose la République. De ce principe erroné il faillit une source de belles actions. Lisez l'histoire Romaine, et à chaque page vous y trouverez la vérité que je viens d'établir.

L'égalité entre tous les hommes et l'amour pour la liberté, qui consiste à ne dépendre de personne, est un principe inné avec nous, et par conséquent vrai par sa Nature. Contraire cependant au bien de la société, qui tomberait en anarchie avec ce principe. L'on appelle le préjugé à son secours, et l'on étouffe ce goût pour la liberté, en amenant aux jeunes gens qu'ils doivent obéir au Prince que le sort leur donne, et qu'ils doivent être dévoués à leur service.

Les hommes devraient tous s'aimer comme frères, sans aucun regard à la différence des climats, de mœurs, de Religion. Une Nation avant elle d'être envahie par une puissance voisine, l'on tâche de détruire ce goût d'union que les hommes devraient avoir entre eux, pour inspirer dans leur enfance aux individus qui composent la Nation une espèce de haine pour la puissance qui est envahie. C'est là la Politique des Hollandais, lors qu'ils se souviennent le joug de l'Espagne. Pour amuser les enfants à qui l'on apprend à lire, l'on leur donne des tableaux en dessus desquels se trouve une lettre de l'Alphabet, qu'ils apprennent ainsi sans s'en apercevoir. Dans le tems dont je parle, ces tableaux ne renfermaient que

que des traits de bravoure des Espagnols contre leur nation, qu'ils avoient grand soin de leur expliquer, et qui contribuoient à entretenir cette haine, qui devoit empêcher leurs Truans de se vendre maîtres des Provinces qu'ils venoient de perdre par leur faute.

Vous attendez peut être, Messieurs, que je mettrai la Noblesse au Rang de ces préjugés respectables qui nous occupent à présent. Auvois un moment d'indulgence, je vous en prie, et je vous ferai voir que si dans son Origine la Noblesse doit être l'objet de nos respects, elle ne doit plus l'être dans la suite, lors qu'elle est devenue celui de nos préjugés.

Pour trouver cette Origine, il faut remonter au tems de Charlemagne. Lors qu'un homme avoit donné des preuves d'un courage extraord.<sup>re</sup> dans quelque action contre l'ennemi; & c'étoit dans ces tems d'ignorance la seule maniere de se distinguer; Le Prince le créoit Chevalier sur le champ de bataille, ce qui lui donnoit le droit de porter des armes sur son Escu, ou des titres de Noblesse, ce qui est si nommé, et c'étoit un acte de bravoure pour parvenir dans la suite à des postes de confiance, soit dans les armées, soit dans le commandement des Villes frontières ou des Provinces intérieures de l'Empire. Ces divers commandemens donnoient à celui qui en étoit revêtu des titres différens; Ceux de Ducs, Comtes, Marquis, et Barons. D'abord ces emplois ne furent que personnels; Mais sous les faibles successeurs de Charlemagne, les enfans de ces Ducs se profitèrent de l'occasion pour regarder les postes qu'avoient occupés leurs Pères comme leur patrimoine, et eurent une portion de leur héritage. C'est ainsi, pour le dire en passant que se sont formés les divers grands états de l'Allemagne. Ces nouveaux Ducs ne prirent point d'abord les armes de leurs Pères, ou les marques de Noblesse; Ils attendirent à la faire qu'ils eussent méritées et qu'ils fussent créés Chevaliers. Mais dans la suite ces différens titres et le droit de porter les armes furent confondus, et jus qu'au dernier individu de la branche la plus reculée, tous prétendirent jouir des droits de la Noblesse. Dans les tems plus éclairés les Rois ont étendu ces marques de leur estime sur les personnes qui ont bien servi leur Patrie dans quel genre que ce soit, aux gens de Robe ainsi qu'aux militaires, et par une suite de l'abus indiqué, ces honneurs à rejailly sur tous les Savans de l'homme annobly. Telle est

l'origine

l'origine de la Noblesse. On sent combien dans les commencemens l'on devoit être pénétré de respect pour un homme qui portoit de si glorieuses marques de l'estime de son Prince. Ce respect devoit naturellement se tourner en préjugé, et préjugé vrai, tant que la Noblesse n'étoit que personnelle; Mais qui devient faux ou ironé dès le moment qu'il enrage à porter du respect à une personne qui par elle même ne le mérite pas encore. Nous vîmes donc revêtu à notre question, et à savoir si le préjugé en faveur de la Noblesse est respectable. Je pense que non, puis que bien loin d'être utile à la patrie, il lui est au contraire très désavantageux, en ce qu'il détruit l'amour de la gloire, et l'émulation qui seules produisent les grands hommes. D'ailleurs les enfans des hommes avancés par leur mérite ont déjà assez d'avantages. Ils ont pour eux les exemples de leurs Ayeux, qui doivent sans cesse être présents à leurs yeux; L'avantage d'être connus du Prince qui leur fournira de préférence les occasions de se distinguer; Tandis qu'un autre homme, qui aura même plus de mérite qu'eux ne pourra percer, manque d'occasions de se faire connaître. Il parait que les Princes eux mêmes, ont senti combien ces marques d'estime ont dégénéré, puisqu'ils leur ont substitué leurs différens Ordres, qui ne sont que personnels, et dans lesquels ils mettent plus de choix, que dans celui de la Noblesse, qu'ils ont fait même de ce dernier un objet de finance. Les Prix de chaque grade de Noblesse sont fixés à la Cour de Vienne; et il n'y a pas long tems que nous avons vu sur les papiers publics un édit de l'Impératrice, donné dans le Milanais, qui promet à chaque possesseur d'une certaine quantité d'arpent désignée, un Diplôme de Comte, Marquis, Baron, moyennant une finance indiquée.

Je finirai par cette Anecdote, dont je ne me charge cependant pas de garantir la vérité. Un entrepreneur de services, qui en avoit fourni à l'armée Impériale dans la guerre de Succession, alla à Vienne & exposa ses prétentions, et pressa vivement pour son payement. La Cour fatiguée de son importunité, et manquant d'argent, lui accorda une certaine quantité de lettres de Noblesse, écrites dans le stile ordinaire, mais sans seulement en blanc, le nom de celui qui devoit ainsi illustrer sa famille.

Notre



22  
Notre homme s'en retourna chez lui avec ses lettres de change de nouvelle espèce, commença par s'en pourvoir d'une, et distribua les autres à qui lui en paya le plus.

## Mémoire sur le Respect dû aux Préjugés Par Monsieur D'Everdun.

La vérité bien souvent est cruelle  
On l'aime; & les Humains sont Malheureux par elle.

Nous n'avons que quelques jours à marcher sur cette Terre, semons des fleurs sur notre route, écartons en les épines. Avec douceur & précaution tendons la main aux hommes nos frères, ils nous la donneront à leur tour. Si nous les croisons dans leurs passages, si nous les combattons, si nous nous engageons dans des sentiers incertains, bientôt abandonnés ou repoussés par eux, notre marche sera triste ou périlleuse.

Un zèle trop ardent pour la vérité empoisonnerait nos jours, troublerait la société, blesserait nos frères. Nous n'avons que trop appris à nous défier des faibles lumières de notre raison; consultons l'expérience Messieurs, et nous verrons toujours les préjugés qui couvrent la terre, se venger cruellement de leurs ennemis. Soit victime des Préjugés Religieux, le vertueux socrate boit la ciguë. La victime des mots de Liberté, et de liberté, le grand César est assassiné lâchement. En vain le bon Henri IV, courbe sa tête respectable sous le joug d'un Préjugé, sa superstition arme un fanatique d'un poignard, et perce le cœur du meilleur des Rois. Le chantre harmonieux de ce grand homme est le plus ardent ennemi qu'ayeux jamais eu les Préjugés; non seulement il les poursuit ici à toute outrance, il se propose encore de les combattre ailleurs.

Tandis que j'ai vécu | nous dit-il | on m'a vu hautement,  
Aux badauds effarés dire mon sentiment.

Je veux le dire encore dans les demeures sombres,  
S'ils ont des Préjugés, j'en querivoy les Ombres.

des préjugés

23.  
Les préjugés lui ont rendu guerre pour guerre, ils ont soulevé contre lui les bons, et les méchants, ils ont empoisonné des jours qui devraient être heureux. Voltaire j'admire ton courage, mais je te plains. Si tu avais un peu ménagé les Préjugés; Tu serais au milieu d'une Cour dont tes vers font les délices, Tu serais au Centre du goût, des beaux Arts, et des sciences, et tu pourrais du plaisir flatter de voir le Sceptre français aplaudir avec transport à tes Dames immortelles. N'avons nous pas vu l'éloquent auteur d'Emile persécuté dans des Laïs où devraient regner; la philosophie, et la Tolérance. N'avons nous pas été? ... Je m'arrête, et la Prudence fait taire l'indignation. Enfin, Messieurs, de quelque côté que nous tournions nos regards, nous voyons les préjugés préparer à leurs ennemis des feux et des buchers.

L'homme prudent et sage fera tous les efforts pour modérer un enthousiasme dangereux. Il ne sacrifiera point à des Chimères, à des faux devoirs, une Paix, un bonheur si difficiles à trouver. La Pie est courte, la vérité incertaine, presque toujours dangereuse, souvent cruelle. Il ne se croira pas certainement plus habile que les autres hommes, et il se dira. « Ce que je crois la vérité n'est peut-être qu'une erreur. Il sentira sa faiblesse, il se défiera, sur tout, d'un cœur qui souvent éblouit l'esprit, et qui lui présente comme Préjugés ce qui heurte ses Passions. Par prudence, et par équité, n'attaquerons donc point en Public les opinions reçues.

Et si parmi les biens nous comptons le repos  
Respectons les humains, et ménageons les fots.

Mais dans le Labyrinthe d'erreurs, et de vices où nous sommes engagés, il est une Divinité bienfaisante bienfaisante, qui conduit et console l'adorateur de la vérité et de la Vertu. Divine Amitié, c'est à toi que nous pouvons nous montrer tels que nous sommes. C'est dans le sein d'un ami que nous déposons nos pensées les plus secrètes, et les idées hardies qui doivent y naître et y mourir; C'est dans ses bras que nous nous dédoublons d'une triste contrainte. Alors la Confiance donne de l'énergie à nos idées, et le sentiment les enflamme.

Une haine peu réfléchie contre les préjugés empoisonnerait nos jours; elle porterait encore dans la société, le trouble et la desolation. L'ami de l'éloquence française de Jean-Jacques, j'ouvre le yeux aux Malheureux Cultivateurs de certaines contrées;

Que

Que je leur montre le joug injuste et dur barre, sous lequel ils sont courbés. J'is ne peuvent secouer ce joug en les éclairant j'is suis le comble à leurs misères, et j'is plongé le poignard dans leurs cœurs. Mais la rage leur donne des armes, ils courent en furieux à leurs Tyrans. Bientôt, l'innocent périt avec le coupable, les campagnes sont ravagées, les Villages réduites en cendres, et mon indigné zèle à faire les malheurs de l'humanité. Des esclaves revotés ne suivront jamais la voie de la justice et de la modération. J'is ont été opprimés, ils opprimeront à leur tour. Meis dans la bassesse, leurs cœurs sont flétris, leurs âmes corrompues, et l'égalité ne leur auroit avoué pour eux des Charmes. J'is seront tyrans ou esclaves. — Parcouris, Messieurs, les Annales de l'histoire, et vous serez convaincus de cette triste vérité. Des esclaves, j'en connais, eurent quelques beaux moments sous Spartacus, mais ils avaient un chef, et le chef était un grand homme. C'est aux Sultans de la terre, me dites vous, peut être, qu'il faut prêcher l'équité. Est-ce voudront-ils m'entendre? Mais quand mon éloquence seroit assés forte, pour détruire leurs préjugés, devracinerais-elle de leurs cœurs la foie de l'Or qui les ronge, et l'ambition qui les dessèche. Ce siècle est éclairé sur plusieurs des grands objets, en est-il pour cela moins méchant?

Ariste regarde comme injuste les droits que nous nous sommes arrogés sur les femmes, et les lois qui les autorisent. J'is ne voit que l'ouvrage de la force, et de la Tyrannie; J'is pense même que le Sexe le plus aimable, et le plus faible devrait être favorisé. Mais, quelques dolices récompenses qu'il put en entendre, il ne publiera point ses sentiments, il respectera les lois aussi anciennes que le monde, et il se taisa en les condamnant.

Dorval frémit, lors qu'il voit des époux outrager l'être suprême, jusques dans son temple, prononcer aux pieds de ses Autels des serments téméraires ou criminels. Il condamne une institution qui fait un devoir mystère, des plus doux plaisirs de la nature, qui transforme des Guislandes des fleurs, en des fleurs duris et perçus. Mais tandis que les lois et la Religion parlent, et ne livrera point une voie ténéraie, et sur tout il se gardera bien de soulever contre lui les Notaires qui signent le contrat

et les Prêtres qui les bénissent.

Vous pensés, Damon, que l'union des sœurs, et des frères seroit une union bien douce, que l'Amour fraternal joint à celui d'Époux leur procurerait le sort le plus heureux; Que la même éducation, les mêmes attachemens des mêmes intérêts, et une connaissance parfaite des Caractères, velloveraient pour toujours des besoins dignes d'envie. La Nature sourit à ce Tableau, la Révolution même parait l'approuver, vous le regrettes, — Regrettes le tout bas Damon; Bientôt au mot d'incerte, vous verriez pâlir tous les visages, bientôt on vous prépareroit des chaînes, et des arrêts.

C'est ainsi, Messieurs, que le sage respectera les Préjugés consacrés par le temps, et par les lois. Membre d'une Société qui les approuve, c'est à lui à se conformer à la pluralité des suffrages, quel que puisse être le sien en particulier. Tout retomberoit dans l'Anarchie, si quelque individu voulait vivre d'après ses propres idées, et secouer ce qu'il prend pour des Préjugés. J'is existe dans la Patrie du sage des lois qui nuisent essentiellement à son bonheur, j'is passera ses jours dans la retraite, ou bien il se transportera dans quelque autre contrée. C'est ainsi que tant de Français modérés quaternent une Patrie dont ils ne pouvoient point suivre des lois, tandis que d'autres moins prudents, moins prudents et moins justes, bravaient les mêmes lois, les armes à la main.

J'is nous descendons dans les sociétés particulières; C'est encore avec le plus grand ménagement qu'il faut y présenter le flambeau de la vérité. son trop grand éclat blesteroit les yeux de nos frères. souvent même nous serions criminels en leur étant le bandeau de l'aveur.

J'is un Citoyen estimable, un homme honnête, et laborieux consacre à la Poésie ses moments de détachement; J'is me lit ses vers avec complaisance: Je n'irai point, second, Alceste lui dire, qu'ils sont faibles, et languissans, j'is flétrirais son amour propre; je le priverais du plus grand agrément de sa vie.

Damon à un frère, qu'il croit honnet et honnet homme, il l'aime et l'estime; Mais le frère à l'air de se masquer à ses yeux, il a commis une méchante action. J'is je cher Damon, lui dire. Ton frère est un méchant, et le priver ainsi

ainsi pour toujours du bonheur d'estimer son frère.

Dominion est le plus heureux des hommes. sa femme aussi artificieuse qu'elle est aimable, et belle sème les fleurs sur ses pas, et lui cache ses infidélités. Il l'adore, il croit en être aimé, il le croira toujours. si je vais lui montrer la honte, je bleste son amour propre & perce son cœur. Après avoir traîné des jours infortunés, il meurt en maudissant son trop cruel ami.

Eloignons le mortel, à qui la vérité. Quelle montre tous les fleaux qui affligent la triste humanité. Il voit au tour de lui ses frères malheureux gemir sous des maux sans nombre, et il ne peut les guérir. Il voit triompher partout le crime et le mensonge, et les vœux de vertus de manteaux sacrés de sceptres de couronnes, et il ne peut les déposer. Il voit au tour de lui le masque de l'hippocrisie, et il n'ose l'arracher. Il tenait toujours dans ses mains impudentes le cruel flambeau de la vérité, sans doute il serait le plus infortuné des hommes; si entor l'effrayante misanthropie, le dégoût, et l'amertume auraient creusé son tombeau.

Mais la bienfaisante nature n'a point abandonné son ouvrage, elle n'a point laissé l'homme sans secours, ou privé de la seule vérité, elle lui a donné une consolatrice. de concert avec ses deux aimables filles, l'Imagination, et l'Espérance, la douce illusion verse un Nectar délicieux dans la coupe amère de la vérité.

O Toi, la plus aimable des femmes! si mes sentiments sont l'ouvrage de l'illusion, cette illusion m'est chère, elle fait mes délices. ha! mes amis gardez vous de me détromper! douce et sublime émotion, qui transporte l'homme tendre hors de lui-même, qui lui fait dire "Lors que l'amie de son cœur est en danger" Quelle vive, qu'elle soit heureuse, et que je meure" Jamais la vérité ne vaudra ton illusion.

O toi flatteuse illusion de l'amitié continue à semer des fleurs sur ma carrière! Que je voie toujours mes amis à ta lumière; Qu'ils ne cessent point aussi de me regarder avec des yeux prévenus. Loin de nous la triste vérité, qui nous montrerait tous nous des défauts, et la froide raison qui calcule sur nos sentiments! Mais amis la vérité m'apprendrait à être juste envers vous, mais l'illusion me rendra généreux.

Auguste

Auguste vérité, je te respecte, aje te crains; Daigne ménager un homme faible; Cache moi ta lumière, quand elle troublerait mes plaisirs, et me rendrait malheureux.

## Memoire sur Les Préjugés par M<sup>r</sup> DE CORCELLES

Lui dit Préjugé, dit l'admission d'une conséquence résultante d'un faux principe, ou, fautive en elle-même; Ou simplement une opinion fautive, établie, et reçue comme axiome: Lui dit Préjugé, dit donc erreur.

Et d'après l'idée que nous présente cette définition, tous les Préjugés, considérés comme erreurs, devraient être bannis sans ménagement et sans exception de la société univ. et celle, ainsi que des sociétés particulières; À plus forte raison est-il nécessairement indispensable de s'en garantir comme du fléau le plus pernicieux dans une société littéraire, où la recherche du vrai par excellence devient le but principal.

Cependant, ce sont les membres de celle-ci, qui proposent à notre délibération; s'il est des Préjugés respectables? L'Énoncé seul de la question, élevée par un des hommes de lettres de cette assemblée du tact le plus sûr, comme du goût le plus délicat, fait naître chez moi des doutes; Je cherche à les résoudre, et voici comment j'essaie de m'y prendre pour en venir à bout.

J'envisage l'homme dans l'état de nature, soit que cet état ait existé réellement à la création, ou qu'il existe encore sous de certains climats, soit qu'il ne puisse être aujourd'hui qu'un état purement spéculatif, mais tel que rien n'implique contradiction, que nous nous en fassions une idée claire et précise.

Or je ne crains point d'affirmer que dans ce premier état original, pour ainsi dire, l'homme ne veule et ne peut admettre & admettre aucun Préjugé dans aucun genre.

Mais en même temps, j'ose avancer avec non moins de confiance qu'à mesure qu'il s'en éloigne de cet état de nature, (à ce titre

pour



pour son bien, à le être pour son mal, je le laisse décider lui-même dans la propre cause.) Les préjugés se sont introduits successivement dans le monde, et se sont accrues, tant par le nombre que par la force, en raison progressive du chemin que l'homme a fait pour se dénaturaliser ou pour se dégrader. Je m'en explique.

Dans l'origine des choses, tous les hommes étaient égaux, et chacun d'eux ne devait avoir en vie que son seul et propre avantage; Ils se sont formés en société, ils ont soumis leur intérêt individuel à l'intérêt général; Ils ont établi des prémisses. Voilà donc la première position de l'homme changée; Voilà l'établissement d'un premier préjugé qui détruit l'égalité primordiale, qui suppose des autorités, des supériorités respectives entre des êtres, auxquels primitivement ne s'en offrait nulle à reconnaître que celle de leur Créateur commun.

L'introduction des Loix, dictées, soit par le plus grand nombre, soit, par les mêmes chefs, dans les mains de qui, depuis la formation des sociétés, réside de quelque fois, en même temps, la puissance exécutive, est encore un autre préjugé. L'homme intervenant au monde ne connaît de règles que celles que lui prescrivent sa propre conservation, et l'augmentation de son bien-être. Il se voit asservi présentement à toutes celles que lui impose en chaque jour, le législateur juste, le législateur modéré, tout comme le législateur arbitraire; second préjugé; et successivement de joug en joug, de préjugé en préjugé, l'homme d'être libre, indépendant, isolé, tel qu'il était par sa nature, en devient l'être de tous <sup>(eux)</sup> qui habitent cette terre, le plus dépendant de ses semblables, le plus subjugué, le plus enchaîné par d'autres volontés que par la sienne: chaque individu de l'espèce humaine se trouve l'esclave de toute l'humanité.

Je n'ai point à dire à cette heure, et plus en détail la dessus, vous voyez Messieurs, ou je vais en venir; C'est à conclure qu'il est sans doute des Préjugés respectables, mais que tout est préjugé dans le monde; et qu'il n'y a point de préjugé, ce serait vouloir

bouleverser

bouleverser le monde, renverser la société qui en est l'âme.

L'on m'objectera que tout ce qui est fondé que sur des préjugés doit être anéanti; ainsi que les erreurs qui servent de base; que c'est un préjugé à valoir au genre humain que de lui faire apercevoir ces mêmes erreurs, et de le concourir à les entretenir. Siens garde, Messieurs, à ce que vous voudriez hazarder. Il est une précaution à prendre ici, dont on ne peut trop recommander l'observation, et dont la négligence est le plus grand reproche qu'on ait à faire à la Philosophie; aux Jureconsultes, par exemple; c'est qu'il ne faut jamais rien détruire sans réédifier, rien abattre sans relever, rien détruire sans substituer, rien arracher en laissant la place vide. Or que mettriez vous à celle des Préjugés fondamentaux, de ces erreurs antécédentes, sanctionnées par le laps des temps, et qui dans l'état actuel des choses font une Nouvelle Nature incohérente à l'homme? D'autres erreurs, d'autres préjugés peut-être! Serait ce l'équivalent? N'aurait-elle existence Nouvelle, notre situation dernière serait elle préférable, serait elle pire? Qui voudrait se flatter de répondre avec certitude du succès? Jusqu'à lors ce serait donc risquer toute la petite portion de bonheur dont l'homme peut se trouver susceptible sur cette terre, contre du néant, contre une Chimère; Car la chose même, à la supposer faisable, ne pourrait l'être qu'après bien des révolutions toujours incertaines. Un exemple ou deux constateront la difficulté, j'ajouterai presque l'impossibilité de réussir.

L'entreprise, si souvent projetée dans Rome d'y faire recevoir Loix Agraires, n'a-telle pas entraînée, après mainte secousse tumultueuse, la conjuration des Gracques, leur fin tragique, et avec la mort violente de ses deux illustres Tribuns, celle d'un million de Patriotes, qui périrent à leur occasion? Les dissensions si fréquemment renouvelées au sujet de cette Loix fameuse, ne sont elles pas encore comptées au nombre des premières causes qui déterminent la décadence, et qui hâtent la chute de cette République souveraine du monde entier connu? Quoy pourtant, de plus juste, de plus conforme à l'équité Naturelle, et de

plus



plus anti-préjugé, si je puis m'exprimer ainsi, que cette ordonnance sage-ment distribuée? Elle venait réparer en proportion à chaque Citoyen le domaine des biens acquis en communauté par tout un Peuple, dont les trois quarts ne possédaient rien avant sa promulgation. Mais! Comment espérer de pouvoir être utile aux hommes en les détrompant? L'éducation de la loi Agraria fut constamment plus ou moins éludée; et sa publication tant de fois vexée, ne servit qu'à enchaîner progressivement la liberté de ce même Peuple, en faveur duquel elle avait été faite.

Les opinions véritables ou fausses, en matière de Religion, mais toujours attaquées comme erreurs, par les sectateurs des opinions opposées, n'ont elles pas ensanglantées, pendant bien des siècles, l'Europe, et les autres portions de notre globe? Ceux de chaque parti, ne se croiaient ils pas également autorisés à combattre de toutes leurs forces, les préjugés funestes, les erreurs dangereuses, dont ils inculpaient respectivement leurs adversaires? Mais de tous les flots de sang, répandus pour desiller les yeux des hommes et les illuminer, qu'est il résulté? Des atrocités inouïes, des maux réels; et toutes fois l'Erreur, soit le préjugé, subsiste encore certainement de part ou d'autre, peut être même, de part et d'autre.

### induction,

Nous concevons par ~~infirmité~~ <sup>induction</sup>, que s'il est des préjugés respectables pour l'humanité en corps, pour la société en général, il en est de même pour chaque société séparée, pour chaque portion détachée de la réunion universelle; C'est ainsi que toute Nation, tout Peuple, tout État, tout Royaume, toute domination, doivent avoir respectivement leur constitution, leur régie, leur ordonnance, leurs règles distinctes, et à part, et conséquemment leurs préjugés particuliers. La preuve est que cette ordonnance politique varie par tout et en tout-tems. Or le vrai absolu ne varie nulle part, et jamais.

En suivant la subdivision, il en sera de même encore de chaque branche de ces sociétés particulières, de chaque Province, de chaque famille, de chaque personne individuelle, à la prendre même seule; du moment qu'elle vit d'ailleurs en société; Chacune d'elles aura ses préjugés propres, ses erreurs particulières, qu'il

serait

serait aussi dangereux que d'arbitraire de vouloir leur arracher, sans avoir au préalable appliqué l'appareil nécessaire, pour remplacer tout de suite, comme j'ay dit, la partie qu'on veut enlever.

Carie que vous apercevriez de mauvais matériaux dans les fondations d'un édifice, voudriez vous au risque de faire écrouler cet édifice, et de vous sentir enseveli sous ses ruines, soustraire ses mauvais matériaux, avant que d'en avoir d'autres tous prêts, et, bien entendu, meilleurs, pour leur substituer, à mesure et sur le champ?

Qu'est il, d'ailleurs de plus beau, de plus grand, de plus noble, plus sûr que dire de plus vertueux, que de certains préjugés? Que celui par exemple, qui fait sacrifier son bonheur propre, son intérêt particulier, son avantage personnel, au bien général; Quelque fois à celui d'un seul de ses semblables? Le Romain qui se devoit pour le salut de la République, cet ami qui veut s'immoler pour son ami et tant d'autres, (je ne dis pas que nous voyons, mais que nous lions, avoir imité ces exemples de grandeur d'âme); Magis-  
saisent il par tous, ensuite d'un aveugle préjugé? Et cependant, qu'est le Philosophe oserait le leur reprocher?

Quoi de plus Chimérique encore, que de faire consister la première, la principale vertu des femmes, le qu'on qualifie du mot d'honneur chez elles, à se refuser à elles mêmes, et à refuser aux hommes leurs semblables et leurs amis, le plus doux des des plaisirs de la nature? Le seul, de tous les plaisirs des sens, dont on puisse jouir, avec d'autant plus de volupté, qu'on ne le goûte bien, qu'en le faisant partager à ce qu'on chérit le mieux. Et cependant, que d'inconvénients, si l'on ne respectait pas, du moins, en apparence, le préjugé reçu?

À propos de préjugé d'honneur. Qu'il me soit permis de remarquer en passant, que d'après ma manière de voir les choses, j'esuis bien loin de taxer de préjugé, le qu'un certain ordre de personnes voudrait faire envisager comme tel, je veux dire le point d'honneur établi parmi les hommes, je trouve au contraire que c'est un droit dérivant de l'état naturel et originel de l'homme, auquel j'ay remonte; Droit d'usage fondé sur la juste défense de soi même, à laquelle il est appelé

en

en sortant des mains de la Nature, et dont, à la bien analyser, résulte encore pour lui, la nécessité de se venger jusqu'à un certain point de quelque dommage, de quelque affront reçu; tel est un préjugé sur cette matière, à voir du moins les choses dans cet état de nature auquel je rapporte tout, c'est la loi Politique qui vient interdire à l'homme, et cette juste défense de soi même et sa propre vengeance.

Une autre observation, c'est la dernière, mais elle est essentielle: Quand je dis que tout est préjugé dans le monde, j'en excepte toujours la Religion, et cela d'après un raisonnement conséquent aux premières notions que j'ay posées, par les mêmes conclusions en ma faveur.

Je ne connais que deux Religions, la Religion Naturelle et la Religion Révélée, que je respecte l'une et l'autre profondément.

La Religion Naturelle est celle de l'homme dans l'état de Nature, et conséquemment exempte de tout préjugé, suivant mon propre système. La Religion Révélée ne l'est pas moins, puisque c'est l'émanation des volontés de l'Auteur de cette Nature; par des voies supérieures, par des moyens éternels; Voies & moyens, dont l'homme, placé même dans ce premier état de Nature, doit reconnaître l'autorité; Entant qu'il reconnaît l'Autorité de l'être qui les emploie, de ce Créateur universel, de son premier Moteur, de son Législateur unique, le seul auquel il soit tenu d'être soumis dans l'ordre primitif des choses.

La Religion est donc hors de la classe des préjugés.

Mais j'en ai plus loin, et je fais servir mon hypothèse, que tout est préjugé dans le monde, à prouver une des vérités les plus importantes de cette Religion; c'est qu'il est une autre vie, une autre existence, après celle que nous passons sur cette terre. En effet, s'il est réel, comme nous le sentons tous, que l'âme de l'homme est faite pour la découverte de la vérité, Quoi de plus apparent que ce vrai que nous cherchons toujours inutilement, et

souvent

Souvent dangereusement pendant cette vie, ne nous sera pratiquement dévoilé qu'à l'époque d'une autre vie, dans laquelle il fera notre bonheur; L'un est la suite de l'autre, et c'est vraiment que nous les poursuivons tous les deux ici bas.

Enfin pour me résumer, je crois devoir conclure et décider, que tous les préjugés qui tiennent, tant à l'essence de la société humaine en general, qu'à celle des sociétés particulières qui la composent & la subdivisent, doivent être scrupuleusement respectés et ménagés, quand il n'y aurait d'autre raison pour cela, que la possibilité d'empêcher l'état actuel de l'humanité, en agissant autrement.

Exposition de la Question:  
si est des préjugés respectables?  
 Proposée à la société de Lausanne,  
 Par M<sup>r</sup> Pasche.

J'ay souvent entendu dire qu'il y avait des préjugés qu'il fallait respecter: Je l'ai cru fermement, Meilleurs, mais très fermement; Que ne croit on pas? Ou plutôt que ne s' imagine ton pas croire? Le doute est venu depuis ombrager cette croyance de son voile obscur et salutaire: Comme le jeune amant ne desire jamais plus vivement d'entrevoir les contours arrondis du sein de sa belle maîtresse, que lors qu'il est couvert d'une modeste gaze; Ainsi le voile à imité mon amour pour la vérité, et dans les premiers moments d'une ardeur impétueuse, je l'ai moins enlevé que je ne l'ai déchiré. Cette maxime qu'il est des préjugés respectables, ma des lors par elle même un préjugé qu'il ne fallait point respecter, et je crus en ai proposé la question à discuter, afin que du choc de deux opinions je visse enfin sortir une lumière bienfaisante: Tel fut frappant autrefois les Cailloux en attendant avec impatience des étincelles scintillantes.

On ne dispute que faute de s'entendre, et la dispute turbulente est l'ennemie la plus nuisible de la simple et tranquille vérité.

fixons

5A  
fixons donc le sens des termes. Celui de préjugé, en égard à son étimo-  
-logie, signifie une opinion prise avant l'âge du jugement, avant  
l'âge de la raison; Mais en égard à l'usage commun, il signifie  
opinion contraire au jugement, à la raison, ou bien erreur. Il est dit on de  
ces erreurs qui sont utiles, qui sont même nécessaires pour conduire le  
Peuple, il ne faut point y donner atteinte dans son esprit. Il faut les  
respecter, les préjugés sont respectables. Voilà, Messieurs, le sens que  
j'attache à l'un et l'autre des termes employés dans l'énoncé de ma  
question.

— D'après cela, pour arriver à la solution, je sens qu'après avoir  
établi que l'erreur en general ne peut jamais être avantageuse aux  
hommes, il faudrait prendre en particulier chacune des croyances  
du Peuple, en examiner si elle est un préjugé dans le sens convenu  
ou bien une erreur, et prouver ensuite qu'elle est inutile, ou même  
nuisible au bonheur des Nations; Mais le Temps me manque pour  
un semblable examen, j'en ai en attendant que j'entre un jour dans  
ces détails, me borner à jeter sur le papier quelques idées générales  
plus propres à vous faire connaître le résultat de mes observations,  
que la marche que j'y suivis en me livrant à cette occupation.

Je me ai d'abord à examiner les préjugés relativement à leur  
source, qui est la constitution corporelle de l'homme pour les préjugés  
Physiques, et l'éducation pour les préjugés métaphysiques, je les  
considère sur le champ sous l'aspect qui me paraît le plus important,  
sous celui de leurs effets dans l'ordre social, et je les divise en trois  
classes, Préjugés Religieux, Préjugés Politiques, Préjugés Moraux.

Les Préjugés Religieux, j'entends tous ceux qui sortent des  
différents principes Religieux inventés par des hommes à fourbes  
ou Enthousiastes, et répandus pour le malheur de l'humanité  
sur la surface de notre globe. Ici le Tonnerre gronde avec  
éclat, et la craintive Bergère croit que le Ciel irrité, lui  
reproche reproche le doux, mais innocent bairé qu'a cueilli  
sur des jolies purpurines un amant plus téméraire que tendre.  
Là, dans une obscurité paisible, un vent léger agite les  
feuillages, et le jeune écolier imagine à leur murmure la  
présence d'esprits maléfaisans qui viennent le punir d'avoir  
pusé

35  
parlé sa journée dans les transports de la joie pétillante, au lieu  
d'apprendre son ennuyeuse leçon: Tandis que plus loin le Souverain forcé,  
et le Magistrat inique, coupables l'un et l'autre de crimes beaucoup plus  
grands, Calant froidement les remords de leur conscience par des  
sacrifices expiatoires, échappent par ce subterfuge même à l'honneur des  
remords; L'union terrible que la nature réservait au moins à cette espèce  
de scélérats qui savent éloigner d'eux le Ciel avec de vains  
châtiments qu'ils font boire impitoyablement jusqu'à la lie aux  
peuples, souvent moins Criminels qu'eux.

Et cette intolérance (vraie), germe fatal des discussions civiles  
dont notre Patrie Malheureuse fut fréquemment déchirée depuis  
deux cent années; Qui fit naître en France le massacre de Sabriens,  
de Merindot, de Narvy, les journées de la St. Barthelemi, qui alkuma  
tant de fois dans l'Espagne les bûchers horribles de l'Inquisition; —  
Cette intolérance, n'est elle pas la fille du préjugé Religieux. Qui  
est respectable, Messieurs, le préjugé pour ceux qui habent  
Oculus et non videtur, qui ne voient dans leur fatal aveuglement  
peuvent écouter ni la voix de la raison, ni le Cry plus tendre du  
sentiment. Que je me rappelle avec honte et tristesse les temps de  
mon enfance, ou les facultés de mon ame insensibles dans les bornes  
étroites qu'avait posées l'autorité sacerdotale, je frissonnais à  
la seule présence d'un prêtre, que je supposais avoir des opinions  
différentes de celles qu'on m'avait inculqué. Mais il suffit de  
ces quatre exemples, pour faire comprendre ce que j'entends  
par préjugés Religieux, dont les funestes effets sont même  
présents à tous les esprits. Ainsi passons à la classe des préju-  
gés Politiques.

J'appelle préjugés Politiques, tous les Préjugés qui tiennent  
aux principes Politiques d'une constitution sociale, vicieuse, —  
formée sans ordonnance et tumultueusement, comme  
toutes Sociétés de notre Europe l'ont été, des restes mépri-  
sables de peuples lâches et corrompus, vaincus par les  
Barbares du Nord, et de ces Barbares vainqueurs non  
moins méprisables eux mêmes par leur extravagante atrocité.  
Ici le Prince Orgueilleux croit l'espèce humaine faite pour  
les



ses plaisirs: Un signe de tête, et un millier de sujets volent avec eux devant de la mort, et même des souffrances. Il étend in distinctement la pesanteur de son bras sur le noble qui est son appui, et sur le Roturier qui le nourrit; C'est une avalanche qui, dans sa chute du sommet de nos montagnes entraîne également l'Arbre qui la soutient et la couche neigeuse, dont elle saugmente à chaque révolution. Plus loin cependant le noble se range sur le roturier des maux qu'il a reçus du Prince, il l'érase à son tour de son joug impérieux: Droits de prébation, Cens, Corvées &c. tout est impitoyablement exigé, il arrache aux malheureux cours bé continuellement sous le travail la nourriture que ses peines lui rendent plus nécessaire; Ainsi les jours caniculaires irritent la soif du Voyageur languissant, et tarissent en même temps les fontaines ou il eut pu se des attacher. Enfin le Sceptre adorant stupidement les mains qui le frappent, ne sentant pas qu'il n'y a d'élévation que pour ceux qui regardent de bas en haut, et croyant sottement être d'une nature inférieure à celle de ces autres peuples dont les individus se sont donnés le nom de grands, exécuté sous leur commandement les barbaries les plus féroces et les plus avilissantes pour l'humanité.

Est il je vous le demande, Messieurs, un préjugé plus généralement répandu que celui de l'importance de cette grande distinction des rangs, au moyen de laquelle quelques uns sont tout, et le tout n'est rien. Parle ton à ceux qui en tirent les avantages de l'égalité primitive et naturelle des hommes, et des motifs qu'il y aurait de modérer dans toutes les classes l'opinion de l'inégalité, afin que la classe supérieure use avec moins de vigueur des droits sociaux, et que l'inférieure sentant un peu plus la dignité de son être se laisse moins maltraiter; leur foug s'allume, leurs yeux s'enflamment, ils croient l'univers bouleversé, et dans leur emportement hautain ils terminent ordinairement le procès par des injures.

Une autre opinion, non moins répandue, c'est celle de la parfaite et entière propriété des biens. Je vous sommeray dans un autre moment, Messieurs de me faire part des

reflexions

reflexions que la raison et la saine Philosophie, vous ont fait douer. fait faire sur cette propriété absolue des biens; Mais combien il est évident que l'opinion commune sur cet article est une erreur, est un préjugé Politique: Il paraît respectable aux yeux de ceux encore qui en tirent tout l'avantage, et qui à la moindre apparence de la disunion ne manquent jamais de friter au Sclérot! C'est vous qui l'êtes, malheureux, C'est vous qui l'êtes, vous qui n'avez jamais détourné du canal fœdéral des vices plaires illicites quelques parties des sommes que vous prodiguez follement, pour les faire refluer vers les Pauvres, et régénérer par cette irrigation bien faisante leur existence flétrie par la sécheresse de la misère, en leur procurant au moins le nécessaire.

C'est encore dans la classe des Préjugés Politiques que doit être rangée cette opinion par tout reçue et si respectueusement conservée dans les monarchies, que le Souverain peut impunément enfreindre le pacte de la convention soit explicite, soit implicite qu'il a formée avec ses Sujets, tandis que les Sujets ne peuvent s'en écarter sans souffrir les plus grandes punitions. Dira-t-on que ce n'est pas une erreur? Dira-t-on qu'il peut y avoir un contrat dans lequel l'un des contractans doit toujours tenir ses engagements à son propre dommage, tandis que l'autre les enfreint continuellement pour se procurer des avantages? Et la raison bannale que j'entends murmurer de tous côtés pour la grande tranquillité de la société sera-t-elle encore ici un obstacle au bien? Il me semble lors que je la vois dans tous les écrits que la faiblesse ou l'intérêt dictent, il me semble, dis je, lire à la fin des mandats, donnés pour exterminer nos frères par les Dragonnades, la formule Jésuitique *ad majorem dei gloriam*.

Au reste je répondrai une fois pour toutes que l'objection des révolutions que l'établissement de la vérité a occasionné quelque fois, ne détruit en rien la nécessité des maux qu'elle a pu faire soit passagers ou personnels, et les biens qu'elle produit, ensuite sont constants et généraux. Elle peut sembler d'ailleurs aux allégués qui également nécessaires à tous les hommes ne leur tombent pas à tous ni en même quantité, ni près de la même manière.

38  
manière, et dans ce cas c'est aux hommes éclairés à fixer la doctrine ou la forme de l'administration; mais il faut qu'elle le soit pour le bonheur de l'humanité, et qu'elle détruise également les préjugés Religieux et Politiques, comme les préjugés moraux, dont je vais donner une idée.

.. J'appelle préjugés moraux ceux qui tiennent plus directement aux mœurs et aux affections de l'âme qu'à son raison. Un imprudent m'insulte, m'outrage et manifeste ainsi à tous les honnêtes gens la dépravation de son cœur; je ne mérite d'être puni de sa sottise, et il m'importe moins de m'en punir, je ne suis point son Monsieur Robinet. Il faut cependant que de sang froid je le prie d'acquiescer froidement à ma vie, ou ce qui est aussi cruel encore que dans le même sens j'attende à la Sicone, que je répande le sang d'un homme que je méprise comme un dépravé, mais dont la conservation m'est chère comme celle d'un démon semblable, et dont la destruction jettera nécessairement mon cœur sensible, et dont la destruction jettera nécessairement mon cœur sensible dans les angoisses de la douleur. Si je ne le fais pas, le deshonneur est la punition qui m'est infligée, je n'ai plus par suite, une barrière impénétrable en place entre les autres hommes et moi. N'est ce pas un préjugé barbare, et le motif dont on l'appuie la conservation d'une certaine délicatesse dans la société; motif trop faible sans doute, s'il existait. N'aurait même de résistance. On voit on en effet plus de brusqueries, plus de dureté, plus de mauvais ton, que dans les corps où ce préjugé se maintient le plus fortement dans le Militaire par exemple: ah si nous avions cette délicatesse, nous la devrions sans doute à ce sexe enchanteur que nous admettons dans notre commerce intime, d'où par un préjugé aussi ridicule que respectable autres fois, il se trouverait exclu pour le malheur de nos Pères.

Un lien éternel m'unit à la femme que mon cœur adore et qu'il se promet dans ses premiers transports d'adopter éternellement. La jouissance cependant à enfin va lentement mon ardeur, à diminuer mon feu. Déjà je m'aperçois souvent que j'ai encore des affaires.

39  
affaires à terminer. Lors que l'heure <sup>indivisible</sup> de vivre chez elle arrive, bientôt même je ne suis plus fâché d'y trouver un tiers, qui rompt notre tête à tête. Constituée comme moi, elle est comme moi incapable d'un attachement éternel: Elle résiste cependant longtemps aux traits enchanteurs de la séduction; Enfin les sens l'emportent chez elle sur un prétendu devoir; Une faiblesse que la nature justifie peut être, mais que la société condamne. La vend heuruse et je suis des honnorés. Préjugé ridicule, tu peux dire en concourir à conserver la pureté des mœurs, en engageant le mari à surveiller sa femme. Conseurs austères, qui vous appuyés de cette vaine raison, commencez donc par reformer la nature: Donnez à ce mari surveillant que vous forcé d'être jaloux. D'autres motifs que les Vœux et les barreaux, dont l'expérience journalière établit l'insuffisance.

Et les soins défilans, (dis Molière) les vœux et les grilles.

Nesont pas la vertu des femmes et des filles.

J'en appelle à la plus part d'entre vous, Messieurs, qui avés sans doute raison de sçantes, On ne s'aime jamais de tout.

Après avoir établi comment je crois que l'on pourvoit dans les préjugés Politiques, et moraux, pour faire plus commodément l'enamen qui menerait à la solution de la question, et après avoir indiqué brièvement dans chaque classe quelques uns de ceux que l'on à coutume de regarder comme respectables, je suis ramené à ma première idée, et je me borne à prier chacun de vous de me présenter ceux des préjugés qu'il regarde, <sup>comme</sup> respectables, afin que soumis à la discussion, soit dans cette assemblée, soit dans la prochaine, nous puissions, en venant ainsi la question, la terminer et conclure que l'on peut justement comparer les gens, qui veulent que le Peuple soit la dupe de préjugés prétendus respectables, à ces Scithes Barbares, qui aveillent les yeux de leurs Esclaves, afin qu'ils tournent la meule avec moins de distraction.

Le point

40  
Le Point d'honneur ou le Duel.

Est il un Préjugé.

Par Monsieur le Comte de Finckenstein

Le doute sur ce qui pourrait faire envisager le Duel comme un Préjugé et cela presque généralement de tout le monde, ou s'il était un préjugé de le regarder comme tel, me porta à faire un examen dans lequel il me parut intéressant que par rapport à l'honneur, un point qui importait au maintien, à la tranquillité, et à l'accroissement de la société, l'on se conduisit le plus part par préjugés, que ce soit du côté de ceux qui condamnent le Duel, ou de ceux qui l'approuvent. J'ay commencé par me fixer l'idée du point d'honneur, et ce que l'on doit entendre par Duel; Que je ne pus me décider d'admettre comme provenant d'un sentiment aussi vil qu'est la vengeance; Car quoi que le Duel soit ordinairement précédé d'indignation et de colère, il ne doit pas en être la suite; dont on se convaincra aisément, en se remettant la manière avec laquelle on procédait anciennement aux Duels, et parce que des Savans, et des amis se prêtèrent également à cet usage. D'après cela l'on ne saurait avancer que le Duel est un moyen de conserver et de défendre l'honneur comme une propriété: D'abord il serait étrange, que pour conserver une qualité si intellectuelle et si élevée qu'est l'honneur, les hommes se fussent avisés de se fonder sur un droit animal de mordre, déchirer et décastrer ce qui tend à nous nuire. Car d'où viendrait autrement le droit de se faire égorger si c'était la tebut du Duel, et dans ce cas l'assassinat et la violence seroient des moyens beaucoup plus raisonnables. Enoué l'on ne peut mettre le gouvernement en défaut sur ce point; Car c'est bien lui qui pour attiser les affaires d'honneur à son ressort, les a voulu faire regarder comme une attaque à notre Prénalité.

Quel

41  
Quel est donc le motif qui a donné occasion à cet usage singulier? Qu'est ce que le droit d'honneur? Un sentiment délicat sur la probité et le courage; Qui porte à cette inquiétude, sur ce que peut être l'opinion qu'on de nous les autres hommes à cet égard. En quelle manière pourroit être la manière la plus efficace, de convaincre les sociétés que l'on possède une vertu, que de leur montrer un exemple. Et sur une société dans laquelle celui qui a fait soupçonner de lui, manque de probité et de courage, n'y peut vivre sans être exposé à des desagrémens continuel; Mais qu'elles doivent être les souffrances du vrai homme d'honneur, quand il voit sa réputation flétrir dans l'esprit des hommes. Il faut un remède prompt, semblable à la promptitude avec laquelle les opinions bonnes ou mauvaises se répandent, et ce n'est sûrement pas du cours lent de la justice que l'on doit l'attendre. Aussi l'on ne fut pas embarrassé dans un siècle, ou tout homme d'honneur et de naissance, passait sa vie dans les exercices militaires, qui le mettoient à tout moment aux prises avec le mal. L'on supposait, avec raison, que celui qui d'un courage mâle regardait presque journellement la mort, même souvent la mort la plus douloureuse, sans effroy, qu'un homme qui sacrifiait les douceurs de la vie au seul desir de la gloire, ne devait pas être supposé capable d'aucune action lâche. Il suffirait donc de s'engager dans un combat qui fit preuve de courage et d'adresse en même temps, pour témoigner que l'on s'était occupé constamment des exercices Nobles. Et cette dernière considération et d'autant plus vraie, que pour satisfaire simplement au courage un combat à la tête de plusieurs troupes auroit fait également l'affaire. Que le combat entre deux hommes et le plus dangereux, qui expose plus précisément le mérite en question, à la comparaison entre les deux parties, peut avoir été la raison de l'établissement du Duel entre hommes. Leur être que l'usage du Duel déjà établi dans les autres affaires de justice civile y ait donné lieu; avec la différence, que dans les premières causes, c'était les juges qui décidoient

D'après



D'après le succès, parce que c'était à eux à se charger de l'exécution; lequel dans ce cas ci, comme il ne s'agit que de l'opinion des particuliers, il suffit du témoignage de quelques personnes qui y avaient intérêt. L'on exigeait aussi des preuves de probité, et c'est ce qui doit être jugé comme le fondement de ces règles d'honneur entre les combattans. Ainsi il me paraît que l'usage du duel peut être regardé, comme un monument le moins barbare d'un temps barbare.

Les mœurs, les coutumes; les opinions ont changé, les vertus sociales ont pris le dessus. Un esprit cultivé, et l'élevation du sentiment ont l'honneur à leur suite. Les exercices du corps ne sont extirpés, qu'autant qu'ils contribuent à son dégoûdément et sa santé; pendant qu'autrefois ils faisaient presque l'unique occupation d'un homme qui visait à la considération du public; et cependant l'on juge encore actuellement du mérite d'après des opinions des principes qu'on n'a plus: Voilà le ridicule et le préjugé; voilà ce qui rebute dans cet usage tout homme sensé. Et comment l'on note l'abolir en entier? sans doute ôter de la société cette délicatesse dans le respect que l'on porte aux opinions des autres hommes, c'est un frein capital dont on doit ôter le vice insolent. Delà, ces hommes qui se mettent au dessus de tout ce qu'on peut penser d'eux, vien ne leur coûte. Si par l'origine du duel indigne, il était vrai qu'autrefois l'on se maintint dans la considération, par un témoignage des vertus du vaincu, il me paraît que c'est à cette idée que l'on doit s'attacher, si l'on veut venir d'abolir un usage, un préjugé respectable dans son origine. Je crois qu'il importerait autant de chercher quelque chose remplace le duel, et qui fut conforme à nos mœurs, que d'affaiblir les idées de l'honneur en établissant sa défense sur les droits de propriété tirés de l'état de nature, et soumettant à des sentimens politiques, de plus sous la règle et l'ordre, un sentiment comme l'honneur, dont chacun doit avoir. S'y plaider, qui ne souffre point de degrés, et que lui même devrait faire la règle.

## Mémoire de M. Bugnon de Sondres sur les préjugés.

par M. de Montesson.

Si le vrai seul est beau & le vrai seul aimable, l'erreur ne saurait avoir le moindre titre à nos hommages, sous quelle se présente; et des là il est étonnant, Messieurs, qu'après tous les progrès de la Philosophie, et les victoires répétées sur l'hydre des Préjugés, une société éclairée permette de donner en problème, s'il en est encore de respectables?

Cependant, Messieurs, un bon court examen m'a convaincu de la sagacité de cette question, et je n'ai pas cru devoir hésiter à prendre l'affirmative, malgré Boileau & les Philosophes sublimes, qui de la haute région où ils planent, croyant plutôt ce que l'homme aurait pu être que ce qu'il est en effet. Ainsi le voyageur qui de la cime des Alpes jette un coup d'œil sur la plaine, ni aperçoit qu'une surface unie, mais il en sent toutes les inégalités des instans qu'il y est descendu; le allant aussi tôte à tôte avec lui, et examinant l'homme de près, je vis quelques préjugés soulager son existence; ils me paraissent des la respectables pour tout ami de l'humanité, et celui qui n'en connaîtrait aucun, ou qui les rejetterait tous, me paraît un être aussi chimérique que l'homme sauvage naturel de ce philosophe qui est presque impossible désormais de ne pas nommer, toutes les fois qu'on voudra s'occuper de l'homme Moral et des grands traits de son histoire; Je le considère ici en société domestique, en société civile, et en société Religieuse, et je trouve sous ce triple point de vue des préjugés dont la perte serait affligeante pour lui, par ce qu'elle le priverait de quelques douces illusions, sans le dédommager par aucun bien solide.

Les premiers objets de nôtre admiration & de nôtre respect sont ordinairement ceux qui nous ont donné le jour, et que delà deviennent nos premiers guides: Au moyen de cette idée, et du sentiment aveugle qui la suit, leurs leçons



flous trouvent dociles, et nous devenons souvent ce qu'ils nous ont fait promettre d'être en nous engageant dans les différents emplois de la société, ôtes ce préjugé, et l'impression machinale qui la suit, la paresse &

--- Allez-vous un tel Empire sur votre tête, qu'il semblerait trop tard pour les combattre, quand la froide raison viendra. nous apporter les calculs, et peut être même que de tels hommes n'auront jamais des facultés assez développées pour en saisir les résultats et agir en conséquence: Evénis les encore, lors que les sens souvenent aux premières impressions de l'amour et ôtes lui alors cette idée de perfection qu'il attache à l'objet aimé, que la pinceau de la vérité le lui peigne, je ne dis pas, excepté tous ses défauts, mais seulement ceux que des yeux non prévenus y apperçoivent, vous lui ôtes un préjugé, mais vous le privez en même temps de mille plaisirs, ce sera un insensible, qui ne cherche plus à plaire, et qui ne sortira un instant de sa stupidité que pour y retomber tout aussitôt, et ce sera...

Considérez le 2<sup>e</sup> dans la société civile, et déchirés. — devant les yeux le voile qui cache l'origine du pouvoir des Princes, ce voile bienfaisant que Montesquieu n'a fait que soulèver, et que J. Jacques a déchiré; Que la vérité seule lui parle, et lui apprend, qu'un son Tribunal, qui lorsque commande aux hommes, port ce droit, des qu'il lene de les rendre heureux; Bannissez le préjugé salutaire des titres Divins d'une poignée d'individus sur les millions qui couvrent le globe, et vous aggravés encore le fardeau de tant d'autres accablés sous les chaînes sociales; l'igné distribution des richesses, ce pauvre qui n'y avait jamais pensé auparavant, que pour recevoir avec reconnaissance un léger secours du puissant, ou une chétive aumône du riche, celui qui donnait avec tranquillité son travail pour un peu d'Or, porte pour la première fois un regard d'indignation sur le barbare opulent qui paye si méquinement ses sueurs. Toutes les occupations obscures

mais

Mais vraiment utiles de la société deviennent accablantes pour celui qui les exerce exemplis jusqu'au bout sans mécompte; Le pale cultivateur, dont les bras de chaque jour fournissent du pain à son Roy, et qui l'avait béni jusques là, lors même que les impôts lui en laissent à peine assez pour le nourrir, et alimenter des enfans, vee maudire son Tyran; L'existence même descendra un poids accablant pour lui, et ses murmures ne --- attaqueront peut être pas seulement au trône, doi en parti l'aver de sa misère par l'absurdité l'auto-rité, sur lequel il n'avait jamais réfléchi, pendant qu'une salutaire enveul assignait une Origine sacrée.

— Est ce encore à la vérité, Messieurs, ou bien au préjugé que la société doit de ne plus voir sa tranquillité troublée, quand il s'agit de donner des successeurs aux maîtres du Monde? Choisit-on, comme il le faudrait dans un système de tout-à-fait, comme serai bannie, choisit-on pour remplir ces places élevées le meilleur et le plus habile? de la Terre. ne fut elle pas souillée de sang humain, presque autant de fois qu'on voulait faire de pareils choix, et un préjugé salutaire n'est il pas venu éteindre le flambeau des guerres civiles, en fixant un ordre permanent de succession, où la mérité est compté pour rien, et où les méritendus droit de sang décideur de tout?

— Que ne pourrais je pour dire encore de tout ce que les hommes appellent Noblesse, Point d'honneur? Je suis bien éloigné de vouloir détruire ces grands mots, qui ont produit quelque fois de grandes choses; Mais je demande seulement si ces conventions respectables sont cher le plus grand nombre de gens qui les respectent, filles de la vérité ou du préjugé? Et toi même puissant moteur de tout Citoyen sensible Talisman souvent inexplicable, qui agit cependant sur tant de grands hommes, ~~Amalthe~~ de la Satire! Et ce à la froide raison que tu dois ton énergie & ton pouvoir, ou bien plutôt à ce doux préjugé qui nous attire malgré nous au premier lieu où nos yeux s'ouvrent à la lumière du jour, et qui nous ramène <sup>(premier préjugé)</sup> à la première terre qui nous nourrit quelque

quelqu'horrible quelle soit. La raison est celle de tous les hommes qui ont la plus forte passion pour la loi qui la lui naître.

Enfin, Monsieur, Il n'est pas jus qu'à la plus noble des sociétés de l'homme, celle qui le met en commerce avec les premières des êtres, et qui devrait des là être la plus épurée, il n'est pas jus qu'à la Religion où je ne vois apercevoir encore la force bienfaisante de quelques préjugés: Je sais bien qu'il ne faut à certaines ames que l'Auguste spectacle de la Nature, que les beautés éclatantes du monde phisiques, les charmes secrets du beau Moral pour les élever à la sainte idée d'un Dieu, et les attacher à la vertu; Mais y en a-t'il beaucoup de ces vrais Philosophes, et l'état même actuel des choses permet il seulement qu'il y en ait beaucoup? La multitude qui ne peut pas être doit la plus part de ses vertus à des préjugés sensibles, des la même à sa posture; et qui voudrait y substituer des idées pures & toutes conformes à l'éternelle vérité, l'ouvrira si que de tout effuser; Ainsi des yeux faibles voyant mieux au crépuscule qu'au grand jour; Et un Aveugle accoutumé à se rendre chaque jour dans le même endroit par un chemin long, tortueux, mais familier, s'égarerait infailliblement si on voulait lui en faire prendre un autre plus beau & plus court: C'est sur tout dans les fautes Religions où l'utile force du préjugé se fait apercevoir; Peu de Mahométans, je pense, sont plus frappés de ce que leur dit le Coran sur l'existence & les perfections d'un Dieu, que du Paradis voluptueux que leur promet le Prophète, qui connaissait bien ce qui pouvait le plus toucher des habitans de l'Arabie.

Qui sait même si l'Etendard de Mahomet porté devant les Janissaires, n'a pas mis plus d'obstacles aux progrès des Russes, que les sermons prêchés au grand seigneur, et à sa suite sans Constantinople?

Pouva, Monsieur, une partie des idées qu'on fait naître chez moi la question proposée; Pouvoir bannir tous les préjugés de la société? me paraît aussi sensé, qu'en prétendre faire disparaître les préjugés; cependant que celles y empoisonneront l'existence de l'homme, ceux là

là pourront quelquefois les soulager plus efficacement chez plusieurs que la vérité même; Elle est faite pour recevoir à jamais le plus pur encens des ames fortes capables de la connaître, adolâmes; Mais pendant que ce privilège sera refusé à tant d'hommes faibles, les préjugés dont j'ay parlé, et d'autres du même genre, dont l'énumération m'auroit conduit trop loin, ont droit, suivant moi, à nos égards, et à notre respect; Mais je ne prétens point qu'ils soient tous de ce genre, et je vois au contraire qu'il en est d'intolérables, que tout homme qui pense doit attaquer avec courage, et s'efforcer d'écarter.

### Discours sur les Préjugés Respectables

De Monsieur de Montolieu.

Est il des préjugés respectables? Il est bien difficile de traiter un sujet aussi délicat, et aussi épineux sans tomber dans le ton de la logique d'école, et de la dissertation, et par conséquent sans ennuyer. Ne vous attendez pas, Monsieur, avoir couler de la même plume qui doit tracer des vérités utiles, les graces séduisantes d'un stile élégant et léger. C'est-à-dire aussi rare qu'il est précieux, n'appartient qu'à un petit nombre decrivains privilégiés. Mais je voudrais au moins ce qui est en mon pouvoir, de la simplicité dure, et dans la recherche du vrai. C'est dans cet esprit que je ai vos proposés mes idées, que je soumetts à vos lumières avec la modestie du doute.

On entend communement par préjugé une opinion reçue sur la foy d'autrui et sans examen. La plupart de ces opinions datent de notre enfance ou de la première jeunesse. On sent combien il doit être difficile à l'homme parvenu à l'âge de raison de revenir sur ses pas. La crainte qui lui est naturelle, la crainte, une certaine vénération pour tout ce qui est ancien, et généralement adopté par les hommes, avec qui nous vivons sont autant d'obstacles qu'il faut vaincre. Serons

serons nous surpris que si peu de gens remplissent —  
 cette tâche pénible. J'estime cependant, Messieurs qu'il  
 est du devoir de tout homme qui pense, de tout homme de  
 lettres ou d'état, en un mot de celui qui se destine à éclairer  
 ou à gouverner les semblables, de soumettre toutes ses  
 Opinions au plus rigoureux examen, en se dépouillant de  
 toute prévention, de toute affection, et de toute crainte, et  
 en trouvera sans doute que la raison que la raison ap-  
 prouve comme fondées sur la vérité, et d'autres qu'elle  
 rejette comme des erreurs. Il ne s'agit dans la question  
 proposée que de ces dernières. Y a-t'il des erreurs  
respectables? C'est à dire, en d'autres termes, y a-t'il des  
 erreurs qui, à raison de leur utilité exigent la déférence de  
 l'homme instruit et qu'on doive laisser subsister sans y toucher,  
 et sans lever le voile qui les couvre. Voilà, Messieurs, comme  
 semble le véritable état de la question, et le seul sens qu'on  
 puisse donner ici au terme respectable

Mais, me dira-t'on, peut-il dans aucun cas être  
 avantageux à l'homme de se tromper ou d'être trompé? Et  
 il semble d'abord que le doute seul offense l'humanité, et  
 qu'un non absolu doit faire toute la réponse.

Ce n'est pas cependant ainsi qu'on peut trancher dans  
 une matière aussi grave et qui est aussi grave et qui est  
 aussi étroitement liée à l'Art difficile de gouverner les hommes.

Il paraît sans doute incontestable en spéculation,  
 que les moyens de les diriger vers leur plus grand bonheur  
 devraient sans être pris dans les sources pures de la nature  
 et de la vérité, Mais d'un autre côté une expérience constante  
 semble prouver que rassemblés en corps de nation on ne  
 peut les gouverner par la voie du raisonnement et de  
 l'évidence.

Depuis Platon dont la République a passé en proverbe  
 pour désigner une chimère, jusqu'à l'auteur du contrat  
 social, je ne vois pas qu'aucun plan de société civile calculé  
 et tracé par un philosophe dans son cabinet ait pu être

mis en pratique, et je ne suis pour moi en matière de gouvernement  
 il semble qu'un intervalle immense separe la théorie de l'administration.

L'homme souple, qui se ferme dans plusieurs classes la majeure partie  
 de l'humanité; Est il susceptible de recevoir une instruction et des lumières  
 suffisantes pour approfondir la vérité et connaître son vrai bonheur?  
 Les bornes de son esprit, les passions qui le maîtrisent, et le différent corps.  
 D'ait que chaque individu porte sur le même objet ne le ramèneraient  
 ils pas toujours à l'égarement et à l'erreur.

Qu'on me cite un seul peuple dans le monde entier, qui n'ait jamais  
 gouverné dans tous les temps par quelque préjugé, à commencer par  
 les chinois qui subsistent en corps de nation depuis quatre mille ans,  
 jusqu'aux Royaumes et aux Républiques, les plus récemment formées,  
 depuis les Mexicains et les Péruviens, séparés pendant un si grand  
 nombre de siècles de l'hémisphère connu, et depuis les plus petites  
 Peuplades de sauvages, jusqu'aux Empires les plus rapprochés de nous  
 et dont l'histoire nous est la plus familière.

Ne doit on pas inferer de là, que dans tous les temps et dans  
 tous les climats le peuple n'a pu être guidé par le raisonnement  
 seul, et qu'on a été obligé de lui substituer le préjugé, qui à  
 toujours été un moyen sûr et facile d'entraîner le consentement  
 général d'une société. Le merveilleux à ce de tous en tous un  
 pouvoir étouffant sur les hommes rassemblés.

Certaines idées une fois reçues les déterminent aisément à se  
 porter comme deux mânes vers tel ou tel objet. Il en résultent la  
 loi, avec d'autant plus de facilité, qu'ils pensent se décider de leur  
 propre mouvement, ne voyant point la main qui les guide, et  
 la chaîne qui les captive. Le préjugé est un simulateur, que  
 le législateur présente au peuple pour lui faire adopter une  
 vérité fatale, ou pour diriger ses pas d'une manière  
 uniforme vers le bien public, ou tout autre but qu'il s'est  
 proposé. — fais nous des Dieux qui marchent devant nous,  
 afin que nous les voyions, disaient les Juifs à Moïse, et tel  
 sera toujours le vœu et le langage du peuple. La raison  
 seule à peu de prise sur lui. Il est aussi aisé de soumettre les  
 Symples, qu'il est difficile de les éclairer.



Je ne saurais me faire une idée distincte de l'homme isolé; de l'homme dans l'état de pure nature; je ne sais même si cet état à jamais existé, et il me semble plus naturel de croire que la Nature la Destinée à vivre en société, comme elle a destiné les fourmis, les Abeilles, les Castors et tant d'autres espèces. Si la réunion des hommes en société est le plus grand bien qui puisse arriver à l'homme; si l'on ne peut vivre en société qu'à l'aide d'un gouvernement quelconque; si l'homme peuple à besoin de préjugés pour être gouverné; si, en aura donc d'utiles, de respectables, et pour le peuple cela va sans dire, et pour l'homme éclairé, qui ne devra point y toucher, ni desabuser l'homme faible et borné, heureux par ces mêmes préjugés.

Quand je dis peuple, j'entends cette multitude nécessairement occupée dans chaque république, aux travaux mécaniques, pénibles et sans cesse renouvelés, qui ne lui laissent pas le loisir, ni de recevoir une instruction suffisante, ni de s'appliquer à des raisonnemens et à des combinaisons difficiles; j'entends les gens du monde subjugués et distraits par des occupations futiles, ou par les plaisirs; et enfin cette foule d'esprits mal organisés, superficiels, faibles, pusillanimes, bornés qui abonde dans toutes les classes.

Vous ne me demandez pas, Messieurs, de vous faire la longue et triste énumération des préjugés funestes et destructifs qui affligent l'humanité. Ils se présentent en foule. Mais je vous dois quelques exemples, du petit nombre de ceux qui paraissent avoir été utiles aux peuples qui les ont adoptés. J'ai vainement cherché un préjugé universel, c'est à dire, qui aye été reçu par la généralité des hommes, dans tous les temps et dans tous les lieux: j'ose affirmer qu'il n'en existe point; car je me donnerai bien de garde d'appeler de ce nom la croyance d'un Dieu. C'est une vérité de sentiment et de raisonnement tout à la fois, je dirai même de nécessité. Or, l'homme qui a le sens commun, pour peu qu'il réfléchisse, est forcé de l'admettre; il est pressé de toute

part

part par les merveilles de la nature. Tout ce qui l'environne, sa propre faiblesse, les bornes même de son entendement, l'obligent de recourir à un premier moteur, intelligent, infini.

Mais s'il ne s'offre point d'exemple d'un préjugé universel, pour en trouverons plusieurs qui sont particuliers à chaque nation, chez toutes, nous verrons regner des préjugés religieux, des préjugés de profession, d'état de famille &c.

L'histoire nous en fournira dans tous les siècles, et dans tous les pays, qui sont, ou qui du moins étaient dans leur temps utiles et respectables. La Destinée des Empires y semblait attachée, on n'aurait pu les détruire sans en ébranler les fondemens. Depuis le Palladium des Troyens, jusques à l'étendard sacré de Mahomet, et jusques nos drapeaux modernes, et à l'idée de honte que nos soldats attachent à leur perte. J'en vois partout des opinions bien gratuitement fausses opérer les effets les plus frappans, et les plus avantageux.

L'opinion que Rome était la ville éternelle; celle avait été fondée sous les auspices les plus heureux, que sa destinée était de commander à l'univers, à exalter le courage des Romains, et à produire des prodiges de constance et de fermeté.

Qui pourrait nier que l'opinion répandue d'après des paroles VII. au sujet de Jeanne d'Arc, de la fameuse pucelle d'Orléans, Noëe Talunie l'ardeur belliqueuse, et fait renaitre la confiance dans le cœur du soldat français. Le préjugé répandu à cette occasion, ne fut-il pas salutaire à la France, tout ridicule qu'il était? Tout homme de bien, tout bon français, ne devait-il pas le respecter alors? Croiriez-vous qu'un bon patriote de ce temps là, eut voulu le détruire, ~ Croiriez-vous qu'on aurait été bien venu, ou que ceût été une bien bonne action de crier au soldat l'enthousiasme; Desabusez vous mes amis, vos chefs vous trompent, cette Jeanne n'est qu'une fille ordinaire, je la connais, c'est une servante de la baret, elle n'est point inspirée?

Que dirons nous du préjugé de la noblesse héréditaire ~ subsistant encore aujourd'hui dans toute sa force; de ce préjugé par

par lequel un homme seroit d'autant plus illustre, pour lequel  
 il pourroit un Rang d'autant plus distingué dans l'état, qu'il est plus  
 éloigné de la source de son illustration. Je ne pense pas, Messieurs,  
 que l'on me nie que c'est un préjugé. Les armes n'ont point de  
 genealogie, et si l'on falloit croire aux races d'hommes, comme à celle des  
 Chevaux, je demanderois à ces Nobles, s'il est bien sûr que leur sang ay-  
 passé jusqu'à eux de duvicé, enduvice.

Cependant quel bien ce préjugé ne fait il pas. Vous trouverez en-  
 general plus de desintéressement, plus de dévouement pour la Patrie  
 et pour le Service, plus de grandeur d'âme, plus de franchise, plus de  
 courage dans cette classe d'hommes que dans les autres. On convien-  
 assés que dans tous les tems de la Monarchie Française, la Noblesse  
 a toujours été le plus ferme soutient du Trône, et qu'elle a fait  
 la principale sûreté de l'état.

L'on ne me objecte pas, que l'éducation que reçoit ordinairement  
 la Noblesse, la distingue essentiellement des autres classes du Royaume.  
 Non, Messieurs, l'éducation sans ce préjugé n'auroit pas la même  
 force ni les mêmes effets, et ce préjugé seul sans le secours d'autre  
 éducation a donné à l'état des valeureux Défenseurs, même  
 des héros. Je vous citerai les tems, Des Dugueschins, Des Bayards  
 et cette foule de braves gentilshommes qui vivoient dans la  
 barbarie des 14.<sup>es</sup> 15.<sup>es</sup> 16.<sup>es</sup> siècles, où la plus épaisse ignorance  
 couvrait toute l'Europe, où tout Noble portoit les armes  
 presque au sortir de l'enfance, où le précis de leur éducation  
 consistoit en ce peu de mots: Vous êtes gentilhomme il faut  
 avoir de l'honneur.

Cet honneur, particulier à la Noblesse, non celui qui n'est  
 autre chose que la vertu, mais cet honneur bizarre, ce point  
 d'honneur qui se fait quelque fois un devoir de haïr toutes  
 les loix, qui à ses loix particulières, cet honneur n'est il pas  
 un préjugé? Je pense vous, qu'il ne soit pas fort utile. Je  
 m'en crois pas, Messieurs, mais voyez en l'illustre auteur de l'esprit  
 des loix, il en fait le principe du gouvernement Monarchique.  
 Ecoutez le lui même. liv. iii. ch. 7. « L'honneur, dit-il, fait mouvoir  
 toutes les parties du corps Politique, et les lie par son action même il  
 se trouve

se trouve que chacun va au bien comme croyant aller à ses intérêts  
 particuliers. Il est vrai que l'histoire que ment parlant c'est un honneur  
 faux qui conduit toutes les parties de l'état; mais cet honneur faux  
 est aussi utile au public, que le vrai le seroit aux particuliers qui  
 pourroient l'avoir. Ce n'est ce pas beaucoup d'obliger les hommes à  
 affaire toutes les actions difficiles, et qui demandent de la force, sans  
 autre récompense que le bruit de ses actions. »

Voilà donc M<sup>r</sup> de Montargues qui admet un préjugé, une erreur,  
 l'honneur faux, pour principe d'une espèce de gouvernement. Je  
 vous demande s'il ne le croiroit pas utile, respectable, et qui plus  
 est, même nécessaire.

Il me seroit aisé de vous faire voir tout aussi clairement, que  
 plusieurs bon esprits, et M<sup>r</sup> de Voltaire même, lui qui a passé sa  
 vie à combattre tout ce qui lui a paru tenir au préjugé et à  
 l'erreur, en admet quelques uns comme très utiles et nécessaires  
 pour contenir le peuple. Voyez P. V. Questions sur l'encyclopedie  
 article Super.

Cela me mèneroit trop loin. Il seroit de même superflu de  
 vous citer un plus grand nombre de préjugés respectables, j'en  
 ai choisi quelques uns sur plusieurs.

Mais avant que de finir je vous prie d'être persuadés  
 Messieurs, que ce n'est qu'avec douleur que j'ay été obligé de  
 convenir qu'il y a des erreurs utiles, forcés à ce sentiment  
 par le témoignage de l'histoire, de l'expérience, et d'un peu  
 de connaissance du cœur humain. Je vous prie de vous  
 rappeler sur tout ce que j'ay dit au commencement de ce  
 discours: Que parmi une foule de préjugés destructeurs il me  
 parait qu'il y en a quelques uns qui ont leur utilité: Que  
 lors que je dis qu'il y a des erreurs respectables, je n'entends  
 point qu'un homme instruit doive donner son assentiment,  
 son approbation intervenue; mais qu'il doit simplement  
 s'abstenir d'y toucher à raison de leur influence utile sur le peuple;  
 qu'il ne doit point les détruire en levant le voile qui les  
 couvre. Enfin je ne saurois trop redire que je n'admets  
 aucun préjugé dans le philosophe, ni dans l'homme d'état.  
 Je n'en

A Il n'est je crois de la destruction des préjugés, comme de la communauté des biens, ou du partage égal des terres et des fortunes entre les hommes. Tout le monde convient qu'on observerait par là à une foule de maux, que rien ne serait plus désirable mais aussi que rien n'est plus impossible.

Celui qui me fera voir clairement qu'on veut conduire une multitude d'hommes par la voie de la simple vérité toute unanimement présentée, et de l'évidence, ou plutôt, celui qui saura veuve cette sublime théorie en pratique, et gouverner ainsi toute une nation; Luit toute sur moi, je le suivrai au bout de la terre si le faut, je seray son premier et son plus docile Disciple, son sectateur, son coopérateur le plus ardent, et je le regarderai comme le plus grand et le plus respectable des mortels.

Mémoire de M. Bugnon de  
Londres, sur la question, Pourquoi les  
Français ont-ils si peu de Poètes  
Anciens traduits en vers français,  
Tandis que les Anglais et Italiens en  
ont beaucoup.

J'admets comme démontré. L'objet de cette question, d'après l'idée que j'ay des lumières de celui qui la propose; Et cela posé, je rechercherai d'abord les causes qui peuvent avoir engagé les Italiens & les Anglais à nous donner des traductions en vers des Poètes Anciens, et ensuite celles qui peuvent avoir empêché ces mêmes traductions chez les Français; J'en trouve de Physiques et de Morales.

Causes Physiques. La Campagne fut par tout le berceau de la Poésie, et plus elle était vivante, plus elle présentait de gracieux tableaux ou de grands objets à l'imagination, plus aussi elle inspirait de tendresse aux Poètes

55  
Poètes qui chantaient l'Amour, ou de sublime à ceux qui célébraient les Héros ou les Dieux; Ainsi l'Italie, la Sicile et les Grèces favorisées du ciel le plus serain, d'un air toujours pur, d'un sol infiniment fertile — produisirent plus de peintres de la nature, plus de Poètes Bucoliques, que les trois autres parties du monde connu; Linus Théocrite, Moschus, Bion, Homère, Anacréon, Catulle, Tibulle, Virgile et Ovide; (français) les plaisirs de la Campagne & de l'amour, pendant qu'on en jouissait encore tristement sur le reste du globe:

— Les Poètes Lyriques eurent aussi le mêmes secours dans les grands spectacles que leur présentaient encore les mêmes Terres, les L'Étna et d'autres Volcans vomissant des flammes d'une violence semblablement à Hesiodé la première idée des Combats & de la punition de ces fiers Titans qui avaient voulu escalader le Ciel; & de là pour être toute la Cosmogonie? Si le gouffre qui engloutit encore aujourd'hui quelques Vaisseau, entre l'Italie et la Sicile, à celui de l'Avorne, et les autres endroits singuliers de cette côte les mers orageuses qui la baignent; fournirent aussi à Virgile les premiers traits de ces belles descriptions des tempêtes, des dangers que court son Héros, de tous les Tempêtes dont il en accueilli; si un germe de cette espèce suffit souvent d'une de ces petites têtes, pour produire les plus beaux ouvrages: Si ces causes physiques ont contribué à orner de ces grands Poètes l'Italie et la Grèce, si liés ensemble, il me paraît qu'elles peuvent et doivent aussi avoir influé à leur donner des traducteurs dignes d'eux; puis que les Italiens, respirant le même air, jouissant du même Ciel, et des mêmes productions d'une terre fortunée, ou frappés des mêmes objets étaient montés pour ainsi dire, naturellement, comme il fallait être pour bien vendre toutes ces belles descriptions, en admirant les mêmes objets que Virgile, il était aisé de les voir comme lui, et son esprit cueillait sans peine ceux qui pouvaient cueillir du <sup>même</sup> ~~même~~ sur son tombeau:

Ajoutons pour Causes Morales, que les Italiens avaient tout à la fois une facilité et un principe d'émulation à traduire les Poètes



6  
Poètes Anciens, parce qu'ils parlaient la langue de toutes la plus ressemblante à celle que la plupart d'entre eux avoient employée; Ils se regardoient encore comme leurs descendans et on aime beaucoup à répéter les discours de ses ancêtres, lors qu'ils ont été illustres ou éloquens.

2.° Ils eurent un autre secours pour les bien rendre dans la poésie Italienne, qui, quand elle veut, secoué le goût de la rime et prend toute sorte de libertés par les inversions et les emprunts qu'elle se permet, privilèges infiniment propres à encourager de jeunes Poètes, parce qu'ils diminuent considérablement les premières difficultés, et allègent les entraves du génie Poétique.

3.° Enfin, il fut encore animé par ce nombre d'Académies qui s'occupèrent presque uniquement de littérature, parce que les loix et les tems leur interdisait tout autre sujet, et ce que la Philosophie et les sciences y perdoient toujours au profit de la Poésie et des traductions des anciens; Et ces différentes causes agirent avec tant de force sur les Italiens, que non seulement ils traduisirent en vers harmonieux les Poètes Anciens; Mais que de plus ils en approchèrent deussi près possible par des ouvrages Originaux, puisque s'il s'en fait des vers Latins, depuis que cette langue est devenue savante, c'est, autant que nous en pouvons juger, à Lannasan et à Vida que cette gloire est dûe.

Les Anglais. ont joui d'une partie des mêmes secours pour bien réussir dans la traduction Poétique des Anciens; La Perdue éternelle de leurs campagnes, les troupeaux nombreux qui les couvrent, et les grands succès que l'Agriculture à eu chez eux depuis longtems favorisoient beaucoup toute espèce de Poésie pastorale, et voyant aussi très souvent les mers et les vents déchainés contre les côtes de leur Isle, leur imagination se trouvoit de là naturellement familiarisée avec les belles descriptions qui distinguent les plus fameux des Poètes Anciens; Ils eurent aussi le bon...

57  
bonheur, pour toute espèce de traduction Poétique, d'avoir une langue qui ne porte les fers de la Rime qu'au bon plaisir du Poète, et qui par les licences qu'elle se permet, par les figures multipliées qu'elle possède et par les plagiat nombreux qu'elle autorise, répense abondamment ce qui lui manque du côté de l'harmonie ad graces.

Leur constitution Politique me paraît encore avoir beaucoup favorisé leurs travaux littéraires dans le genre dont nous parlons. La Liberté dont ils jouissent depuis longtems, y a rendu les lumières communes dans tous les ordres, et leur éducation étant presque la même dans leurs premières années; Il n'est, pour ainsi dire, aucun enfant qui ne connaisse de bonne heure les Poètes Anciens, et qui n'ait de la occasion de savoir si la nature ne l'a pas aussi fait Peintre, et ne lui a pas donné quelques étincelles de feu Poétique.

Tous les établissemens Publics, Colleges et universités Substantiels encore beaucoup à le développer, en essayant plus d'une fois tous les jeunes gens qui y passent, sur cette pierre de touche, pour y découvrir leur génie.

D'Ailleurs, quelle qu'en soit la cause, un goût général pour les Poètes Anciens se fait remarquer chez les Anglais, et attire à leurs traducteurs beaucoup une récompense plus ample même, que celle de bien de bons Auteurs Originaux. Virgile fut la fortune de Dryden, Homère de Pope, Lucrèce de Creech, Horace, de Francis; et on est surpris en voyageant dans ce pays là, de trouver une ou plusieurs de ces traductions dans des Bibliothèques où on ne comptait que sur des Romans, ou des Contes pour vivre: Je crois enfin, Messieurs, avoir remarqué, et peut être l'avoir fait souvent que les Anglais ne sont point aussi inventifs sur les Sujets de pur agrément, que sur ceux qui demandent un génie fort et élevé tels que les hautes sciences, ou les fictions de Milton; Dans tous les autres ils ont plus perfectionné que créé; Le grand Shakspeare même, a pris la plus part de ses Drames de l'opéra de Vega ou d'autres Auteurs



du continent, et les Sujets absolument Neufs, tels que ceux qu'il quit à puisé dans l'histoire de son païs, sont en beaucoup moindre Nombre: Ainsi les Anglois s'occupent des la en general beaucoup des ouvrages des Anciens, et emploient à les traduire une application et un feu qui se seraient peu être consumés inutilement à vouloir produire dans le même genre, et ce défaut même d'invention doit avoir favorisé les traductions de tous les Anciens qui s'en sont distingués.

On sait qu'il en est tout autrement des Français plus vifs et plus féconds, plus créateurs en ouvrages d'agrément, cette imagination vive et brillante qui fait le charme de leur conversation, et de tant d'ouvrages légers sortis de leur plume, doit venir nécessairement aux Traductions; Et quand on peut amuser sa Maitresse ou son protecteur avec ses propres idées, la chose est bien plus gracieuse et plus aisée, que d'aller lui traduire une chanson d'Anacréon ou une ode d'Horace, qui tous les deux auraient lu avec plaisir, Bernis, Bernard, Dorat et tant d'autres favoris des muses françaises.

Les Nymphes (champsêtres au contraire), nous pas de ce païs là d'Adorateurs, parce qu'elles n'habitent pas dans beaux lieux. Et les Bucoliques anciens nous pas trouvés en France autant de traducteurs, parce que la campagne moins belle qu'en Italie et en Angleterre n'y intéresse pas autant aux troupeaux et aux bergers, qui gémissent d'ailleurs si souvent sous l'abus de l'autorité suprême, y impient plus de compassion pour leurs misères, que d'intérêt à leurs travaux et à leurs plaisirs.

Si se présente en second lieu la ferocité de cette belle Langue, et le despotisme de sa Rhime; L'aurait elle figure auraient fait dans un Poème, et même dans un ouvrage en prose les termes d'Art de la campagne? Le hardi J. Jacques est, je crois, le premier qui ait osé faire imprimer le mot de fumier hors d'un Dictionnaire économique; et M<sup>r</sup> l'abbé

l'abbé Delisle n'est il pas encore le premier, qui ait eu des de ouvrages et de genie pour surmonter les difficultés sans nombre, qui jusqu'à lui avaient effrayé tous ceux qui avoient pensé à traduire des Géorgiques? Si le Succès qui la couronné pourrait l'animer à continuer cette carrière, et les bons Poètes du jour à l'y suivre nous n'aurois plus rien à désirer à cet égard, et la question qui nous occupe à juste titre à présent ne se serait plus proposée dans aucune Société littéraire; Il faut cependant y donner encore un instant.

Les mêmes causes peuvent être opposées aussi pour quelque chose à la traduction des autres ouvrages de Virgile, mais n'en est il pas une autre plus forte encore? Au premier instant, pour ainsi dire, de la dernière renaissance des lettres en France, et au moment que la poésie y étoit parvenue à son plus haut point de noblesse et de perfection, les Mânes du chantre immortel d'Énée et d'Auguste reçurent un affront qui demande encore un vengeur; Un bouffon qui n'avoit que la plus basse genté de toutes les espèces d'esprit, exerça sa verve sur les plus plus sublimes de tous, ne pouvant faire mieux sans doute pour exister le vint de la grosse joie qui paroitait son unique Ambition: On a vu quelque fois de bons gens aussi faire bon bouillon d'huile et de couleurs si diables des morceaux des plus grands Sculpteurs, ferson habilla ainsi Virgile, il en a parodiés, et cette teinte burlesque à peut être ajoutée depuis un nouvel obstacle à ceux qui s'opposaient déjà en France à une bonne traduction Poétique du grand Virgile.

M<sup>r</sup> & M<sup>me</sup> Dacier en ont fait peut être autant contre Homère en le travestissant aussi à leur manière, qui qu'on les meilleures intentions, Plus Anatomistes que Serpentes, et plus disertateurs qu'éloquens, ils ont fait croire à beaucoup de gens qui ne pouvaient pas lire Homère dans sa langue, qu'il sommeillait toujours en dormant, et que rien n'étoit plus sepovifique que son histoire des malheurs de Troye et d'Ulysse; D'ailleurs, Messieurs, n'est ce pas toujours de servir un Poète que de traduire en prose, fût ce même la plus élégante; Je n'appelle à la

à la traduction du Théâtre Anglais par M<sup>me</sup>. On est  
 tout étonné de trouver Shalopear froid ou ridicule dans les  
 mêmes morceaux qu'admire la Nation et qui frappent avec tout  
 étranger qui peut le lire chez l'Étranger ou les entendre de Garrick  
 son meilleur commentateur. Aux Voltaires s'est bien gardé de  
 traduire en prose Shalopear ou Addison, lors qu'il a voulu leur  
 rendre justice, & ça a été par des vers aussi harmonieux que  
 les leur, qu'il a fait connaître à l'Europe leurs plus beaux  
 morceaux. C'est ainsi, Médecin, que j'explique la différence  
 remarquable entre les Italiens, les Anglais, et les Français,  
 relativement aux Poètes anciens; sans me flatter cependant  
 d'en avoir trouvé toutes les raisons.

## DU CHOIX DES OCCUPATIONS.

Par M<sup>r</sup>. le Comte de Charles.

L'Occupation est nécessaire à l'homme, car c'est de  
 l'inoccupation que naît l'ennui source de tous les vices.  
 Cet état de l'âme, rival du bonheur, puis qu'il le  
 détruit, nous rend inutile à la société, et nous oblige de  
 nous livrer aux jeux, aux femmes, à l'intempérance,  
 et à une infinité d'autres passions viles, basses et brutales.

Voilà ce riche accablé sous le fardeau des ans? Lui  
 dans sa jeunesse n'a pas voulu s'occuper, voilà le, disje,  
 que dira-t-il que fera-t-il? Que fera-t-il? Il s'ennuyera  
 par tout où il se trouvera, même dans les plus agré-  
 ables sociétés, parce que l'on parle de sciences, dont il n'a  
 jamais eu aucune notion, et dont les noms par leur pronon-  
 ciation dure et difficile, lui font croire que l'on parle  
 d'Animaux du nouveau monde, ou d'elles maisons de  
 campagne de quelque Prince Allemand; Enfin non seu-  
 lement il est à charge à lui même, mais aussi à tous  
 ceux qui ont le malheur de vivre avec lui. Ainsi les  
 des avantages, de l'inoccupation sont assez palpables

pour

pour porter les gens qui réfléchissent un peu à s'occuper, les jeunes  
 gens surtout doivent, continuellement être en activité, par ce que  
 l'habitude étant une fois prise, le travail ne sera plus pénible  
 pour eux, lors qu'ils seront avancés en âge, et ils se trouveront  
 dans l'heureuse possibilité de rendre des services à leur famille,  
 à leur Patrie, à l'humanité; De prouver par cette conduite une  
 douce satisfaction à leurs Parents, plaisir sublime et délicieux pour  
 les âmes que l'amour du bon enflamme de ses feux.

Mais il ne suffit pas de s'occuper, il faut encore choisir  
 l'occupation la plus convenable, On doit d'abord prendre celle  
 qui est la plus relative à son sexe; Ainsi un homme qui doit  
 rendre son corps robuste, et son Âme forte, qui doit travailler  
 à toutes les sciences, afin de s'acquies une réputation, et  
 de parvenir aux premiers emplois de l'ordre social, dans  
 lequel il se trouve, ne doit pas s'occuper à faire du filon, de la  
 tapisserie, et autres ouvrages semblables, qui semblent destinés  
 aux femmes, et même ne convenir qu'à celles d'entre elles qui  
 par leur état ou leur richesse, étant condamnées à l'ennui  
 sont neant moins obligés de travailler, afin d'échapper à l'ennui,  
 qui les poursuit.

L'on doit ensuite choisir ses occupations, relativement à  
 l'état que l'on occupe dans la société: Ainsi il ne conviendrait  
 pas qu'un homme, qu'un homme qui doit prétendre aux  
 plus grandes places travaille, par exemple, à faire des  
 souliers, des corps de chaise, ou à faire un métier quelconque  
 purement mécanique, parce qu'il faut se soumettre  
 aux distinctions établies dans la société.

La 3<sup>e</sup> attention que l'on doit avoir dans le choix  
 de ses occupations, c'est d'en prendre qui puissent être utiles  
 pour soi, et pour autrui, soit actuellement, soit dans l'avenir.

Le terme d'utile présente une idée assez commune, pour que  
 je doive par le définir ici, Il suffit de prévoir qu'il faut  
 éviter les occupations qui peuvent être inutiles, comme celles du  
 grand flaudrin de l'Iconate, du Misantrop de Molière, qui faisait  
 des vains

52  
des vœux dans un pays, et autres plâtres semblables.

Enfin la 4<sup>e</sup> attention qui consiste de ne point négliger, lors que l'on a eu égard aux trois principes précédens dans le choix de ses occupations, c'est d'empêcher toujours ~~aux~~ que l'on est en possession qui soient agréables pour nous et pour autrui, soit actuellement, soit dans l'avenir.

Après avoir satisfait aux besoins physiques, au besoin de l'humanité; Il faut pourvoir aux agrémens, et aux plaisirs, ils font la douceur de notre vie, et de celles des personnes avec lesquelles nous avons le bonheur de vivre. Je voudrais contribuer à celle de la vôtre, Messieurs, en suivant avec scrupule les règles prescrites dans ce Tableau, des attentions à suivre dans le choix des occupations, dont j'ai trouvé le modèle parmi vous.

## Question si la sensibilité est favorable ou contraire à la force de l'Âme.

Par M.<sup>e</sup> Lefortte d'Hoym.

Réfléchir sur la sensibilité et sur la force de l'Âme, examiner le rapport que ces deux qualités ont entre elles, c'est fouiller dans les trésors les plus précieux de la Nature humaine, c'est s'occuper des attributs qui exaltent et qui annoblissent le plus son être.

L'Âme forte, l'âme sensible, à seule le droit et la faculté de vivre, les Âmes faibles et froides ne font que rejeter. Il faut, je crois, juger de l'excellence d'un individu, et de sa préférence sur d'autres, par le plus ou le moins de bonheur qu'il se procure à soi-même, ou à ses frères. Les sources de la félicité sont fermées pour les cœurs faibles et froids, ils ne savent ni les ouvrir pour eux-mêmes, ni les faire couler pour les autres. La nature, la beauté, l'aventure, tout ce que les hommes estiment, aiment et admirent à des charmes bien plus vifs pour les cœurs heureusement nés  
que

63  
que pour le reste des hommes. Ces charmes touchent les âmes sensibles, et donnent aux âmes fortes l'enthousiasme de surmonter tous les obstacles. Les Législateurs, les bienfaiteurs de l'humanité, étaient tous des âmes fortes, les grands Artistes, les auteurs de ces chefs d'œuvre dictés par les grâces et l'amour du beau, étaient tous âmes sensibles. Mais quel est le rapport qu'ont ces deux qualités entre elles. Sont-elles deux sœurs, qui réunissent leurs soins pour couronner le mortel heureux qui les possède, ou sont-elles comme bien d'autres attributs, dont on ne possède presque jamais l'un, qu'à l'exclusion de l'autre.

Voilà ce qu'il y a à examiner.

Peut-être, par force de l'âme cette élévation de vues et de courage qui fait enfanter à un homme les plus grandes entreprises, et les exécuter malgré tous les obstacles qui se présentent.

La sensibilité me paraît être la disposition du cœur à être ému vivement et fortement d'un objet, d'une sensation, la disposition à l'enthousiasme, et aux grandes Passions.

Selon les idées que je me forme de ces deux qualités, j'entrevois avec joie qu'elles sont inséparables, et je vois que la sensibilité, cette chaleur céleste qui chauffe et vivifie les cœurs est la source principale de la force de l'Âme. Or, ce n'est que dans les cœurs susceptibles, impressions profondes et de passions vigoureuses que peut naître cette force tendance vers un but proposé, ce généreux mépris des obstacles qui s'opposent. L'enthousiasme seul fait les hommes extraordinaires, l'enthousiasme de la gloire ou de l'amour de la patrie, forme les Héros, l'enthousiasme de l'amitié et de l'amour en fait aussi, et celui de la vertu produit les sages. Les parfums les plus précieux, ne naissent pas d'un terrain froid, c'est l'ardeur du soleil qui les prépare, les sentimens élevés, les actions héroïques ne sont par le partage des âmes insensibles.

Sur ce sexe aimable, que nous avons exclu de notre Société



64  
Société, et dont néanmoins plusieurs d'entre nous se sont occupés dans leurs écrits, que ce Sexe me serve d'exemple, pour prouver l'influence de la sensibilité dans la force de l'Âme. Femmes on vous accuse d'être fort sensibles, les uns vous en font un sujet de blâme, les autres de louange. Cependant c'est parmi vous que l'histoire et l'expérience nous offrent des exemples, d'un courage et d'une fermeté bien surprenante. Combien la tendresse maternelle, l'amour, et l'honneur n'ont-ils pas fait d'héroïnes. Arria, l'épouse de Cléopâtre, et cette Dame Chinoise, qui ordonna à son fils de préférer la Lâcheté aux jours de sa mère, n'étaient-elles pas fortes? N'étaient-elles pas sensibles?

Legislateurs des Peuples! si vous voulez former des âmes fortes, et donner à vos Citoyens cette énergie, qui est le plus sûr rempart des états, augmentez leur sensibilité. — Rendez les passionnés pour tout ce qui est beau, et honnête, et content qu'ils cultivent tous les Arts dans la paix, et qu'ils combattent avec courage dans la guerre. Voyez l'émulation des Spartiates dans leurs belliqueux excès par la présence de leurs maîtresses, et de leurs parents; voyez les anciens germains se précipiter dans le carnage animés par les exortations de leurs épouses, et de leurs enfants. Jetez vos regards sur Athènes, et voyez la sensibilité pour l'éloge et les applaudissements enthousiasmer les Poètes, et les artistes. Voyez dans l'Italie les mêmes Poètes, musiciens, et peintres inspirés par la beauté voluptueuse du climat. Les deux plus beaux privilèges que la nature donne à l'humanité, c'est la force de l'âme, et la sensibilité, et cette même bienfaisante ne veut pas qui fussent séparés.

65  
Est-il avantageux pour la Société  
que les femmes deviennent plus Coquettes  
qu'elles ne le sont.  
Par Monsieur Lasche.

J'ai lû quelque part qu'un honnête homme aimait les femmes; Mais qu'un Sédicteur les adorait: Je les ai adorées, Messieurs, dans les premiers transports d'une jeunesse sensuelle et fougueuse; Je les ai aimées ensuite, lors que l'ardeur des sens à fait place au sentiment; Enfin je les respecte maintenant! Ce serait manquer à ce respect que de prendre la Défense de la Coquetterie, ce serait même y manquer que de soupçonner les femmes capables de voir cette défense avec plaisir, et de l'embrasser dans l'espérance d'en obtenir pour récompense un coup d'œil favorable. Pensez à jamais une semblable idée! Qui Sexe aimable, qui fit autrefois mon gloire et mon humiliation, en qui je trouvois la source de tout mon bonheur, et de toutes mes peines, dont le pouvoir suprême m'éleva par un mot à l'égal de la Divinité, et par un mot aussi me replongea dans les Abîmes infernaux; Qui je dois punir de ma bassesse si jamais je te donne un conseil suborneux, que de tous les châtimeux je subisse le plus cruel; Qui je dois punir par l'entière privation de tes célestes faveurs, que je dois enfin attacher au char d'une Coquette!

Mais qu'est ce que la Coquetterie, dont on parle si souvent, quoi que mieux fréquemment encore que les occasions s'en présentent? Pour le savoir, si j'envisage d'abord l'étimologie de ce mot, je vois qu'il vient évidemment de Coquet, et que Coquet signifie faire le Coq, ou bien aller distribuant ses faveurs à une douzaine plus ou moins de prétendants. Je ne m'en réterai point cependant à cette définition étimologique, parce que je sais trop que dans les révolutions successives des Nations, de leurs Loix, de leurs mœurs, de leurs usages, les Langues subissent des changements qui font attacher aux mots de nouvelles idées accessoires ou même contraires à celles qu'ils avaient originairement exprimées. Pour le savoir

le savoir je nourrirai point les infolies poudreux, dans lesquels je trouverais les peurs de quelques hommes solitaires plus faits pour définir les formes substantielles et les quidités du manuel métaphysique que propres à définir les termes du manuel d'amour: Je feuilleteray plutôt le grand livre du monde, le livre par excellence, ou les idées générales éparées en apparence, mais concentrées en effet peuvent fournir à l'observateur attentif des notions aussi justes sur les différents objets, que les travaux des écoles de nos philosophes de cabinet.

Chloé sortant du couvent, ou venant de la campagne à la ville, ou enfin étant présentée dans le monde, soit pour la première fois, soit après un veuf conjugal, Chloé, dis-je, passe tous les matins un certain temps à sa toilette, elle ne néglige point la culture des traits dont la nature bienfaisante la décorée, elle a soin que les boucles ondoyans de ses blonds cheveux flottent négligemment, pour répondre à la molle douceur de ses yeux languissans; ses robes où le bleu céleste domine sont faites de manière à marquer la taille svelte et légère, elle n'est point satisfaite de ses ouvrages, si son jupe trop long empêche de juger de la finesse de sa jambe, par la délicatesse de son petit pied; Le mouchoir noir quelque fois délicieusement embroussé fournit à l'œil la matière agréable de la comparaison la plus avantageuse avec l'éclatante blancheur de son sein; Rien enfin n'est oublié pour relever ses appas, tout est employé avec intelligence, tout est mis en usage, l'enchantement! Quel goût dans son maintien! Quelle doit bien tôt faire bien tôt des conquêtes. Chloé d'ailleurs en entrant dans les assemblées est également honorée avec tout le monde, on voit quelle cherche à se concilier tout le monde, elle répond à la galanterie d'un homme par une politesse, et aux brusqueries d'une autre femme par une avivité; j'entends dire de tous côtés j'entends par les connaisseuses que Chloé désire de plaire.

Au bout d'un certain temps, dans le nombre des hommes qui lui font la cour, Chloé se distingue machinalement un  
 auquel

auquel elle donne toujours le bras, lors qu'il faut aller à la promenade; de même qu'il lui sert dans un repas exquis que tous les autres dont elle a mangé; ses habits lui semblent toujours du meilleur goût, et elle trouve tout ce qu'il dit plus spirituel que ce qu'avancent les autres; son silence même lui paraît quelque fois un trait de génie; ce qu'il propose elle l'avait toujours pensé; les parties qu'il désire sont toujours celles dont il avait formé le projet. Enfin l'instinct et quelques réflexions lui font connaître l'origine de ses préférences: Elle sent, elle sait qu'elle l'aime. son désir de plaire était auparavant vague et général, maintenant il a un but, il a un objet vers lequel il se dirige; elle était autrefois attentive à relever ses appas par les parures qui leur convenaient le plus; elle adopte dès ce moment celles qui font le plus d'effet sur son amant; Tous les talens agréables étaient cultivés par elle avec une attention assez égale; Mais maintenant elle s'occupe avec plus de réflexion de celui qui la rapproche le plus de l'objet de son choix, j'entends dire de tous côtés, (Chloé est une) femme tendre.

Cependant Chloé après avoir vécu quelques temps dans cette situation délicieuse où le sentiment épuré de l'amour, fait le bonheur de ceux qui l'éprouvent, laisse triompher en elle le cri des sens impétueux; elle oublie ses principes, pour se livrer insensiblement aux dérègles d'un tempérament léger et fougueux; Elle change d'amant, tous les ans, en prend un qu'elle quitte, pour en choisir bientôt un troisième ou un quatrième, et passe ainsi tour à tour, des bras de l'un, dans les bras de l'autre; On dit même que dans certaines époques de sa vie, elle en a eu plusieurs dans le même moment, avoués en public, et favorisés dans le particulier. Oh pour le coup Chloé est une femme Galante!

Mais non, Chloé n'a point eu ces affections que je lui ai prêtées, la blancheur de son cœur a été absolument différente. Si au lieu d'avoir parlé du désir de plaire à la tendresse, et de la tendresse à la galanterie, elle s'occupe comme la femme qui a le désir de plaire, de son demi jour des soins importants de sa

de la parure, si elle ajoute ensuite à l'art les souplesses du manège pour retenir, non pas un amant qu'elle veut rendre heureux comme la femme tendre, non pas pour en retenir plusieurs qu'elle veut bien traiter, comme la femme galante, mais pour en captiver une tourbe, pour les tenir aucun attachement; si elle attend à ne leur marquer en présence les uns des autres aucune préférence, parlant à l'un, jouant de l'œil avec l'autre, et donnant un petit coup à un troisième, tandis qu'elle coint à un quatrième, assure cependant, ou du moins laisse entendre à chacun en particulier qu'il est l'objet cheri de sa sensibilité; et qu'elle n'attend qu'un moment favorable pour le rendre heureux; si venant à flatter d'amis de porter aujourd'hui ses couleurs, elle en fait une plaisanterie insultante avec douceur, qu'elle dupe de la même manière le lendemain; si elle leur accorde en particulier de légers faveurs, qui ne sont rien en elles mêmes, mais qui servent cependant à nourrir l'espoir; si enfin pour rappeler quelque tourterelle de la bande qui s'échappe elle à recours à de fausses larmes. Je vous demande, Monsieur, comment vous appellerez cette femme, pour le portrait de laquelle j'en ai trouvé que trop de modèles: Je vous le demande. Pour moi j'avois que je l'ai toujours entendu appeler une Coquette.

Ce n'est pas tout, dans une de mes promenades, une fleur bleue légère volant de branche en branche se faisait entendre, et était aussitôt suivie de cinq ou six Oiseaux qu'elle n'attendait, que pour voler sur un autre, ou elle les appelait encore de son gosier enchanteur, pour les fuir encore des qu'ils s'arrivaient; J'admirais ce manège, quand une femme qui passait, connue sans doute, me tira de ma rêverie, en s'écriant; Ah la vie de ce tableau mouvant; ah la coquette!

La jeune et tendre captive aimée du desir de plaire, et de plaire à son jeune amant n'est point traitée de coquette; Mais dans un moment, ou convaincue par l'exemple et séduite par les airs elle se parure, sans en être, touchée de l'hommage que lui présente

Un nouvel

un nouvel arrivant, on dit à son Ouelle: ah, le petit mouvement de la coquette! Je vis dans une assemblée une petite fille recevoir d'un oncle un bisuit, et lui marquer sa reconnaissance par un; Je vous aime bien moi, mon cher oncle, en tendant par derrière l'autre main à un petit cousin qui la baise, et d'une commune voix les spectateurs s'écrient, qu'elle à de la disposition à la Coquette!

Enfin, j'assisté au spectacle, je suivis la délicieuse comédie du misanthrope, Je montai sur les fameuses scènes de la coquette: Tout Paris toute l'Europe, lettrée, et non lettrée, applaudit avec moi à Molière dans les détails aussi vrais que profonds de ces scènes supérieures, et l'on n'accusera pas j'espère, Molière de s'être mépris sur les caractères, J'y compte donc avec toute la confiance possible.

Revenu chez moi, je me rappelle certains qui m'ont frappé cent fois dans la vie, et mille autres semblables, afin de me former une notion exacte de ce qu'on appelle généralement coquette, et je vois qu'un moment d'affecter une opinion contraire, la Coquette est prise pour l'habitude d'Employer les souplesses d'un manège insidieux, afin de retenir en même temps dans sa cour plusieurs hommes pour lesquels on ne sent point d'attachement.

Cette définition une fois établie, et je ne vois pas en bonne conscience que l'on puisse me la contester. J'entre en matière en prévenant que comme je trouve la question mal posée, par ce qu'il ne me semble pas possible que la Coquette reçoive en certains pays un nouveau degré d'accroissement en force, Je me bornerai à établir, que dans aucunes, et dans quelque petit degré qu'elle se trouve, elle ne peut être avantageuse à la société, après toutes fois avoir dit encore un mot sur son origine et sa nature.

Le desir de plaire naît avec tous les hommes, et avec toutes les femmes, et si quelques unes montrent, qu'elles n'en sont point animées, ce sont des monstres dans l'ordre moral, par le manque d'un sentiment nécessaire à l'ame, Comme nous avons des monstres dans l'ordre physique par le manque plus frappant

Jun



D'un membre nécessaire au corps: Il est donc dans la nature, et par conséquent très-doux, en le considérant. dans toute son étendue et dans son développement sur tous les hommes. L'Éducation, les principes sociaux qui reviennent bien tôt ce desir de plaire sur un seul individu, ne le rendent point mes estimable; Plus concentré il a plus de force, mais il n'est pas plus criminel; La femme voulait plaire à tous les hommes, elle s'efforce de le charmer un seul; C'est ce choix d'un seul, c'est cette préférence d'une seule pour un objet unique qui différencie l'homme de la plupart des animaux, mais qui différencie sur tout l'homme social de l'homme sauvage dans l'état de nature: C'est l'ouvrage de la société, c'est l'ouvrage de nos lois.

Mais comme la nature ne se plie pas toujours à nos lois et à nos volontés, il arrive fréquemment que les individus, trop faibles pour suivre les lois en déterminant des penchans de la nature, les négligent sur tout, lors que les individus possèdent avec des sens voluptueux une ame ardente, qu'ils enflamment encore, alors la nature fait violer les lois de la société; La femme galante devient criminelle au Tribunal des lois et des mœurs, sans le paraître au tribunal du Philologue et de l'Amant. Double contradiction frappante, sur laquelle nous ne nous arrêterons point.

Si au contraire la femme, l'ont d'avoir une ame ardente dans laquelle le desir de plaire soit secondé par l'illusion des sens, est douée d'une ame froide; dans laquelle le desir de plaire est seulement secondé par la vanité, au lieu de devenir galante, elle devient coquette. Voilà en effet les sources de la coquetterie: Le desir de plaire; la froideur de l'Amour, et la vanité; Dont les deux dernières sont elles qu'il n'est point nécessaire de s'appesantir sur l'ordieus qui les couvrent, leur produit, c'est un dérèglement du cœur uni à une erreur de l'esprit; C'est pour tout dire en un mot, c'est le vice des ames froides; Mais je ne les accablerai pas d'une colere que je ne pense ressentir pour elles; elles excitent bien plutôt pitié; Ah malheur....

Malheureuses, qu'avez vous donc fait au ciel, pour trouver ainsi sous le joug d'un vice aussi nuisible à vous même qu'à toute la société.

En effet, Monsieur, la Coquetterie ne peut être avantageuse aux hommes; J'en ai vu plus d'un enlacé dans les filets de ces sciences enchanteuses quand au corps, certainement nulle jouissance, et pourtant nul plaisir; Car nous avons beau nous élever au sublime de l'Amour Platonique, la Nature nous ramène toujours au sens. En supposant même par un hazard extraordinaire, le moment heureux de recevoir le salaire de votre constance, soit arrivé, vous ne goûtez point de plaisir pur; Le souvenir de vivans également flattés devant vous, vous poursuit jusque dans les bras de la Coquette, et jamais son charme n'est assés puissant pour qu'elle vous fasse croire contre toute apparence qu'elle vous se sacrifie sans réserve, et que vous êtes le seul couronné.

Le violent desir de lui plaire, dira t'on peut être, vous fera faire des efforts pour surpasser vos rivaux, vous acquies des graces dans votre maintien, vous vous livrez aux exercices qui les font naître, votre corps se développera, vous aurez plus d'aisance dans vos actions, et plus de goût dans votre tenue; Je ne trouve rien là qui ne soit ou ne puisse être également l'effet d'un attachement pris pour une femme; des sentimens nous sommes les seuls objets, et les objets certains. En vain m'objectera t'on que la rivalité pique et fait veiller sur soi; Je dirai que l'Amour heureux transporte et fait tenter les plus heureux efforts; On ne veunit pas moins quand on a pour objet de plaire à la maîtresse, que lors qu'on veut éclipser ses rivaux.

L'esprit de l'homme attaché au char de la Coquette, ne gagnera pas plus que son corps; Je me trompe son adulateur y gagnera, Messieurs, l'esprit de manège et d'intérêt, mais que tout méprise qu'il est, me semble encore plus méprisable; Il y gagnera l'habitude de s'écarter continuellement de la vertu, de se faire de fautes, d'importer; Car la Coquette qui n'a d'autre vie que d'avoir une Cour nombreuse exige que ses esclaves la suivent par tout.

par tout, pour repetter tout à tout et devant tout le monde les assurances minaudières de leur bonté et outrageante servitude; Des lors plus d'autres soins, plus d'occupations males; Il faut quitter l'esprit de l'homme pour adopter celui de ces êtres ridicules, qui tiennent le milieu entre les deux Sexes, et par la même ne sont rien; Ce sont les cunéques pour l'âme. Aussi vultueux, jamais rien de grand d'un homme qui s'attache au char d'une Coquette. Son esprit doit s'être vapetillé, doit s'être concentré entièrement dans les minuties puérites de nos sigibés; Il saura l'ordre des vases placés sur une Toilette, et il ne commettra point celui de l'univers, ni celui de la société. Il sera instruit des effets de quelques poudres rafraichissantes pour le teint ou astringeantes pour les lèvres; Mais ignorera ceux de tels ou tels Caractères mis en jeu dans certaines circonstances; Il sentira enfin peut-être ce qui peut donner du ridicule ou des agréments aux yeux de la Cottivée, mais il ne saura point ce qui conduit au vice ou à la vertu, ce qui peut nuire ou servir à ses semblables, ce qu'il faut étudier pour être homme.

En vain, méditation, qu'il gagnera dans le Commerce de la Coquette une plus grande facilité à énoncer les sermons amoureux qui affectent son âme, plus deaisance dans ses petites déclarations d'amour, plus de légèreté dans la tournure des petits madrigaux de conversation qu'elle exige continuellement. Après vous avoir fait sentir combien ce gain est faible, combien peu il mérite d'être mis en ligne de compte, Je vous observerai que l'homme gagnera encore bien davantage auprès d'une maîtresse non Coquette, par ce que le desir ingénieux de plaire ne l'échauffera pas moins vivement. eh! D'ailleurs faut-il de la science pour exprimer ce que l'on sent bien vivement? Dieu Suffisant! rends moi l'enthousiasme de l'amour, et les expressions brûlantes ne manqueront point à mon esprit échauffé!

Mais c'est son cœur sur tout qui y perdra; Oui, son cœur apprend facilement les habitudes des gens avec lesquels on vit, et sur tout

et sur tout des femmes que l'on courtise. La froideur, la Vanité, — bases de la Coquetterie, et la fausseté dont elle fait un usage continuel entreront insensiblement dans l'âme la plus ardente, la moins vaine et la plus remplie de candeur. Quand l'Étna flamboyant verse à grands flots ses laves ignées, tout ce qui l'environne s'échauffe, la pierre même acquiert une chaleur brûlante: Ainsi lors que l'âme ardente de la tendre amante se livre à ses épanchemens, l'âme la plus froide s'échauffe aussi par degrés, et s'enflamme insensiblement. Mais comment la Coquette donnerait elle de la chaleur à son amant, ou du moins l'entretenirait elle en lui, puisqu'elle en est absolument dépourvue; Tout au plus aperçoit on quelque fois des rayons échappés de l'imagination, plutôt que du cœur. En quelle différence! l'une est la lumière froidement réfléchie de la lune, et l'autre est la lumière échauffante du bien faisant soleil. Elle vendra donc tous ses Courtisans froids et desechés; Le triste Égoïsme prendra la place de l'humanité et glacera toutes les affections naturelles et sociales, Domestiques et civiles, le cœur blasé par les tours de ses manèges, il n'aura plus qu'une existence froide, et sera même incapable de l'amitié, d'un bien faire pour nous faire supporter ses maux et ceux de la société. Bientôt ensuite la vanité — insupportable, et la fausseté plus abominable encore s'empareront de son Âme. Tournons cependant le voile sur les suites funestes et communes de ces vices horribles.

Je n'ai vu dans la Coquetterie des femmes nul avantage pour les hommes, je n'en vois également aucun pour les femmes même. Appellera t'on de ce nom les momens passagers ou l'amour propre de la Coquette est flattée d'un nombreux hommage; Mais combien il faut qu'il soit aveuglé cet amour propre, pour faire illusion au point d'imaginer qu'on ne lui vend pas justice, comme elle la vend quelque fois à ses émules et ne pas s'hypercorroiser qu'on mesure sa honte sur le nombre de ses Séduites. Je veux bien cependant, qu'elle n'ait pas assez de tact pour le sentir; À quel haut prix du moins cette fatale satisfaction de l'amour propre est elle achetée? Que de soins

7A  
joins, que de peines pour attirer les uns, pour retenir les autres, pour couvrir ses manœuvres à leurs yeux, mais clair voyant sans doute que ceux du public; Mais cependant capables de dévorer tous les reproches! Que de dégoûts et d'humiliation ne faut-il pas dévorer par un dépit caché! Que de sentiments aigres et déchirant l'envie ne fait elle pas naître dans son ame, quand elle voit d'autres Coquettes avoir une cour plus nombreuse que la sienne, quand elle ne peut enlever un amant à quelque femme tendre, ou enfin lors qu'on lui en enlève quelqu'un! Eh à quel prix plus considérable encore que la peine d'esprit n'achète elle pour cette satisfaction, au prix du vuide de l'ame et de la privation des plus douces jouissances.

Mais en leur accordant quelques momens d'agrémens — passagers dans leurs beaux jours, qu'elles en sont les suites funestes et nécessaires? L'abandon general quand les fleurs de l'âge commencent à se former, ou même avant cette époque, quand il paraît dans le même printemps une fleur plus vive et plus colorée. J'en ai vu de ces Coquettes qui commencent à être sur le retour, j'en ai connu sans amans, sans amis; — passant dans la retraite des jours solitaires et malheureux, elles subiraient le juste châtiment d'avoir manqué à la modestie en éludant ses volontés, et s'y avoir fait manquer les autres en les tenant vainement en haleine, je les ai vûes macérées par le chagrin et par la tristesse, commencer à être tendre l'on qu'il n'était plus tenu; et je me suis dit à moi même; Que ne peuvent elles servir de leçon dans leur misère aux jeunes victimes que leur exemple entraîne dans ce pernicieux chemin; mais elles n'avaient pas même cette douce consolation de reprocher cette partie du mal qu'elles avaient produit.

Vous croyez que la Coquetterie pourrait être avantageuse à une femme, parce qu'elle pourrait leur donner plus de graces, plus d'agrément dans vos assemblées. Il n'en est rien. J'ay souvent vû les plus Coquettes avoir le moins de ces graces.

78  
graces et de ces agrémens. Si vous voulez rendre les femmes plus agréables, au desir naturel de plaire à tous, et à celui social de plaire à un seul, faites qu'elles joignent le goût; C'est ce goût qui manque dans la plus part, et non la Coquetterie. Pourtant, en tous Sais elles ne sont pas trop simples; Mais elles sont trop maussades; Elles ne sont pas trop noires, mais elles sont trop malaisément gauches. Que celles qui ne peuvent être originales, copient avec goût; Elles ont plus d'un modèle que je citerais dans ce Sais; Mais on croirait que je fais la satire de celles que je ne nomme pas.

Si la Coquetterie n'est point avantageuse aux femmes qui s'y livrent, elle ne l'est pas plus à celles qui ne l'exercent pas, et qui vivent sagement, soit dans l'ordre des femmes vertueuses, soit dans l'ordre des femmes tendres, soit dans l'ordre des femmes galantes. La Coquette leur enlève audacieusement par ses intrigues soutenuës de quelques charmes leurs maris, leurs amis, leurs amans. Destituës d'occupations et voyant la source de ce vuide affreux la jalousie avec toutes les fureurs qui l'accompagnent remplir leur ame; De là ces médisances, ces calomnies, les hostilités sourdes ou bien couvertes qui fait passer aux uns et aux autres tant de momens douloureux et accablans.

Un seul ordre de femmes peut gagner à l'existance de la Coquetterie, c'est celui des courtisannes: Une foule de jeunes gens, l'imagination échauffée par les agrémens de la femme Coquette, toujours suivies de froideur, n'étant plus maîtres de leurs sens, vont dans les grandes villes se jeter dans les bras de ces infortunées qui trafiquent de leurs charmes. Sans expérience, sans délicatesse, yvres de luxure ils exposent trouver dans la jouissance machinale un dédommagement des tourmens que les Coquettes leur font souffrir par les esperances continuelles dont elle les leure. Mais l'avantage que la Coquetterie procure à ce seul ordre de femmes, et dans les seules grandes villes, suffira-t'il pour la faire regarder comme avantageuse à la Société?

Manderille, le froid Manderille, tiendrait pour l'affirmative il dirait



il dirait que les vices particuliers servent quelque fois au bien public, adoptant même cet exemple des courtisanes, et en renfermair leur qui il a déjà donné dans la fable des Abeilles, ou il prouve l'utilité du Vol, parce que sans la crainte des Voleurs on n'aurait besoin ni de bureaux, ni de fermiers, et que sans leur punition on n'aurait besoin ni de gibets, ni de Bourreaux. Il plait sans doute; Pour moi, qui n'ai point l'esprit absolument plaisant, pour moi qui ait le défaut de peindre au jourd'hui tout ce qui tient au bonheur de mes semblables, je maintiens que la Coquetterie, le vice des excès froids, qui nuit à tous les individus en particulier, ne peut dans aucun cas servir au bien general, et n'est point avantageuse à la société.

sur la sensibilité et la force de l'ame, Par Monsieur de Montagny.

Toute question qui a trait à l'ame et à sa nature tient à la Métaphysique. Celle qui fait aujourd'hui l'objet de vos recherches étant de ce nombre, j'oy trouvé qu'elle était par la même au dessus de mes forces. — Avant cependant medité sur cette matière et comptant sur votre indulgence, je n'ai pu me refuser au plaisir de vous faire part de quelques reflexions que ma meditation m'a fournies, et que je soumetts à votre jugement. Je vous attends donc par, Messieurs, à voir ici la question approfondie; J'imitant la prudence des anciens qui ne connaissant pas encore la Bouste, n'osaient se hasarder en pleine Mer, Je costoyerai le rivage et je me laisserai mener que sous la conduite d'un Pilote éclairé.

Je pense d'abord que l'homme doit avoir naturellement une ame élevée et forte, puis que c'est par elle qu'il ressemble à son Créateur, mais que l'élevation et la force

force de notre ame reçoit différentes nuances, suivant qu'elle est plus ou moins affaiblie par les passions qui l'agitent, telles que l'ambition, l'amour propre, l'avarice, la vengeance &c. et par les vices de la constitution de notre être. Nous avons tous des yeux, nous devrions tous voir également dans le même éloignement, mais le plus ou le moins de défauts qui se trouvent dans les différentes parties de cet Organe mettent aussi de la différence dans notre vue.

L'élevation et la force sont deux qualités de l'ame distinctes l'une de l'autre, il est vrai, mais que l'on peut regarder comme deux sceus qui se tiennent par la main. Elles se font connaître par les effets qu'elles produisent. La 1<sup>re</sup> se manifeste par des idées sublimes, des pensées nobles, des projets relevés. Tandis que la 2<sup>de</sup> contribue par sa fermeté à mettre en action les productions de l'ame élevée, et ne se rebute point par tous les obstacles possibles qui se présentent dans le qu'elle se propose.

Le but d'un être doué d'une ame élevée et forte ne se rapporte qu'à deux objets, la gloire de la divinité, et le bonheur de l'humanité, le terme de bonheur pris dans la plus grande étendue.

Ces deux qualités de l'ame peuvent dégénérer en vices le 1<sup>er</sup> lors que les idées que l'élevation de l'ame fait éclore ne répondent point à l'un des deux objets qu'elle doit toujours avoir en vue, ces idées alors sont fausses et prennent le nom de visions vaines ou effimères, et leur auteur celui de visionnaire. La 2<sup>de</sup> dégénère en vice lors que non seulement elle n'aura pas en vue l'un des deux objets indiqués, mais encore lors quelle voudra surmonter des obstacles qui se trouvent être impossibles à vaincre par leur nature; Cette force de l'ame se nomme dans ce cas entêtement, et l'homme qui en est atteint un entêté.

Passons maintenant à la sensibilité. C'est cette vertu par laquelle nous prenons une part bien sincère au bonheur des autres hommes, et y contribuons de tout notre pouvoir. Elle a aussi ses nuances qui varient

Suivant

Suivant les circonstances et les personnes qui en sont les objets, et suivant ces différentes nuances elle prend aussi différentes dénominations, telles que celles par exemple, d'amitié et d'amour. Le vice opposé à cette vertu, s'appelle indifférence, qui pousse jusqu'à son dernier période de dégenere en cruauté. Une conclusion, Mieux, de ces détails dans lesquels je viens d'entrer. Vous trouverez, j'espère comme moi, que l'élevation et la force d'ame n'est point incompatible avec la sensibilité, ou qu'une ame élevée et forte peut aussi être sensible.

Une vertu exclut bien le vice qui lui est opposé, mais elle n'exclut une autre vertu. La Divinité serait elle parfaite s'il lui en manquait une seule. Et dans cette question particulière, que de sagesse, de subtilité dans les vices dictés par l'orgueil, que de Majesté et de magnificence dans les ouvrages du Créateur, et en même tems que de marques de sensibilité desu part en faveur de la création, il n'y a pas de jour qui ne soit marqué par quelques uns de ses biens faits.

Et pour revenir à nous, ne trouverez vous pas, Mieux, parmi nos semblables, de ces ames élevées et fortes qui ont en même tems donné des preuves de sensibilité. Oui, sans doute, je pourrais vous en citer divers exemples, mais pour ne pas vous amener trop long tems, je m'en tiendrais aux deux suivants.

Le bon Roy Henri IV, qui ne doit pas être un objet de veneration pour son Sceptre seulement, mais par tout ce qui est au delà de l'humanité, était une ame élevée et forte. Que de preuves n'a t'il pas données de sa sensibilité! Je ne choisirai que celle ci qui m'a toujours frappé par sa noblesse. Henri IV assiegeant Paris, apprit que le peuple qui y était renfermé était exposé à périr de famine. Il pouvait être assuré que dans cette situation la ville se serait vendue aussi tôt, et en étant une fois le maître, il pouvait regarder la guerre civile comme terminée et par conséquent se devoit en posséder de la Couronne qui était

était devenue son héritage, si que ce Sceptre à charni contredire lui, lui refusait. Sa sensibilité pour ce même peuple se reveilla, et renouant à son intérêt propre, il fait entrer du pain dans la ville, et fournit par la même des armes contre lui même.

L'exemple suivant qui que celui d'un simple particulier, pris même dans l'ordre des Citoyens le plus intégrité, et peut être le moins méprisable nous prouve bien que la force de l'ame et la sensibilité se trouvent souvent réunies sur le même sujet.

L'Adige devient quelque fois très impétueux, et cause souvent des Malheurs. Il emporta un jour les deux côtés d'un des Ports de la ville de Venise, laissant subsister le milieu du pont, sur lequel était placée une Cabane où demeurait une famille, et qui déjà ébranlé ne pouvait tarder d'être emmené comme le reste. Cette pauvre famille se trouvait donc dans un danger éminent. En vain le gouvernement fit offrir des récompenses à qui tenterait de la sauver. Parmi la foule de spectateurs, personne ne voulut s'y exposer. Son avait à craindre et le cours impétueux de la Rivière dans la traversée, et la chute du pont pendant qu'on serait occupé à tirer cette famille de leur Cabane. Un Bâillant arriva qui informé du danger de ces pauvres gens, sauta sans balancer dans une Chaloupe et vint sans s'effrayer au secours des malheureux, les ramena au rivage, et il n'eut pas plutôt que l'on vit les restes du pont s'érouler. Il méritait les récompenses promises, mais en vain veut on les lui donner; Il répond courtoisement qu'il ne vendrait pas sa vie. Vous voyez donc, Mieux, que l'élevation et la force de l'ame sont bien compatibles avec la sensibilité; mais je dirai plus cette dernière vertu se rencontre toujours dans les ames véritablement fortes. En vain objectera t'on l'inflexibilité de ce juge dont on connaît tout le mérite. Une épouse en pleurs, une famille desolée vient se jeter à ses pieds pour obtenir la grace d'un Epoux, d'un Père (criminel sans doute, mais engagé peut être par de facheuses circonstances à commettre le crime), et qui a peut être plus d'une fois contribué au salut de la Patrie. Quelle cruauté sera t'on, ce juge est insensible. Loin d'être s'il à l'ame

L'âme véritablement élevée et forte il est sûrement affligé dans le fond du cœur, de ne pouvoir accorder la grâce qu'on lui demande; Mais l'amour de l'humanité en general qui demande que le crime soit puni, lui fait renfermer les sentimens de sensibilité qui pouvaient l'émouvoir en faveur d'un seul particulier.

Quis que le véritable point d'vue de l'homme doué d'une âme forte et élevée est de consacrer ses pensées et ses actions au bonheur de l'humanité, on doit supposer que la première vertu de cet homme doit être d'aimer ses semblables, et par conséquent qu'il soit sensible.

Je n'ai jusqu'à présent regardé, Messieurs, la sensibilité que comme une vertu, je vai vous la présenter comme un des bienfaits que la divinité a répandus sur nous, et comme une des plus grandes douceurs de la vie. Un cœur sensible goûte une joie pure, inaltérable, chaque fois qu'il peut contribuer à la félicité des hommes. Tout regardait comme perdue une journée dans laquelle il n'aurait aucun heureux. Aimant les autres hommes, il doit s'attendre avec espoir et espérer d'en être aimé. Ainsi il est sûr de trouver un ami sincère dans le sein duquel il pourra confier ses pensées les plus secrètes, qui fortifiera son courage dans le besoin et le consolera dans ses peines. Il aura une maîtresse fidèle qui partagera son sort, le délassera de ses travaux, et effacera par sa gaïeté et les charmes de son esprit les vides que ses occupations sérieuses ont imprimés sur son front.

Quelles sources donc d'agremens, de plaisir dans la vie que la sensibilité. Pourquoi des êtres doués d'une âme élevée et forte en seraient ils privés, eux qui font l'honneur de l'humanité, en même tems qu'il contribue à son bonheur. Non, certainement ils ne le sont pas. Je m'assure qu'il n'y a aucun de vous, Messieurs, qui n'aient éprouvé le charme que goûtent les cœurs sensibles, et qui ne commencent de le regretter de ce que j'avance. J'arone  
que

que, je suis si persuadé que la sensibilité est l'un des plus grands biens que l'homme puisse posséder; Que si j'avais un ennemi, je ne voudrais lui témoigner ma haine qu'en lui souhaitant un cœur insensible.

## Memoire sur la sensibilité:

Par M<sup>r</sup> De Forcelles.

L'existence présente de l'homme, n'est qu'unquilibre de biens et de maux. Le mal se trouve constamment à côté du bien, et le bien à côté du mal. C'est une vérité sentie dans tous les tems, et répétée dans tous les siècles: Je ne la rappelle aujourd'hui que pour l'appliquer à l'une des qualifications morales de notre être; qui la manifeste peut être le plus incontestablement.

Je veux parler de cette sensibilité du cœur, source de tous les plaisirs, comme de toutes les peines, qui vient alternativement regarder son beau et délicieux, et distiller son poison amer sur toutes les sensations qu'il éprouve.

Il est ainsi difficile de venir, à bien définir la sensibilité: Je l'aurais cependant de le faire, en disant; Que nous entendons communément par là, cet attribut phisico-moral, dont est susceptible la nature <sup>humaine</sup>; par lequel, l'homme, étant qu'il se trouve composé d'un corps et d'une âme, est rendu plus ou moins capable, de recevoir, et de s'approprier avec promptitude, et mobilité, toutes les impressions résultantes des différentes situations, successives, ou cumulées, que subissent les objets de ses affections. C'est ainsi qu'une femme sensible ressentira, comme si elle était malade elle même, la maladie de l'homme qui lui est cher.

On demande, si, cette sensibilité du cœur, admet comme compatible dans le même sujet, la véritable force de l'âme? Nous faisons consister celle-ci dans la grandeur, la noblesse, et l'importance des objets, que l'homme d'âme forte, se propose pour but, à les envisager toujours relativement à sa position

P. B. Je ne sais pas si cette définition est juste; mais je sais qu'elle est longue.



32  
position; Dans sa persévérance à suivre constamment et avec dignité de choix, les moyens les plus efficaces pour y parvenir; Et sur tout dans ce courage de fermeté qui le rend supérieur aux événements, et lui fait surmonter tous les obstacles, par lesquels sa marche hardie ne peut manquer d'être sans cesse contrariée.

- Si cette femme sensible, que nous venons de voir souffrante, est en même temps une femme forte, Au lieu de se laisser abattre par la maladie de son ami, et par la lieue propre qui en est la suite, elle redoublera d'activité, pour lui procurer tous les soulagemens nécessaires; Elle se consacrerà toute entière à lui rendre le bien être et la santé. Vouloir le bonheur de ce qu'on aime, est un bien aussi noble, qu'il est intéressant. La femme sensible et forte saura faire celui de l'homme, qu'elle chérit, au dépens du sien même.

Dans ce cas ici la sensibilité, loin de nuire à la force de l'Âme, vient au contraire l'exciter.

J'observe encore que la sensibilité, quel que soit son degré, quel qu'en soit l'objet, se trouve plus dans la nature de l'homme, et par conséquent est plus ordinaire que la force et la fermeté de l'Âme. En échange, on peut se donner jusqu'à un certain point celle-ci. Vainement tentera-t-on de se séparer de la sensibilité; Elle est toujours naturelle et innée chez les hommes qui en sont partagés. Ceux qui n'auraient point d'autour de sensibilité, s'il en est de tels, ou plutôt, qui n'en possèdent qu'une portion bien faible, peuvent quelque fois la simuler, la jouer, mais jamais l'acquiescer.

La force d'âme peut être naturelle chez certains hommes rares, ne vient elle même à se développer que lentement chez ceux, qui, dès leur naissance en sont doués: Mais elle peut aussi s'acquiescer dans la suite, par ceux qui nés faibles, n'en auraient point d'autour à leur entrée dans la Société.

Je serais <sup>porté sans doute à croire</sup> ~~porté sans doute à croire~~ que la fermeté dans l'âme de l'homme se trouve plus souvent le fruit de la réflexion, qu'elle n'est un appanage de naissance.

83  
de sa nature. Mais la sensibilité réelle, n'est jamais qu'un don de la nature: On peut la réveiller, si elle est assoupie; La vaincre si elle est éteinte, ou même éteinte: On ne peut pas la faire naître si elle n'existe point.

En admettant cet arrangement préliminaire, celle-ci doit donc toujours <sup>précéder</sup> devancer l'autre: La sensibilité nous mène en première instance; Et ce n'est que par effort que nous venons à bout de la faire taire, pour la soumettre aux décisions de la fermeté, aux déterminations indiquées par la saine raison, par la véritable grandeur d'âme.

Il faut prendre sur soi pour être ferme; Il ne faut que se laisser aller pour être sensible.

Mais c'est de savoir, si l'on peut en même temps être sensible et ferme, qu'il s'agit à présent.

Je n'aurais voulu entrer dans des discussions métaphysiques, qui nous mèneraient peut-être trop loin, si je n'eusse touché la question; En m'appuyant de l'expérience constatée et soutenue de tous les temps, et de tous les peuples, de tous les âges, et de toutes les nations, de tous les grands hommes, et de la plupart des femmes illustres dans tous les siècles.

Les Histoires anciennes et modernes, faibles et profondes, fabuleuses et véritables, nous offrent toutes, dans la vie et dans les portraits de leurs Héros, le tableau de la grandeur d'Âme réunie à la sensibilité du cœur. Et quand il y aurait des exceptions à cette règle générale, il n'en resterait pas moins vrai que plusieurs exemples antiques pris dans ces différents périodes, établiraient mon assertion; C'est à dire la compatibilité de ces deux facultés morales de l'homme, qu'on propose comme un objet de doute.

Je vois ce Tableau des Nations.  
Achille, le vaillant, le divin Achille, comme l'appelle Homère, aimait Brisis, et encore plus Laocée. L'intervalle de la première lui donne le courage de se mettre au dessus de la gloire même inmanquable, qu'il était venu partager avec les autres Rois des Grecs, et qu'il était assuré d'acquiescer dans un

un bien plus haut degré qu'eux tous: Ce ne fut que pour  
vanger son ami, qu'ayant enfin repris les armes, il courut  
s'illustrer par tant d'actions heroïques, éloquemment  
chantées dans le premier Poème de l'univers.

Alexandre le Grand, qui pleurait de plaisir plus de  
mondes à conquérir, versait ses pleurs dans le sein d'un ami;  
L'ayant enfin repris les armes Alexandre combattait, et il  
permettait après la victoire, qu'on prit Ephestion, pour le  
vainqueur; Il voulait que cet ami eût les honneurs  
qu'on croit rendre au Roy.

fovrate dans un autre genre, bien plus grand encore  
que tous les Heros de la Grèce; focrate dont l'ame forte  
ne s'émouvoit de rien, pas même de la mauvaise humeur  
continuelle de sa femme; focrate qui savait qu'on  
voulait sa mort, qui pouvait la détourner, et qui ne  
fit rien pour cela; focrate qui sût avaler de sang froid  
la fatigue; Le Magnanime focrate était plus sensible qu'un  
autre, aux charmes alternants de la mitié, de la bienfaisance, et  
de l'amour: Il en goûtait les douceurs au sein de sa fillopie.  
Alcibiade et Aspasia lui furent toujours chers.

Coriolan, ce farouche Citoyen de Rome, eut une ame  
forte, soulevé par un zèle amer de vengeance trop exaltée  
dans cette ame extraordinaire, il osa braver le Senat,  
inviter les Sivières: Assés ferme, pour résister à l'orgueil  
même de pardonner. Coriolan fut grand, à l'instant que  
devenu sensible, il put ceder aux larmes des femmes  
qui l'imploraient.

César qui fut concevoir, et exécuter le projet de l'Empire  
d'un monde entier connu; César qui passa tant de fois les  
Alpes, qui brava tant de Mers, pour venir à bout de  
ses entreprises immenses; qui disait qu'il aimerait mieux être  
le premier dans un de nos petits hameaux, que le second  
dans Rome; César enfin vainqueur des Helvétiques, posséda  
tant qu'il vécut, des amis et des Maîtres: Aimable, et  
généralement

généralement aimé, il fut encore plus aimant: averti que la mort  
l'attendait au Senat, assés ferme pour ne la pas craindre, et assés-  
grand; pour aller forcer ces mêmes sénateurs, qui la lui préparaient,  
à lui de venir sur l'heure la rogant; Il fut trop sensible à la perdie  
de son ami cher, de son intime, de son fils le traître Brütas: Et ton  
mon fils aussi, en s'offrant à ses coups, fut la seule ame qu'il voulut  
leur opposer.

Mane Antoine, son ami, pendant sa vie, et son vengeur après  
sa mort, aurait mérité par ses Talens, par son courage et ses  
Triumphes, de lui succéder; s'il n'avait vu le cours de ses exploits  
arrêter, moins par la valeur de son Rival, que par la fortune  
aveugle, qui prévida de tout temps à l'heureuse destruction  
d'Auguste: Jusques dans les bras de la mort, qu'il se donna lui  
même; Antoine regretta César, il adora (l'empereur).

Brütas, ce même Brütas; Que nous venons de voir  
sacrifier l'Autel de ses jours à l'intérêt de la liberté; immolant  
son propre Père sur l'Autel de la Vengeance Publique; Ne  
fut-il pas long temps combattu par la tendre fillopie, qui  
ne cédait qu'à l'amour conjugal?

— Devra sa femme, le voir prêt à se déditer de son entré-  
prise attrocé, l'encourage, en se faisant elle même une large  
blessure, et le menaçant de s'achever, si elle persistait: C'est elle,  
qui pour ne pas survivre à son Epoux malheureux, eut le courage  
d'avaler des Charbons ardens.

La Meis de cet Epoux, de ce Brütas, la fièvre févrière,  
le feu du célèbre Caton, élevée par son frère dans toute la  
sévérité de ses principes, qu'elle avait succès pour ainsi dire  
avec le lait, ne sût elle pas toujours les allies à son amour.  
pour leur ennemi déclaré? C'est à sa tendre faiblesse pour  
César, que dut la vie, ce fils, qui vint l'arracher à son Père.

Et Caton lui même, l'austère Caton, ne fut-il pas  
sensible à l'amitié? J'oserais presque affirmer, qu'il ne le  
fut pas moins à l'amour. Mais l'extrême sécence dont il se  
parquait, qui fit qu'étant Censeur, il vécut du Senat un  
consulair

110. Traicé  
par le Thomas  
dans son état sur  
les femmes.

Consulaird estimé, uniquement, parce que ce sénateur avoit  
 donné un baiser à son épouse, en présence de leur fille;  
 Cette grande réserve, dis-je qui le caractérisoit, peut avoir  
 empêché, que les détails de sa sensibilité pour les femmes,  
 soient parvenus jusques nous.

Si j'étois en même tems jecté un coup d'œil sur l'histoire sacrée  
 Je croirois appercevoir aussi tôt le Terrible Samson; La force de  
 l'Âme chez cet homme prodigieux dût être en raison, équivalente  
 de celle du corps. Samson trop sensible, perdit l'une et l'autre,  
 avec ses cheveux dans les bras de Dalila.

Avec plus de tems que je n'ai pu m'en donner, j'aurois  
 eu l'honneur, Messieurs, de fuir à vous rappeler les exemples  
 pris dans l'Antiquité, de la plus part illustres, des siècles  
 précédens, véritablement réputés grands; Et aussi connus,  
 par la sensibilité de leur cœur, que par cette force d'Âme  
 qui leur a fait faire tant d'actions Heroïques.

En continuant ainsi jusqu'à Clovis, dont la victoire à  
 Tolbiac réveilla chez lui la tendresse conjugale, et la  
sensibilité Religieuse; Je serois passé de ce dernier aux  
 exemples tirés de l'histoire moderne; C'est à Charlemagne  
 que l'en fixe la première époque.

Ne faisant que le parcouvoir assés rapidement, j'aurois  
 peut-être dit un mot de François premier, dont la bravoure  
 et la sensibilité firent tous les malheurs.

Mais serois come bien vite à Henry Quatrième, ce grand  
 Prince, ce bon Roy; Egalement chéri de ses Sujets, et  
 redouté de ses ennemis; Évitable Heroïsme d'un côté;  
 Et de l'autre, Père, Époux, Léve, sensible; <sup>ami sincère,</sup> franc et ami  
 tendre amant; Bienfaiteur de son Peuple: Brave au  
 plus fort des dangers: Doux et humain au milieu de toutes  
 les horreurs des guerres civiles; Affrontant le péril, supérieur  
 à l'adversité, soumettant la fortune à son courage; —  
 S'attachant des bras de la tendresse, pour voler à son  
 secours; le remplis étoit sa première gloire; et revienant  
 goûter

goutés dans les embrassemens deully, plus souvent encore;  
 sur le sein de ses Maitresses, le bonheur d'avoir fait celui de tous ses  
 amis. Henry eut les mœurs d'un chevalier, et les faiblesses d'un  
 Roy sensible; Dit Monsieur Thomas.

Louis XIV dit Le Grand, l'étoit sans doute, et fit peut-être  
 sensible; Mais l'un et l'autre, <sup>modérément</sup> n'en furent chers  
 au grand Condi.

La force d'Âme de Turenne l'emporta sur sa sensibilité,  
 quand il sut refuser le Cartel, que lui presenta de la part de  
 l'Electeur Palatin, le sieur Solier nommé par ce Prince, pour  
 lui servir de second, dans le Combat singulier qu'il offroit au  
 général François. Mais la sensibilité prévalut chez luy  
 sur la force d'Âme, lors qu'il ne put refuser à l'amié de son  
 cœur le seroit des opérations de l'année.

Je vois ici paraitre le Czar Pierre; Et chez lui toute la force  
 d'âme nécessaire, pour entreprendre et exécuter le projet  
 d'augérer de remonter de fond en comble la Constitution  
 ancienne du plus vaste Empire de l'univers, et d'y substituer  
 une toute nouvelle, qu'il vint lui-même. Grand sous-  
 l'habit d'un charpentier, et dans le chantier de Saïerdam:  
 Il fut assés sensible, pour mettre son favori Memnickoff  
 à la tête de ses Conseils, et de ses armées, et la fille d'un  
 patissier sur le Trône de toutes les Russies.

On va m'objecter Charles Douze, que nous connoissons  
 valeureux, et point sensible: Lui nous a dit cependant  
 que j'aimois il ne fut ému, par l'amitié, par l'amour, par  
 l'humanité; Que jamais, il ne laissa prendre de l'attendu  
 sur lui sur sa manière de sentir; Ne fure que à quelque  
 vivandière de son Armée? Mais quand vien ne se seroit  
 fait appercevoir chez ce fameux soldat dans tout le cours  
 de sa vie, je soutiens que c'étoit précisément ce qui manquait  
 à sa gloire, que cette sensibilité: Elle l'auroit rendu moins  
 feroce, plus digne du titre de grand Roi. L'homme doit de  
 L'âme la plus forte, un Heroïsme même, le plus courageux, le  
 plus



plus grand par sa fermeté, deviendra dur, cruel, et Tyran, suivant les circonstances, s'il n'est pas sensible. Vous ne trouverez en lui, qu'un Nemrod, un Attila, un Charles XII. Un autre Roy du Nord, que je suis dispensé de nommer. Et de même, un homme qui se laisse aller trop aveuglément à la sensibilité de son cœur, sans revêtir aucune fermeté d'âme, sans opposer aucune énergie de principes, ne sera bientôt qu'un être, mou, lâche et efféminé: Vous en ferez un Sardanapale, un Suban Oriental, un des Rois Français; Un L. XV. Je me tais par respect pour les têtes couronnées, dur pour soi, indulgent pour les semblables; Maître de lui-même, facile vis à vis de tous ceux avec lesquels il est appelé à vivre; ferme et courageux, quand il ne s'agit que de son propre individu, sensible et compatissant sur tout ce qui touche les autres: Voilà ce qui fait le véritable grand homme, l'homme rare. Si il en est des modèles.

Si j'avais eu plus de temps, Messieurs, je voulais encore avoir l'honneur de vous entretenir un moment des femmes, de cette portion précieuse de l'humanité, qui en est aussi la plus aimable; et dont la sensibilité (c'est la plus pure d'entre elles, fait toute l'existence: C'est le charme de leur vie); Et c'est aussi le plus séduisant de tous ceux que nous offrent. Cependant un très grand nombre de celles qui en furent douées dans le plus haut degré, nous ont donné des exemples multipliés et héroïques, de la plus constante fermeté, de la force d'âme la plus exaltée. Mais je renvoie sur tout ce qui les concerne, au dernier essai de M. Thomas; Ouvrage agréable autant par son sujet, que par sa direction; peut-être un peu décousu: Et n'en soions pas surpris! Des qu'il est question de ce sexe enchanteur, on n'est pas toujours le maître de suivre l'ordre de ses idées, et d'en mettre dans ses phrases. Un tendre souvenir égare quelquefois.

Moz

Moz élan était de m'arrêter particulièrement aux annales de la chevalerie, dont l'influence sur les caractères fut si marquée, et qui fait époque principale dans l'histoire de l'Europe moderne. C'est là, que nous aurons pu recueillir les exemples les plus frappans des ames les plus fortes indentifiées aux cœurs les plus sensibles. Le courage (le plus ferme), l'amitié la plus fidèle, la bienveillance la plus soutenue, l'amour le plus tendre, en faveur la suite, et introduisirent par tout des mœurs nouvelles, qui donnèrent lieu aux actions les plus héroïques dans tous les genres. L'Amour et l'honneur, était la devise de Tanvède; poignés par la bienfaisance et l'amitié: C'était celle de tous les chevaliers. Plus à Dieu que ce fût encore la vérité! Dussent même les lettres en souffrir: Deut cette société ne nous proposer pour objet de ses sciences, que d'indiquer les moyens efficaces, les plus propres, à protéger l'innocence, à secourir le malheureux, à défendre l'opprimé, à péger la vertu souffrante et sacrifiée, à poursuivre le coupable, à punir le criminel; En un mot à revêtir le courage, et la force de se dévouer aux périls, à la mort pour bien servir, son Dieu son Prince, son ami, la patrie:

Jamais on n'a plus parlé humanité, sensibilité, que dans le siècle présent; Si jamais peut être il n'y en a eu moins; La véritable grandeur, la force de l'ame est encore plus rare. L'extension de la sensibilité nuit aux vertus; L'esprit de tous les genres les remplace: Le luxe s'élève nécessairement indispensable pour veiller nos goûts blâmes vient tout éteindre. Les hommes n'ont plus de sensibilité que pour l'or et les richesses: Ils ne se piquent de grandeur d'âme, ou pour mieux dire d'indifférence, que pour se mettre au dessus du blâme qu'ils méritent, et pour se donner l'obtention une réputation, qu'il traitent de chimère, qu'ils nomment Gothique.

Par un contraste bizarre, on sentait aux mots de sentiment, et d'honneur, pendant que tout sentiment profond passe pour un ridicule; Et que tout acte de véritable honneur est

denominé

Dénomineé Romanesque. Moins on sent, plus on veut paraître sentir; Dit encore M. Thomas.

# Sur les Préjugés, et s'il en est de respectables.

Par M. Wetzl.

Il n'est pas moins superflû que téméraire, Messieurs de vouloir ajouter quelque chose à vos lumineuses réflexions sur un objet aussi important que sont les Préjugés. Dentes de cet esprit de profondeur que demande une telle Analyse, trop et trop long-tems éloigné des confins de la Philosophie, étranger et par la réduit à exprimer mal et avec difficulté des idées confusement conçues, je n'offrirai rien qui n'intéresse votre indulgence, bien plus que votre curiosité. Que la bonne foi de mes intentions me serve d'excuse. Je vous prie, Messieurs, de regarder mes observations, qui sont plutôt des questions que des décisions, comme les débris de la barque du pauvre Pêcheur, approchés pour le bucher de l'empire.

Je passerai sous silence l'origine de la Classification des préjugés. Pour qui avés scrupuleusement examiné, épluché cette matière et connu à avec Bacon le vaste Empire de ces idées! — Que pourrais-je vous apprendre de nouveau? On dit qu'il y a des préjugés généraux, communs à tout le genre humain; Qu'il y en a de particuliers à chaque Nation, à chaque état, à chaque individu; Qu'il en a de Religion, de Morale, de Politique &c. Ce qui est censé préjugé dans un tel Peuple, dans un tel état, dans un tel siècle, ne l'est pas, ou n'est pas censé tel dans un tel autre. L'aristocratie et le commerce qui s'allient si bien en Angleterre, sont incompatibles en France. — Les Français jettent le corps d'une Le Courveur à la voirie, tandis qu'une Oldefield est déposée dans l'abbaye de Westminster à côté des Rois et des Heros de la Nation. Les Politiques et le Divorce sont permis en France Asie, et reprochés en

en Europe.

Mais sans entrer dans un détail pour lequel peut-être l'un ou l'autre homme ne suffirait pas, venons en faire et tâchons d'examiner ce que c'est que préjugé, pour en tirer quelques conséquences générales.

On définit le préjugé, un jugement porté ou admis sans examen. Or ce jugement peut être une vérité ou une erreur. Ces jugemens qui se fondent sur des vérités, ou qui tendent par cela même au bien de la société, il est incertain que l'on ne s'en tienne trop les respectés. Ces préventions sont les vices du commun des hommes, qui n'ont pas assez de lumières, ni les principes qu'exigent la discussion des vérités; Vouloir les en déposséder, ce serait leur apprendre à douter de tout ce qui ne tombe pas sous les sens, les jeter dans un labyrinthe dont ils ne sauraient se tirer, ou leur inspirer une présomption d'autant plus dangereuse qu'il y en a peu qui aient le triste avantage d'être ainsi pensés, pour n'être pas faits, & revenus. Eh! D'ailleurs, pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raisonnement, ce qu'ils suivraient par sentiment, par cette évidence du cœur, qui indépendamment de la réflexion, nous porte à aimer certaines actions, et à en détester d'autres; Ce sens moral, qui sait si bien distinguer la vertu du vice, c'est l'instinct, qui fait que Lombus estime fabricius, dont le désintéressement magnanime arrête le cours de ses victoires, et que Jugustus méprise le feroce dont la corruption affermit le diadème sur sa tête.

Ce précieux sentiment qui guide l'homme, joint à sa prévention, pour les objets auxquels il est accoutumé, peut en suppleant à la réflexion avoir des effets excellents & porter le germe des vertus. L'homme sait peu faire l'usage de sa raison; Les passions étouffent si souvent le sens moral, — que si le préjugé de coutume, l'exemple et l'émulation ne l'attachoient à sa Patrie, à sa famille, à ses loix, on verrait bien tôt régner selon le caractère et le tempérament de la Nation un fanatisme, qui en multipliant le nombre des mauvais Citoyens, des criminels scandaleux, répandrait le

desordre

Desordre dans le Genre humain. C'est peut être par cette raison qu'un homme tout ce qui pourrait introduire des Nouveautés dangereuses, changer l'esprit et le cœur des Citoyens par réforme par les Lois, et M. de Montesquieu prétend, que plus d'État avaient permis, France qu'on a violé les Mœurs, que parce qu'on a aboli les Loix.

Joy dit que le Préjugé peut aussi bien être une Vérité qu'une erreur. Mais voici, Messieurs, la grande question que j'ose faire: Qu'est ce que c'est la vérité ou l'erreur? La conformité ou l'opposition de nos idées avec la Nature et l'état des choses. Mais qui peut se vanter de connaître cette Nature des choses, de suivre cette immense chaîne qui les lie, d'avoir vu la vérité sans voile, et l'erreur sans masque?

Les Vérités abstraites, dit le Lev. Malebranché, Les Vérités de Geometrie sont presque les seules qu'on puisse démontrer, et sont le fondement de tout ce qu'on peut connaître ici bas. L'Erreur elle même, n'a t'elle pas sa Geometrie? Combien peu de vérités évidentes, en comparaison de celles qui sont problématiques, dans la recherche desquelles le pour, et le contre, divise les plus éclairés des hommes, lesquels on tâche de prouver ou de combattre par une méthode rebutante, soit d'argument, soit de sophismes, dont rien ne me garantit la justice ou l'exactitude que l'Autovité d'un لوو, duquel peut être un jour quelque patience usée renversera le système? N'être esprit trop borné, trop susceptible du faux; Nos jugemens sont trop souvent dictés par l'Autovité, le tempérament, par le veto sur nous mêmes, pour que nous puissions bien comparer les idées, lier les propositions, et tirer de justes conséquences des différents rapports qu'elles ont entre elles. Ce qui frappe vivement notre imagination nous tient lieu de évidence; On s'attache au vrai par un esprit d'erreur, par amour de la vérité. souvent la prévention pour une vérité

Suppose

suppose à l'admission d'une autre, une esperance floueuse, l'amour d'une idée, de tempérament permanent ou momentanément obscurci dans notre esprit jusqu'à des idées mathématiques. Qui est ce Dieu qui sera le juge constant des erreurs? La justice vraie doit avoir embrouillé autant d'ombres que de vérités, ne nous jette t'elle pas dans l'incertitude et la suspension? Ne devrait on pas tenter de croire que ce qu'on appelle si souvent raison, droit, vertu, pourrait bien être arbitraire, si l'instinct ne paraît pas plus évidemment que le raisonnement, & si l'on peut appeler arbitraire ce qui est approuvé par le sens moral et exigé par les circonstances? Les Philosophes les plus éclairés sont de leur propre avé peu d'accord sur les définitions du droit naturel & de la morale; Mais ils s'accordent sur les conséquences qui interviennent les Genre humain.

Or si la société nous est indispensable à cause des besoins auxquels sont assujettis notre Corps et notre Esprit; Elle doit être essentielle avec toutes ses dépendances. Si que de vérités résultent de ces circonstances dans les formes, dans les réglemens et dans les usages!

Joy dit que la oligarchie est un crime en Europe, Elle est permise en Asie; A Sparte le vol fait par accident était très permis, il était un espèce de commerce, et le rapace general n'en était point trouble. Vous sentez très bien, Messieurs, combien par ces circonstances, il devient difficile de prononcer sur le bien, et sur l'abuse de ces choses là. Il n'est pas question d'examiner ici, si nos mœurs à cet égard sont plus conformes à la raison, cela est évident. Mais je vous demanderai un jour, Messieurs, si ce qu'est contraire à la société en general n'est pas contraire à la Nature. Cela suppose, les préjugés qui blessent la société en general, sont les seuls à combattre; Tels sont les Duëls, le fanatisme, l'intolérance; Malheur, dont l'honneur n'est pas diminué par le nom specieux qu'on leur donne. Tels sont encore mille autres qui affligent l'humanité, La

prétend...



prétendue chasteté des Pontifes, l'Austerité des Pallis, préjugés nuisibles à l'état, et le supplice de ceux qui s'y croient. Non ces montres ne sont point respectables, & préjugés en eux prouvé tel dont la fausseté à l'influence ouvertement nuisibles au bien être de l'Assemblée n'est point responsable, malgré l'Autorité dont il maîtrise. Je ne parle point de ces heurcuses illusions, de ces songes flatteurs qui sont indifférens à la société en general, ces doux fantômes.

qui existent sur nous de trompeurs agréments évanescens, ~~qui~~   
 Devenit par leurs rayons des nuages charmans.   
 satisfait de ses goûts, content de la Science   
 Chacun à pour soi même un œil de complaisance   
 Voit l'Aveugle danser, se plaindre il que ses yeux   
 soient pour jamais fermés à la clarté des Cieux;   
 Voit le Boiteux qui chante, en est-il moins tranquille.   
 Quoy qu'a formé des pas, son pied soit moins agile?   
 Dans les Vapeurs du Vin le mendicant est Roy -   
 Et le sot en tout temps, vit satisfait de soi.   
 Le Chimiste ébloui de l'orgueil voit en songe,   
 Et même en déplorant son destin vigoureux   
 Dans le sein de sa muse est Sôtre et heurcuse.

Lepe, trad. p. l'Abbe de René

Il n'est pas question de ces erreurs là; Mais de celles qui doivent leur existence à la Barbarie à l'oisiveté, à la rare mise en œuvre pour séduire et maîtriser les hommes. Mais le moyen de dépouiller les peuples de ces fleaux, de cette légèreté de la société? Quelle difficulté de détruire ce qui s'est fortifié par tant de siècles! Notre intérêt, celui de notre famille, le danger de méconner en triomphe la vérité, de briser les ornières qui se trouvent à son passage - s'y opposent. D'ailleurs Combien ne voit-on pas de gens qui par un respect mal entendu, par une déférence pour les jugemens du Public cachent leur amour pour la vérité et la vertu, et notent agir en conséquence de peur de se donner en ridicule

en ridicule. Ce Titan qui ne devrait étendre son Empire que sur les choses indifférentes, les manières les habits, le langage, usurpe sur les choses les plus essentielles, étouffe les idées, retrecit les esprits, et se forme d'un seul Modèle. Lui sera donc braves ses écueils & sa charge de cette sublime & généreuse vocation de combattre des erreurs en Vogue? Lui sera assez courageux pour huster son fièle pour rendre l'âme à la vérité et prouvé avec Juvenal; à ses concitoyens: Je vous laisse mon testament que la vérité, mu dicté, lisez, et voyez, c'est ainsi que je vous fais mes adieux?

C'est aux souverains, aux Ministres dans les Monarchies, aux Patriotes dans les Républiques, aux écrivains, aux Pères de famille, à être le soutien les interprètes et l'organe de la vérité. C'est aux génies vistes à porter son flambeau dans la caverne, aux Ames fortes profondément indignées du vice et de l'erreur à leur faire la Guerre, à les poursuivre jusques sous la pourpre, à élever la voix quand tout s'allarme, quand l'orgueil menace, quand l'envie s'éveille quand la calomnie envenime; C'est à la philosophie enfin à sapper les anciens fondemens des Padoques de mensonge, à faire par degrés, par l'enchainement des vérités ce qui ne saurait se détruire par une révolution subite; C'est à vous Messieurs zèles Patriotes de la vérité qui osez soulever son voile, à être ses Apôtres, au sein de la liberté

Ah! fust voir, <sup>les</sup> climats, ou l'on pense sans maître, que l'homme doit penser, si des droits de son être

flent encore jaloux

Alpes! fust à vos pieds, loin d'un joug méprisable que l'esprit est hardy, fecund, et inébranlable

Immense comme vous

Joy le cœur et l'Imagination enflammées des plus belles esperances. Que d'erreurs détruites depuis un siècle, par le progrès des sciences! Que leur Empire sera rapide dans les siècles d'avenir. Déjà la Masse informe des préjugés diminue à la lumière qu'elle commencent à reprendre sur les objets; déjà le fanatisme, l'intolérance la superstition, ont perdu une

96  
une grande partie de leurs Autels. L'humble vertu, le mérite à pied vu de près avec l'ignorance en litière. La Noblesse ne veut plus de Cultiver les Lettres et les beaux Arts; Le peuple entêté dans les classes des hommes, il est regardé même comme une partie respectable de l'humanité, — L'Astrologie judiciaire, la magie &c. ont perdu leur crédit, une bonne femme que les années accablent, peut mourir tranquillement, sans être soupçonnée de sortilège, sans craindre d'expirer sur le Bûcher. On peut soutenir publiquement qu'il y a des Antipodes, sans être brûlé vif comme hérétique, et perturbateur du repos de la société.

Il y a encore des monstres à terrasser, In attendant ces heuruses époques, le Sage voit souffrir enryse l'esprit éclairé sans fanatisme comme sans faiblesse. Sourit à ses travers, gémit des erreurs qu'il ne saurait abolir comme des appanages de l'humanité, on les regarde comme l'ombre et les nuages, nécessaires, peut être au grand tableau, et dit avec Pope, que le tout est bien.

## MONSIEUR MINGARD

Je me garderais bien, Monsieur, de donner encore une dissertation sur les préjugés. Je ne crois pas la question assez éclaircie pour pouvoir être décidée avec avantage par un traité pour lequel je puisse compter sur votre approbation générale. Et quoi que j'estime à-peu-près depuis quelque temps à quoi m'en tenir sur ce sujet, cependant mes idées ne sont pas encore assez distinctes, et assez liées pour que je puisse en tracer un plan méthodique et bien déduit, — à l'accompagnement de preuves nécessaires, à moins que je n'y consacrais un temps que mes autres occupations ne me permettent pas d'y donner à présent.

Je ne craindrai pas d'affirmer en attendant 1.° Qu'il n'est point de sujet sur lequel nous ne nous trompions sans

97  
sans le savoir, soit en affirmant, soit en niant, soit en nous livrant au doute. 2.° Que dans ce siècle où l'on approfondit en general très peu les sujets, on décide témérairement, que bien des propositions saines — erreurs, dont on ne saurait prouver la fausseté; Dont au contraire la vérité est établie par des preuves suffisantes pour convaincre quiconque n'est pas porté par quelque passion à les nier. 3.° Que vu le caractère, la grossièreté et l'ignorance du peuple, la vue de la simple vérité ne les déterminerait pas assez puissamment dans bien des cas de conséquence, en sorte que vu les circonstances où ils se trouvent il est utile que quelques préjugés leur servent de motifs. Je conclus en 4.° lieu, qu'il est des préjugés respectables. Donnons en quelques exemples.

L'idée qu'il y a du bien dans les mariages entre proches parous collatéraux, comme frères et sœurs, cousins et cousines, beaux frères et belles sœurs; Cette idée qui toujours entretenue par les loix, par les mœurs, par la Religion, est si bien établie qu'elle prévient même les desirs entre gens qui vivent ensemble dans la plus grande familiarité, et que l'amitié lie; Cette idée cependant est un préjugé; Mais comment vain il de le détruire? et ne servirait ce pas ouvrir la porte aux dérègles les plus nuisibles aux mœurs, et à la population? Cette fille qui ne s'abandonnerait pas à un étranger, des quelle n'y verrait pas plus de mal se livrerait sans peine à un frère, à un cousin, de quelle n'y verrait pas plus de mal que dans un commerce avec un non parent. Si ces mariages étaient légitimes par les loix, les familles puissantes accumuleraient les richesses dans la même maison, et enfin formeraient des factions dangereuses, dont les autres familles seraient la victime.

Je ne doute pas la naissance ne donne nul droit légitime selon la nature, à commander aux autres hommes; Mais si dans un gouvernement établi, on enseigne à tout le peuple cette vérité, chaque individu qui ayons avant respecté dans son Prince les droits sacrés de la naissance; regardera les droits comme une usurpation, livrera son cœur à l'Ambition, chacun pré-tendra

prétendra au premier rang, se formera un parti, nul n'aura des droits respectés, la force en prendra la place, et au lieu d'un peuple heureux et tranquille, sous un gouvernement dont la forme lui prairait une institution divine, on verra une nation déchirée, à se déchirer elle-même par les guerres civiles. Car enfin si les droits à l'autorité ne sont pas réels, si le consentement des Sères, n'est pas les enfants; Pourquoi mes descendants se soumettent-ils à des hommes dont j'ay bien voulu dépendre? Souvent sage Philophe avec jeun de qui la méditation fait découvrir des rapports, et des connaitances métaphisiques entre les objets, d'après lesquels il juge de ce qui est bon ou mauvais, il y a mille, et dix mille individus incapables de ces méditations, et de sentir les conséquences de ces rapports. Cependant pour le bonheur du genre humain il faut suivre les règles de la vertu et de la droiture, elles ne seront donc pas suivies par ceux qui ne voient pas les rapports ou qui n'ont sentent pas l'efficace, il leur faut d'autres considérations. Appliquons ceci à quelque fait.

— Je suppose que quiconque croit un Dieu tout parfait, Créateur, Conservateur, Bienfaiteur, Législateur, et juge des hommes, sent qu'il lui doit l'hommage des sentimens, que lui inspire naturellement la connaissance de ses perfections, de l'être suprême, et de ces relations qui soutient avec lui de façon à ce que cet être indépendant n'a pas besoin de ses hommages pour être heureux, il les lui rend, non parce qu'il croit augmenter par là le bonheur de cet être, mais parce qu'il sent que lui-même n'agirait pas convenablement à la nature des choses, s'il les lui refusait; Outre cela il sent que l'idée d'un tel être doit et recherche l'approbation comme la source du vrai bonheur, pour une Exécution intelligente, est le soutien le plus efficace de la vertu, dans mille circonstances de la vie, ou l'intérêt présent permettrait de s'écarter de ce qu'elle prescrivait, sollicité même à en violer les lois. Il lui suffit alors de penser avec Senèque, le maître de lui-même en avoir à son

et son intelligence me juge. L'avorta se réveille dans son cœur à cette idée. Mais le peuple est tout humain et non Philophe, cederait-il à des considérations? Si même aucun culte extérieur et réglé ne rappelle l'idée de Dieu dans son esprit, il ne pensera jamais, le peuple se déterminera-t'il d'après ces idées métaphisiques à rendre à Dieu des hommages qui auront sur la vertu une influence si efficace? Non, sans doute. Mais le peuple à qui on fait un devoir du culte intérieur et extérieur s'est persuadé que par là il rendait service à Dieu, qu'il y était intervenu; Que violer les lois, c'est le mettre en colère, et exciter sa vengeance, que les observer c'est lui faire plaisir et qu'il le récompensera par intérêt. Le peuple agit en conséquence, et pratique bien plus la vertu par ces motifs que par tout autre intérêt présent, d'à au moins on le peuple est instruit. Eh bien dites au peuple qu'il n'est pas vrai que Dieu se mette en colère qu'il ait quelque intérêt à ce que l'homme fasse bien, que Dieu n'a que faire de ses hommages; Il oubliera bientôt qu'il est un maître du monde. Cet homme n'aura plus de zèle pour le bien, regardera le culte comme une puérilité dont il ne voit pas la raison, il ne vous tiendra pas son chapeau s'il voyait que vous n'en avez pas gré, que cela ne vous flatte pas. Il vaut donc mieux laisser l'homme dans cette erreur que de l'en tirer en lui donnant des idées qui ne sauraient pas, et qui servent sans force pour lui, toute nourriture n'est pas bonne pour tout estomach.

— Il est des tems où, vû les idées généralement reçues, il serait dangereux de les attaquer quelques fausses qu'elles soient. Changer le Gouvernement, changer la Religion, changer les mœurs, n'est pas toujours convenable; les Esprits doivent être ménagés. On court souvent risque de arracher le bon grain en voulant en tout tems arracher le mauvais. C'est une pensée offerte sur ce sujet par un sage plus que respectable; Lui voulait modérer le zèle trop ardent de ceux qui pensaient à attaquer toute erreur. M. De Montesquieu a jugé de même sur ce sujet. Je ne me permétrai



100  
permettrais jamais d'introduire le Sceptre en erreur, c'est-à-dire, mentir, je le détruirais de toutes mes forces des erreurs dangereuses, mais j'exercerai de prudence, je ne lui ôterai une erreur utile que quand je pourrai substituer une vérité équivalente par son efficacité avantageuse. Je la laisserai subsister lors que les troubles qui en peuvent naître sont moindres que ceux que je conserverais en la détruisant.

## Des avantages et des des avantages des Theatres de société.

Par M. de Jussure Juristicier.

La question proposée est peut être plus difficile à résoudre qu'elle ne le paraît au 1<sup>er</sup> coup d'œil. Le Philosophe voit sortir de grands effets des causes, qui semblent petites, et ce qui ne paraît d'abord ne devoir causer de sensation que dans une société particulière, peut quelque fois influer sur le sort d'une République.

Il faudrait être insensé pour revenir en doute l'agrément des Theatres de Sociétés, ils remuent ils favorisent les passions les plus chères au cœur de l'homme; ils flattent également l'esprit et le cœur. Et pour les juger sagement, peut être il faudrait commencer par oublier les plaisirs qu'on peut y avoir gratis. L'épreuve dans ce moment que l'on écrit péniblement contre ce que l'on aime, je n'ose prononcer, et je vous prie, Messieurs, de regarder ce que j'en ai écrit l'honneur de vous lire plutôt comme les difficultés et les questions d'un homme qui hésite, que comme les décisions d'un Philosophe bien ferme dans ses principes.

Il me paraît d'abord que pour juger sagement de l'utilité ou des dangers des Theatres en general, et de ceux de société en part...

101  
en particulier, il faut moins les considérer en eux même que dans leurs effets et dans leur influence sur les mœurs et sur le Politique. J'espère qu'il faut pour décider cette question examiner le gouvernement, le caractère l'état et les ressources de la Nation, chez laquelle on veut les introduire. Si les Theatres peuvent donner aux esprits une pente, des inclinations et des goûts opposés à ceux qui doivent les animer, il est clair que dans ce cas ils sont véritablement nuisibles. C'est ainsi qu'une Nourriture qui convient à un estomach, peut être un poison pour un autre.

Dans un état vaste, puissant et riche, et principalement dans un état Monarchique, le luxe et les Arts qui marchent à sa suite, sont un osien. Le même luxe, ces mêmes arts sont la ruine d'une République, parce qu'ils y introduisent l'amour de l'argent, la violence la disparité dans les fortunes, la facilité de la corruption; ils détruisent la vertu, la fermeté et l'autorité des mœurs, qui sont le véritable et l'unique principe de tout gouvernement Republicain.

Tout ce qui peut contribuer à attaquer ce principe, ce fondement sacré d'une République ne saurait être indifférent, et je crains beaucoup que les Theatres en general, et même ceux de société ne produisent cet effet.

Le Theatre suppose, et introduit même le goût pour tous les Arts agréables, mais frivoles; celui de la Musique, de la danse, et autres semblables. Il offre aux Citoyens un moyen facile de mériter les applaudissements & les distinctions flatteuses, que le mérite seul devrait arracher. Le jeune homme trouvera cette route bien plus aisée que celle qui exigerait du travail et des sacrifices pénibles. Il s'appliquera bien plus à devenir un bon Comédien, qu'un Citoyen utile.

Je crois <sup>vous</sup> tous les esprits se tournent de ce côté; je n'entre dans aucune maison où l'on n'apprenne un Rolle de Comédie; je ~~vois~~ <sup>vois</sup> le goût de la frivolité se communiquer de proche en proche, et porter avec une rapidité inouïe dans tous les états. On peut beaucoup espérer d'une société composée d'ames fortes, quoi que barbares et cruelles; Mais que peut-on attendre de celles

De celles ou les hommes sont, mous, effeminés, et devenus de toute  
énergie. sans doute, <sup>elle est</sup> ~~la font~~ déjà dans les fers, et ne tarderont pas  
à en recouvrir.

Qu'on ne dise point que ces tristes effets ne sont qu'une suite  
de l'abus du plaisir que je condamne. Voions les hommes comme ils  
sont, et non pas comme ils devraient être. Tous les Peuples qui ont  
sacrifié à ces plaisirs et à ces goûts frivoles, ont été des Nations  
Corrompues effeminées, déjà soumises ou bien près de l'être.  
Les Romains auroient la gloire des Spectacles, j'en conviens, mais  
quels étaient ces Spectacles? Et qui étaient ceux qui y jouaient  
des Rolles? A-t-on jamais vu ces fiers républicains descendre  
dans l'Arène, ou chanter le Cothurne? Et quand ils, s'abandonnèrent  
jusques là, n'étaient ils pas déjà aussi vils que ceux dont ils  
prévenaient la place.

Voilà ce qui fait à mes yeux le grand Crime des Theatres  
de société, c'est de reprendre un goût de frivolité, qui n'est que  
trop general, de substituer des occupations, et des goûts toujours  
inutiles, et souvent dangereux, à ceux qui doivent  
remplir tous les momens des Citoyens vertueux.

Que ceux qui ont joué la comédie s'ignent répondre  
avec sincérité à cette question. N'est il pas vrai que  
cet amusement devenait une occupation sérieuse? N'est  
il pas vrai qu'il consumait inutilement presque toutes  
leurs journées? N'est il pas vrai qu'ils en étaient sérieusement  
et profondément occupés? Et s'ils ont été assez heureux pour  
éviter cet écueil, n'ont ils pas vu qu'il était celui de ceux  
de leurs amis qui couraient la même carrière.

Ce plaisir d'ailleurs, n'est il pas très propre à introduire  
le luxe? N'est il pas dispendieux, soit par lui même soit  
par ses suites? Si une société de gens aisés jouent la  
comédie, toutes les autres ne voudront elles pas les imiter?

Voilà donc une Influence velle et funeste, que le  
spectacle de société me paraît avoir sur les mœurs. Est il  
même possible de l'éviter. Il y aurait encore beaucoup de  
choses

à ajouter sur celle qu'elle doit avoir sur les femmes. Est le Theatre  
ajouté à leurs grâces, ajouté fit à leur modestie et à leur timidité? Les  
Mœurs de presque toutes vos pièces de Theatre est telle, celle qu'une Mère  
desirerait à sa fille, un frere à sa sœur, un mari à son épouse? J'avoue  
que je ne le pense pas.

Voilà une petite partie des inconvénients que je trouve aux  
Theatres de société; j'attendrai vos avis, Messieurs, soit pour détruire  
mes doutes, soit pour me confirmer dans ma façon de penser.

### Sur la Legislation de Licurgue, Par M.<sup>r</sup> Macdowal.

Il n'y a pas une partie de l'histoire ancienne  
qui m'aie paru plus civile et plus intéressante que  
celle de Sparte, <sup>soit</sup> que nous considérons le Gouvernement  
particulier établi à Lacédémone, soit que nous examinons les  
usages extraordinaires qui prévalurent parmi ses habitans.

Comme ce Gouvernement et ses usages ont été généra-  
lement imputés aux institutions de Licurgue, je me propose,  
Messieurs, d'examiner quelques unes des Loix principales  
qui ont été ordinairement attribuées à ce Legislateur.  
Jefais ceci d'autant plus volontiers, parce que selon mon  
sentiment, l'esprit et l'influence de ces institutions ont été  
mal entendus par la plus part des historiens et des écrivains  
Politiques.

Loix que quelques uns des Etats de la Grece eurent fait  
des progrès considérables dans les Arts, et dans la civilisa-  
tion, ils étaient étonnés des usages particuliers des  
Lacédémoniens, qui se vantaient encore de leur ancienne  
Barbarie, et de leur Caractère tout militaire.

Pour rendre raison de cette particularité, ils le rap-  
portèrent à la Sagesse de Licurgue, que l'on croioit gene-  
ralement par la Tradition être l'Auteur de ces loix. Ils  
conclurent que ce Legislateur, en donnant ces loix à ses amis  
patriotes

Compatriotes, avait prévu les avantages éloignés, qu'elle produiraient long temps après, et que dans cette vue\* Il avait introduit un changement universel, dans le Gouvernement et les Mœurs de ce Peuple, et qu'il avait formé une nouvelle Constitution. Ainsi nous trouvons que dans les tems modernes, Lycurgue est devenu le Patron de tous les entrepreneurs Politiques, dont les Systèmes Chimériques N'ont point de Rapport à la Situation et aux Mœurs du Peuple, pour lequel ils sont formés.

Par l'Obusité du siècle dans lequel le législateur vécut il paraît que l'histoire des paste était très peu connue, même aux écrivains Grecs. Plutarque avance qu'on ne peut rien dire du législateur Lycurgue, qui ne soit rapporté différemment par les historiens; car il y a divers traditions sur son Origine, sur ses voyages, sur sa Mort et encore plus, sur ses Loix, sur la forme du Gouvernement qu'il établit, et sur le tems où il vécut.

On ne peut pas donc admettre la conjecture de quelques uns de ces écrivains, que Lycurgue introduisit un changement subit, et violent dans le Gouvernement et dans les usages des Lacédémoniens. Il est plus Probable qu'il rassembla seulement leurs Loix, rédigea leurs procédures en Ordre, et introduisit quelques changements doux et modérés dans leurs anciens usages, avec le consentement et l'approbation de ses compatriotes.

Ceci me semble plus vrai semblable quand nous réfléchissons sur la haute réputation qu'il s'est acquise et sur le succès qui le suivit, ainsi qu'en considérant particulièrement les institutions mêmes qu'on lui attribue.

Un des premiers réglemens attribué à Lycurgue fut l'Institution d'un Sénat composé de 28. personnes ou de 30. en y comprenant les deux Rois. Les sénateurs étaient choisis par le Peuple, et ils possédaient leurs Emplois pendant toute leur vie.

L'Élection selon Plutarque se faisait de cette manière. Le Peuple

se rassemblait dans la grande Place: On enfermait dans une maison voisine un certain nombre d'hommes choisis qui ne pourraient, ni voir, ni être vus, et qui entendaient seulement le bruit du Peuple, qui en cette occasion, comme en toute autres, donnait ses suffrages, par les cris. On faisait passer dans le milieu de l'assemblée tous les prétendants, l'un après l'autre, selon que leur rang avait été réglé sur le sort. Cette marche se faisait de leur part dans un grand silence. Mais le Peuple tenait pas ses cris l'Approbation qu'il donnait. Ceux qui étaient enfermés marquaient à chaque fois sur des Tablettes le degré du bruit qu'ils avaient entendu, sans savoir pour qui il avait été fait.

Ils mettaient seulement pour le premier, pour le second, pour le troisième, et ainsi de suite pour tous les autres. Celui pour qui les acclamations avaient été les plus grandes, et les plus fréquentes était reçu sénateur.

L'Administration principale des affaires Publiques était absolument confiée au Sénat, et les matières importantes, ne pouvaient être expédiées sans son approbation. Cependant la voix du Peuple était nécessaire, quand il s'agissait des cas importants, en sorte que le Peuple avait le droit de faire des Loix et d'élire les Magistrats.

L'Institution d'un Sénat pour délibérer sur les affaires importantes a été généralement reçue parmi tous les Peuples, dont la Situation avait du Rapport à celle des Lacédémoniens. Quand plusieurs Colonies sont unies ensemble, comme dans la Naissance de Lacédémone, il y a ordinairement un Chef ou Capitaine à la tête de chaque Colonie, qui a une pleine Autorité sur tous ceux qui la composent, et par conséquent tous les chefs réunis ont une influence très considérable sur tout le corps du Peuple. Le Souverain qui que leur Général pendant la Guerre, ou leur Suprême Magistrat pendant la Paix, ne peut exécuter aucune entreprise d'importance, sans le consentement de ces



ces grands Chefs; Et c'est pour cette raison qu'il les Assemble pour donner leurs suffrages dans les délibérations. Il s'est formé ainsi un Sénat chez plusieurs Nations en Afrique, dans la Scythie le Gouvernement et les mœurs ressemblent à ceux des Lacédémoniens; Or il est probable qu'il subsista un Sénat avant Lycurgue, et que ce législateur avait seulement établi un pouvoir sur une base plus solide, et qu'il avait introduit quelques réglemens particuliers, relativement à la forme de ces procédures.

Un autre réglemeut attribué à Lycurgue était le partage égal des terres entre les habitans de Lacédémone. On dit qu'il partagea ces terres de la Laconie en trente mille parts, et qu'il en défendit l'Aliénation. On présume que par ce réglemeut égal partage il voulut empêcher qu'aucun ne devint assez puissant pour opprimer ses compatriotes, ou qu'on ne fut réduit à un degré d'indigence qui pouvoit l'exposer à la Corruption.

On peut observer que Xenophon, qui a écrit un traité particulier de ce réglemeut sur les institutions de Sparte ne fait point mention de ce réglemeut. Cette raison ainsi que la difficulté d'établir une telle Loi, ont fait croire à quelques écrivains qu'elle n'a jamais été en vigueur à Lacédémone.

Mais quand nous considérons la situation de ce Peuple dans ces siècles éloignés, nous pouvons juger que ce réglemeut fut très convenable à leurs circonstances particulières.

Dans le commencement de l'Agriculture les membres de chaque Colonie possèdent et cultivent en commun la terre qu'ils avoient occupé pour leur subsistance, et il s'est ordinairement écoulé une espace de temps, avant qu'elle fût appropriée à des particuliers. Or si nous supposons que plusieurs Colonies de ce Peuple à peu près également puissantes ayent été réunies dans une Nation, on peut attendre que la terre

sera partagée en égales portions, et chaque sou divisée selon les membres qui composent les Colonies.

Ainsi la Loi Agraire sera établie dans une telle Nation, non seulement sans difficulté, mais même sans l'intervention d'aucun législateur. Le nombre des parts dans lesquels la Terre fut partagée nous montre encore que ces mêmes circonstances produisirent la Loi Agraire à Sparte; Car le Saïs de Laconie était divisé en trente mille portions, qui s'accordent exactement avec le nombre des Sénateurs, en y comprenant les deux Rois.

3.<sup>o</sup> On a dit que Lycurgue établit aussi plusieurs Loix pour réprimer la Luxe, et les dépenses inutiles dans les repas, les meubles, l'habillement, et tout ce qui regarde l'économie domestique.

Les Vives qui étoient permis aux Lacédémoniens furent particulièrement spécifiées par la Loi. La Strande étoit seulement permise à la jeunesse, et les Vieillards étoient obligés de manger le Bœuf noir.

Il étoit défendu aux Citoyens, dit Plutarque, de se régaler en particulier, et de fixer la dépense de leurs propres festins. On entretenoit des Tables Publiques, où les habitans Athéniens étoient au nombre de 12 ou 15 personnes, et chacun étoit obligé de porter avec lui une certaine quantité de provisions.

Leurs lits pendant l'été étoient faits des Roseaux des Sauvages de Scythie.

Leurs habillemens étoient parfaitement unis et simples, destinés pour l'usage plutôt que pour l'ornement; et en cela ainsi que dans leur nourriture, il n'y avoit point de distinction entre les riches et les pauvres.

Il s'en retournoient chez eux sans lumière, Car il n'étoit pas permis de se faire éclairer, Lycurgue ayant voulu qu'on s'accoutumât à marcher hardiment par tout, de nuit et dans les ténèbres.

Il étoit ordonné que les Planchers des maisons furent faits avec la Coignée et la Scie, les portes avec la Scie sans le secours d'aucun instrument

Il n'est point surprenant que les usages des Lacedemoniens paraissent très singuliers aux Nations civilisées de la Grèce et furent considérés comme étant l'effet de quelques Loix somptuaires, qui obligerent ainsi le Peuple à une vie sobre et saine.

Toutes les Loix pourtant sont très conformes à la Nature d'un Peuple dans la Situation des Anciens Lacedemoniens au tems de Lycurgue.

Le Dîner noir de Sparte, n'était pas plus grossier que la Nourriture des Ibériens et des Juifs du Nord de l'Amérique.

Leur coutume de faire des repas publics n'était point extraordinaire. Dans le commencement d'un état les mœurs des différentes Colonies sont intimement liées les uns avec les autres, accoutumés à se associer souvent ensemble, à partager leurs travaux, ainsi que leurs divertissemens, et à manger presque toujours en commun.

Il est probable pourtant que Lycurgue fit quelques réglemens pour maintenir le bon ordre parmi les compatriotes, dans ces repas publics qui avaient été établis par l'ancien usage.

La défense d'aller se coucher sans lumière était une Loi somptuaire fort naturelle, et ne devrait pas être considérée comme un moyen que Lycurgue employa, pour rendre les Lacedemoniens plus hardis et plus intrepides. Il y a plusieurs endroits dans Mon Laïs, où cet usage est établi, sans l'intervention d'aucun législateur, quoique ce siècle nous fournisse cet article à beaucoup moindre prix que dans ces tems reculés.

La Loi qui leur défendit d'embellir leurs maisons peut être considérée sous la même vue, tout ornement recherché est regardé comme extravagant. Les Moines se plaignaient de nos Ancêtres, parce qu'ils se peignaient deux fois le jour, ce qui leur paraissait très effeminé. Loin d'être surpris que les Lacedemoniens  
dans

dans ces siècles éloignés ne fissent point usage de quelque instrument plus perfectionné que la cognée et la scie. Je suis étonné que la scie leur fut connue. L'histoire nous apprend que les Moscovites ignoraient l'usage de la scie jusqu'au tems de Pierre le Grand.

On peut rendre la même raison pour cette célèbre institution de Sparte, par laquelle les Arts, les manufactures et le commerce furent défendus comme étant superflus. L'or et l'argent exclus du Laïs. une monnaie de fer était substituée à leur place, pour suppléer aux nécessités des Citoyens.

L'Etat du commerçant a toujours été avili dans les peuples peu civilisés, où la profession des Armes est la seule distinguée.

Les Romains employaient leurs esclaves dans les Arts mécaniques. Dans l'Odyssée ou Homère donne une excellente description des mœurs des Grecs, nous voyons que lors que Ulysse néglige d'assister à un sacrifice solennel. le Peuple l'appelle un marchand Vagabond nom, alors le plus injurieux. Ulysse vivement piqué de cette injure jette très loin une pierre en l'honneur, et par là donnant des preuves de sa bravoure, il venge dans leurs bonnes grâces.

Le Dieu Tutelaire des Voleurs et des commerçans était le même parmi les Grecs.

Cette profession était aussi méprisée en Europe dans le tems féodal, à elle était adoptée par les Juifs, qui n'ayant rien approuvé de leur réputation se mettaient au dessus de ce préjugé.

Il paraît donc que les Arts et le commerce auraient été naturellement méprisés à Lacedémone, sans l'intervention d'un sage législateur.

La Monnaie en usage dans les premiers siècles de la Grèce consistait en moutons, en peaux et en coquillages. La monnaie de fer me paraît un avancement, et il est probable

probable, que la monnoye d'or et d'argent ne circula point dans les autres endroits d'états de la Grèce que longtems après.

On suppose, que Lycurgue fit aussi des reglemens touchant le Mariage et la conduite des femmes; Il permettait au Mariage de prêter sa femme à un ami <sup>et instruit</sup> Cette Loy, dit-on, pour étendre la jalouie, et pour mettre fin à les desordres quelle entraino dans l'union conjugue.

Le mélange des deux sexes était permis, dans leurs exercices et dans leurs divertissemens, et les femmes y paraissaient nues — On croit que Lycurgue institua cette Loy pour exciter les Passions, et pour favoriser le mariage.

Cette supposition est pour luy inutile. M<sup>r</sup> Thomas dans son essay sur les femmes, fait voir tres claiement, qu'un peuple barbare ne voit dans les femmes que le ppriique, et que nous ne devrions point attendre dans la situation des Lacedemoniens, ces vertus et les Talens, qui ornent le beau sexe de nos jours; Et à qui nous sommes principalement redevables de la Polite de nos mœurs, et des agreemens de la societe. ~~à l'usage~~

Les Relations de tous les Voyageurs confirment cette jdee. A Calicut aux Indes Orientales, les hommes commencent avec les femmes de leurs amis.

Dans l'Asie, dans l'Isle de Guiane aux Indes Orientales et dans la contrée de Transcattha, les femmes sont adonnées à la plus affreuse prostitution. Tacite dans ses maxims des Germains, et dans ses Commentaires, font aussi connaître les mœurs corrompues des femmes dans ces siècles barbares, et le peu d'égard que les hommes ont <sup>suvent</sup> pour le sexe.

selon les historiens, l'exposition des enfans était permise, et même ordonnée dans quelque cas par les Loix de Lycurgue. si tôt ou un enfant été né, le père était obligé de le porter lui même devant les anciens des Tribus assemblés qui l'examineroit, s'ils le trouvoient bien.

bien formé et vigoureux, ils ordonnaient qu'il fut nourri et lui assignaient un heritage. Mais si au contraire il était mal fait et délicat, ils l'envoiaient jeter dans une fontaine pres du mont Taigette. Des que ces enfans étaient parvés à l'age de sept ans, on les distribuait en différentes classes, et on les formait tous ensemble aux mêmes Loix, et à la même discipline, et on les accoutumait à avoir les mêmes divertissemens et les mêmes exercices.

C'est usage barbare d'exposer les enfans prévulus dans tous les états de la Grèce longtems avant Lycurgue, et le plus envoie plus singulier, subsistait chez eux, même après que leurs mœurs furent tres civilisés.

La Coutume que prévulus à sprante d'élever les enfans après un certain age sous la direction de l'état, parait tirer son Origine des mêmes circonstances, qui firent naître l'usage de manger en commun. La Liaison intime qui regna parmi les membres d'une Colonie les disposaient à vivre beaucoup ensemble, et à soumettre toutes leurs affaires importantes à la deliberation et à l'administration de leurs compatriotes.

une des institutions les plus celebres, attribuée à Lycurgue, était celle par laquelle le Larcin n'était pas regardé comme infame, ni puni excepté quand le larcin été découvert dans l'action du vol.

Cette institution si nous voulons en croire Xenophon et Plutarque n'était point introduite par Lycurgue pour approuver le larcin, mais pour rendre les compatriotes plus subtils, et plus rusés.

Mais il n'est point necessaire de donner ces raisonnemens de si loin. Les jdees des Lacedemoniens sur cette matière étaient les mêmes de toutes les Nations barbares, parmi lesquelles le larcin est vaineement traité d'infamie. Et lors qu'on le faisait avec habileté, il était souvent accompagné des Marques d'honneur.

Lu même



En même tems il était naturel que le larcin fut regardé sous un autre point de vue, quand le larcin était pris sur le fait, et quand il n'était pas découvert jusques à après. Dans le premier cas l'Injustice était nouvelle, et faisait naître un ressentiment beaucoup plus fort que dans le dernier, et disposait par conséquent la personne qui avait été volée à punir le criminel avec plus de sévérité.

Cette circonstance faisait la distinction dans la loi Romaine entre le *furtum manifestum*, et le *furtum non manifestum*, dont le premier était puni avec beaucoup plus de sévérité que l'autre.

Dans la description de *Flamshaten* publiée par les envoyés de Russie, ils nous disent, que c'est honnorable de voler de ceux d'une Tribu différente, tellement qu'une fille à beaucoup de difficulté d'avoir un mari, si elle n'a pas donnée des preuves de son habileté à voler. Si cependant elle en est découverte sur le fait, elle est punie avec sévérité. En lisant cette Loi des habitans de ~~Russie~~, je crus lire l'institution de Lycurgue dont Jozef fait mention.

Enfin plusieurs Auteurs observent que Lycurgue n'écrivit point ses Loix, parce qu'il voulait qu'elles furent gravées dans le cœur du Peuple. Une autre et peut être une meilleure raison s'offrit à qui conque voudra considérer le graduel progrès de l'Art d'écrire. Il est très probable qu'il y avait peu de Lacédémoniens, qui pussent lire et écrire dans le tems de Lycurgue.

Après tout, il paraît que la plupart de ces réglemens qui ont été attribués à ce législateur, auraient eu naturellement lieu chez les Lacédémoniens dans leurs commencemens, et qu'en effet ils n'ont pas produit aucun changement considérable dans les mœurs

mœurs et dans le Gouvernement de ce Peuple.

Le seul point de vue sous lequel les institutions peuvent exister n'être surprenant, et, lors que nous considérons le tems qu'elles étaient retenues par les Lacédémoniens, nonobstant les différens usages qui prévalurent dans les autres nations de la Grèce.

La fertilité de leur Païs, qui leur fournissait toutes les commodités de la vie, leur situation éloignée de la mer, leur peu de correspondance avec les étrangers, contribuèrent beaucoup à conserver leur attachement pour leurs anciens usages.

Il faut considérer aussi que Lycurgue vivait au commencement de leur République, qu'il ramena leurs anciens usages, et qu'il en fit un code de loi. Il est évident donc qu'ils devaient naturellement avoir une grande vénération pour sa mémoire, et un respect sacré pour les institutions qu'il introduisit.

Ainsi, Messieurs, je vous ai donné quelques observations sur des Loix qui sont si remarquables, qu'elles ont fixé l'admiration des plus grands hommes, et qu'elles ont occupé la plume de plusieurs écrivains de distinction.

Je les ai considérées sous un nouveau point de vue, heureux si j'ai pu mériter vos suffrages. Si je me suis égaré quelque fois dans la voie que je viens de tenir, les lumières dont vous m'éclairerez seront toujours pour moi le plus grand avantage.

## Sur les causes de la décadence et des progrès des Sciences et des Arts. Par Monsieur Macdowal.

Tous les Auteurs dont j'ay lu les ouvrages, et voulant rendre raison de la décadence des Arts, des sciences du  
(commerce)

Commerce et du Gouvernement, dans les Païs qu'ils ont examinés, ont toujours, selon moi, trop pesé sur des causes accessoiries, et ont trop peu réfléchi sur la nature des Arts, du Commerce, du Gouvernement, et sur les suites nécessaires de leur perfection.

Je veux, Messieurs, dans les observations suivantes, en mettant de côté toutes les circonstances étrangères, me borner à examiner, si les Arts, les manufactures, et le gouvernement d'un état ne sont pas limités dans leur avancement, et s'ils ne tombent pas naturellement en décadence, quand ils sont parvenus à un certain point de perfection.

1.° C'est au progrès graduel de nos appétits et de nos besoins que les Arts et les manufactures doivent leur avancement. L'homme n'a pas plutôt possédé l'objet de ses desirs, qu'il court après un autre; et ainsi par un effort continuél pour améliorer sa situation, il parvient à la découverte et à la Culture de ces Arts, qui lui procurent non seulement le nécessaire, mais encore les commodités et les agréments de la vie.

2.° Une autre circonstance qui influe beaucoup sur le progrès des Arts et des manufactures, est cette habitude d'industrie que les hommes acquièrent par l'exercice de ces occupations, que leurs appétits et leurs besoins leur ont fait entreprendre. Une personne qui s'est engagée, pendant long tems dans l'exercice de quelque emploi particulier, s'en acquitte avec une habileté, une aisance, et une adresse, qui paraissent merveilleuses à ceux qui n'ont point eu l'occasion d'acquiescer les mêmes habitudes. En prenant un goût décidé pour sa profession, elle se est parfaitement accoutumée à cette manière de vivre, à cette attention continuelle à cette extrême contrainte, et à l'exercice vigoureux des facultés que cette profession exige. Elle trouve

trouve de plaisir dans l'occupation même, indépendamment des avantages qu'elle lui procure; et lors que elle est parvenue à son but primitif, elle est souvent excitée à étendre encore son talent, et à l'avancer, autant que ses facultés le lui permettent, par le moyen continuél de l'industrie, quelle a déjà acquise et qu'elle perfectionne.

Il n'est point d'Art, quelque laborieux et difficile qu'il soit, qui ne devienne par une longue habitude, facile et même agréable à la personne qui le professe. Un maître d'école diligent, qui travaille presque sans cesse, et dont l'occupation nous parait si ennuyeuse, s'en acquitte ordinairement, non seulement sans peine, mais même avec plaisir et ardeur, et ne se trouve jamais plus heureux, que dans l'exercice de son emploi. Nous pouvons même dire, que plus son emploi est restreint, plus son application est fervente et constante, plus aussi et dans la même proportion son attachement à sa profession est plus vif; d'avec que le petit nombre des idées qu'il possède, l'oblige de retourner plus souvent au même cercle d'amusement, et le rend encore plus esclave des habitudes particulières de sa profession. C'est pourquoy il y a peu d'hommes d'affaires qui, ayant quitté leur profession pour mieux vivre à leur aise, et couler leurs jours dans une tranquillité parfaite, qui paraissent jouir en réalité de ce contentement qui avait flatté leur espérance. Privés de cette occupation habituelle, que leur profession leur fournissait, ils ne trouvent plus d'objets capables d'exiter leur attention, et de leur procurer ces plaisirs d'amusement. Dans la plus part des Villes commerçantes, j'ay rencontré plusieurs personnes dans cette situation; battant le pavé, et regardant d'un grand air sur leurs visages cette langueur d'esprit qui les opprime.

3.° La mode et l'exemple ont aussi une influence considérable sur l'avancement des Arts et des manufactures. Les

Les hommes cherchent toujours à imiter leurs semblables dans leurs plaisirs, et dans leur manière de vivre. Ainsi dans un Pais ou l'Industrie est à la mode, chaque indigne s'encourage à suivre l'usage generale, et à se conformer à l'esprit dominant du siècle. Il voit que par son Art, ou par son Talent il peut se procurer les ayrements que ses compatriotes recherchent, et qu'il croient être absolument necessaires pour améliorer leur sort. Il remarque par ce moyen qu'il peut se concilier l'estime et l'approbation de tout le monde. Mais que s'il mène une vie oisive, il sera exposé au mépris et à l'indignation publique.

Ces circonstances sont de puissants motifs pour animer les hommes à surmonter leur paresse naturelle et à poursuivre avec chaleur le but auquel ils veulent atteindre.

D'un autre côté quand le Peuple devient oisif, la contagion de l'exemple se communique, et produit un goût pour l'oisiveté qui étouffe l'Industrie. On se décourage aisément, dans un emploi Laborieux, quand on voit qu'il est contraire au goût general, et qui ne donne pas la réputation. On préfère plutôt d'adopter le système de la mode et d'affecter ce mépris du Travail qui a déjà gagné tous les états et qu'on regarde comme honorable.

D'après ce que je viens d'exposer, il paraît que le progrès naturel de nos besoins, l'habitude qui rend industrieux, et qu'on acquiert en remplissant sa profession, aussi bien que l'Influence de la mode, et de l'exemple sont les causes qui nous excitent à la culture des différents Arts, et selon que nous apercevons dans un Pais le rapport et la reunion plus ou moins complète de ces circonstances, nous pouvons juger que son Commerce, ses Arts, et ses manufactures parviendront à un plus ou moins grand degré de perfection.

C'est

C'est pour cela que dans les fielles de Barbarie, on voit les Arts languir, et que les Genies propres à les Cultiver restent dans l'inaction. Le premier sentiment de l'homme est celui de pourvoir à sa Subsistance, et les peines qu'il essuie pour se procurer le simple necessaire, le détournent du luxe et de laaisance. Tant qu'il est réduit à cette situation, il n'est pas en état de faire des découvertes capitales, d'avancer les Arts et le Commerce. Le travail, auquel il est sujet, lui qui très rude d'ailleurs, n'est pas d'une nature à fixer continuellement son attention, et à étendre ses idées. Pressé par la faim, il s'arme pour la chasse, ou il va chez ses voisins piller ce qui lui est necessaire. Et après avoir éprouvé bien des fatigues il se livre entièrement au Repos et à l'oisiveté.

La force de la coutume et de l'exemple jointes à ces circonstances, le confirment entièrement dans cette Espèce d'apathie à laquelle il est naturellement porté. Un dégoût general pour l'Industrie se conserve et domine parmi tous les ~~ordres~~ de l'état: Être oisif est affiché le bon ton, et tout emploi qui demande beaucoup d'Application est rejeté avec mépris. Nec arave tenam, (dit Taute des Germains) Nec expeclare annum, tam facile persuaseris, quam vocare hostes et vulnera mereri. <sup>quisimmo</sup> ~~quisimmo~~ et iners videtur - suave acquirere, Quod postis sanguine parare. Quothen bella non incunt, non Multum <sup>un</sup> ~~un~~ venatibus, plus <sup>per otium</sup> ~~per otium~~ transigunt, dediti somno ciboque; fortissimus quisque, et belli-continuus nihil agens; delegata domus, et penatium et agrorum <sup>curas</sup> ~~curas~~ ferminis senibusque, et infertissimo cuique ex familia, ipsi <sup>hebent</sup> ~~hebent~~ mira diversitate nature; cum iidem homines sic ament inertiā, et oderint - quietem.

Ainsi les hommes sont ordinairement restés pendant long téms dans l'ignorance avans que d'avancer dans les Arts, ou dans la Science du Gouvernement.

Tel



Tel à été le sort des Amériquains, des Tartares, et de ces Nations qui habitent les côtes méridionales et occidentales de l'Afrique.

Mais après plusieurs générations les hommes font des progrès beaucoup plus rapides. Des qu'ils commencent à goûter les Agrémens, et les commodités de la vie, leurs besoins s'étendent à proportion; Ils recherchent alors les emplois les plus pénibles pour les satisfaire, et l'Industrie est redoublée de ses accroissemens à l'esprit dominant du siècle. L'histoire de quelques Nations modernes me fournit une preuve de ce que j'avance: Elles ont fait pendant ces deux derniers siècles des découvertes beaucoup plus rapides que dans tous les siècles précédens.

On peut dire néanmoins que ces progrès sont limités par la nature de ces mêmes causes qui y ont contribué. J'ai déjà remarqué, que la profession qu'on avoit embrassée attachoit par elle même, et qu'on la continuoit indépendamment du premier but. Ainsi l'Industrie et l'application font naître la frugalité au sein même de l'abondance, et nous font renoncer à ces plaisirs par la crainte même de ne pas nous en assurer la jouissance que nous pouvons procurer. D'un autre côté, c'est un fait aussi certain, que plus nous satisfaisons nos besoins, plus nous contractons des habitudes nouvelles. Celui qui se plonge dans le luxe, ne court qu'après le plaisir; son esprit est incapable de se fixer à quelque chose de solide, et il tombe insensiblement dans un état oisif et dissipé. Aussi voyons nous qu'un homme de plaisir est rarement appliqué aux affaires, et qu'un homme d'affaires fuit les plaisirs qui pourroient le dissiper trop. Les différentes situations des hommes leur ont fait contracter autant de différentes habitudes, souvent opposées les unes aux autres. L'indigence est la mère de l'industrie, c'est elle qui invente et qui fait tout valloir: Les riches

richesses au contraire, entraînent avec elles le goût de l'indolence et des plaisirs. Un Artisan qui a gagné une brillante fortune, ne renonce pas à son état, où il vient à l'abandonner dans les infirmités de la vieillesse, les habitudes de l'économie ne périssent qu'avec lui. Mais le fils élevé dans la possession des Trésors, qu'il n'a pas amassés par son industrie, même une vie toute opposée à celle de son père. Dans l'indifférence pour des richesses, qu'il ne craint pas de perdre, parce qu'il ne sait pas comment elles sauroient venir, il devient Oisif, et ne connaissant pas la peine de travailler, il répand avec prodigalité les biens que son père lui a laissés.

Un pays où le commerce fleurit, abonde bientôt en richesses; le Citoyen oublie alors l'industrie; n'étant plus pressé par l'indigence, et l'état d'oisiveté, suite funeste du luxe, à pour lui les mêmes attrait qu'avoit autrefois le travail, pour la génération précédente. Cette altération dans les mœurs, n'est peut être pas assez sensible dans les commencemens, pour en faire soupçonner la décadence. Cependant que les riches restent dans l'ignorance, il y en a d'autres qui gémissent dans l'indigence; des uns pour n'avoir jamais amassé, d'autres pour avoir dissipé follement leur fortune. On peut supposer que ceux qui ont autant de penchant pour l'industrie, que les premiers en ont pour les plaisirs; et que si les Arts et le Commerce sont négligés par les uns, ils seront cultivés par les autres. Mais pour que nous puissions avoir une idée parfaite de l'influence du luxe universellement répandu dans une Nation, il faut considérer les effets qu'il produit sur l'esprit dominant du siècle. Il faut considérer que les hommes se laissent facilement éblouir par tout ce qui a de l'éclat, qu'ils copient le ton et les manières de ceux qui brillent au dehors, soit par leurs dépenses, soit par les distinctions de leur état. C'est pourquoi l'oisiveté et la dissipation des grands gagnent l'esprit du peuple, et corrompent les

Les mœurs, et finissent par détruire l'industrie et la frugalité, auxquelles leur situation les porte naturellement.

Chacun a été le témoin des effets malheureux produits par les grandes richesses. Les mœurs d'un seigneur opulent peuvent être observées dans ses domestiques qui contractent ses habitudes, ses airs et ses manières, et qui les répandent souvent dans le village, qui a le malheur de leur être voisin. Si nous examinons les villes et les villages de la grande Bretagne, où l'industrie règne le plus, nous trouverons que rien n'est à plus facile progrès que leur éloignement de ces grands seigneurs, auxquels ils étaient redevables de la protection dans les temps du Gouvernement féodal.

Les mœurs Dominantes des Capitales de l'Europe, ou les Nobles et les riches se vendent en foule, peuvent aussi servir d'exemple à l'observation précédente. C'est là que nous apercevons l'oisiveté, et la dissipation, le mépris de l'industrie, et de la frugalité, les airs de la magnificence et les élégans caprices de la modes qui sont en quelque manière confondus dans tous les rangs.

On peut se convaincre facilement que les richesses multipliées, multiplient aussi les désordres chez de leur peuple en général. La contagion de l'exemple ne sera pas seulement renfermée dans le voisinage d'un riche seigneur, ou dans l'intérieur d'une grande ville, mais il se répandra par tout le pays, et infectera tous les habitans. Ce relâchement des mœurs a premièrement influé sur les sciences et sur les arts libéraux, qui sont les plus susceptibles d'être affectés par des circonstances critiques. Ils tombent ainsi qu'ils se sont élevés. On néglige les études qui demandent beaucoup d'application et de peines, et l'on se contente d'élever les matières sans les approfondir

approfondir; On se dégoûte même de cette littérature, légère & frivole; et l'on se livre ensuite aux plaisirs des sens.

Les Arts Mécaniques dégénèrent par des causes semblables, l'habileté et l'adresse, avec lesquelles on les cultivait, diminuent aussi insensiblement. Plus les habitans d'une contrée sont effeminés dans leurs mœurs, plus les Artistes négligent leur Profession, et se trouvent alors obligés de rencherir leurs ouvrages, afin de pouvoir subvenir à leurs besoins. Par cette raison ils ont beaucoup plus de difficulté dans le débit; tandis que leurs voisins plus indigens, mais plus industrieux, peuvent livrer leurs marchandises à un prix plus bas.

C'est ainsi que les arts, les manufactures et le commerce dégénèrent, et qu'ils perdent le degré de perfection qu'ils ont acquis.

Lorsque les Arts et les sciences sont attaqués par ces ennemis, il n'est pas possible de dire jusqu'à quel point elles seront affaiblies; Car on conserve souvent l'habitude de l'oisiveté, lors même que les causes qui l'ont fait naître, ont cessé d'exister; le dégoût du travail qu'on contracte dans le sein des richesses, subsiste, même dans l'indigence. Dans ce cas, la difficulté de renouer les mœurs d'une nation paraît insurmontable, par la quantité des obstacles qui se présentent.

Jettons les yeux sur le Tableau que nous offre à cet égard l'histoire, et nous découvrirons aisément, que le luxe et l'abondance entraînent après eux des effets funestes, qu'ils ont été les principales causes de ces grandes révolutions dans la littérature, les Arts, les manufactures, et le Gouvernement des différens Pais.

La décadence <sup>générale</sup> des Arts et des sciences qui menaçaient déjà Athènes sous le Règne d'Alexandre, et qui devint très sensible dans les siècles suivans, est ordinairement...

Ordinairement attribuée aux différentes revolutions du Gouvernement, auxquelles cette ville fut sujette. Il est à présumer cependant que cette décadence fut due plutôt aux mœurs et aux dispositions du peuple. L'Argent circulait alors chez les Athéniens par l'immensité des Mines qu'ils possédaient, et par un commerce fort étendu, les trésors avoient introduit parmi eux un goût immodéré pour le luxe, pour les spectacles et la dissipation. Par cette raison leur ardeur à cultiver les sciences et le commerce se valent, indépendamment de leur sujétion à une domination étrangère.

Nous pouvons attribuer à la même cause la décadence des Arts et des sciences chez les Romains, dans les derniers tems de leur existence. Leur domination étendue les mettoit en état d'acquies des richesses immenses, et les entretenoit dans un luxe et une dissipation inconnus chez toute autre Nation. C'est ce qui affaiblit leur force et leur industrie, et corrompit leurs mœurs, sans qu'on puisse en accuser la mauvaise forme du gouvernement sous lequel ils vivoient. Ainsi le genie Littéraire commença à décliner dans Rome sous le Règne d'Auguste, et ne jamais put recouvrer son ancienne splendeur, malgré les encouragemens des plus habiles Princes, qui eurent jamais paru dans le monde.

Dans la période suivante nous pouvons appercevoir une décadence semblable dans les Arts Mécaniques et après une suite de quelques siècles le peuple tomba dans cet état d'ignorance et de barbarie où il s'étoit trouvé dans ses commencemens dans les Arts et les sciences.

Les revolutions qui arrivoient en Italie sous le Pontificat de Leon X. peuvent être attribuées à la même cause. Les Villes commerçantes de l'Italie avoient

avoient fait seuls pendant quelques siècles le commerce principal de l'Europe, et fournirent à la plupart de leurs voisins les articles les plus riches, et les plus lucratifs de leurs manufactures; de cette manière leurs richesses devinrent très considérables, et dans la découverte du Nouveau Monde, ils retirèrent la plus grande partie de l'Or et de l'Argent qui fut apporté en Europe; parce que ces Villes étoient les seules capables de fournir les marchandises, que les possesseurs de cet argent voulaient acheter.

Cette rapide augmentation de richesses réplongea en peu de tems les Etats Italiens dans les excès du luxe, qui détruisirent bientôt leur industrie et les empêchèrent de mettre à profit les avantages qu'ils avoient sur leurs voisins dans l'Art de la Navigation.

Les autres Pais de l'Europe ne nous offrent pas encore l'occasion d'observer des Revolutions semblables dans leurs manufactures et dans leur commerce; Quelques uns au contraire, semblent à cet égard dans la situation la plus florissante; Et malgré les richesses immenses qu'ils ont accumulées, ils n'épargnent pas leurs peines et leurs soins pour acquies de nouvelles richesses. Je doute cependant que le luxe excessif de ces Nations ne porte pas bientôt ou n'ait pas déjà porté quelque atteinte aux sciences et aux Arts libéraux; Loin qu'il n'ait pas encore affecté les Arts Mécaniques, que nous cultivons par des motifs, et selon des principes plus uniformes. Il est aujourd'hui généralement avoué, qu'en France et en Angleterre, la Littérature et le Genie ont beaucoup dégénéré depuis le siècle de Louis XIV, et de la Reine Anne. Les derniers Ouvrages qui ont paru dans ces Nations, fourcent voir une décadence réelle dans la Littérature, et nous forcent à reconnaître, que les Français abandonnent les recherches Laborieuses de la Philosophie, pour ce savoir léger et superficiel, qui demande peu d'application et d'assiduité. Ce n'est pas



la science solide, main brillant de l'esprit que l'on recherche ne doit on pas attendre qu'une semblable alteration dans les mœurs, deviendra dans la suite plus generale et s'étendra à la fin jusques sur les Arts et les professions- professions, qui sont les sources principales des richesses et de l'opulence.

Comme j'ay déjà trop long temps abusé de votre attention, je n'entrerai point dans le détail des effets que produisent le luxe et l'opulence, sur le gouvernement d'une Nation. On peut Juger qu'ils seront les mêmes que sur la littérature les Arts et le commerce.

Après tout il est bien difficile de fixer les Temps auxquels ces circonstances commencent à operer. Les mêmes richesses ne produisent pas toujours les mêmes effets. Il y a des Climats ou les habitans sont plus inclinés au luxe et à la dissipation que dans les autres.

Ceux qui ont acquis des richesses à la longue et par des peines multipliées, tardent plus à devenir oisifs et corrompus; que ceux qui sont vedevables de leur opulence à un coup de fortune, et qui ignorent les difficultés et les embarras d'amasser.

Ainsi l'opulence qui a introduit l'oisiveté en Espagne, n'a pas eu les mêmes effets en Hollande ou dans la grande Bretagne.

Voilà quelques observations sur un Sujet qui me paraissait neuf et intéressant. Pensés, Messieurs, que celui qui vous parle est un jeune homme et un Anglais, excusés pardonner les fautes de son style, et le manque d'agrément dans la maniere de l'exprimer.

DISCOURS SUR LA QUESTION: si est bon que les femmes soient coquettes.  
Par Monsieur HOLLAND.

Vous ne demandés pas, Messieurs, si est bon que les femmes desoient deplaire. Ce seroit mettre en question, si est bon que les femmes soient des femmes; si est bon qu'elles répondent à leur destination. Les agréments de l'esprit et du corps sont les armes que la Nature leur a données en dédommagement de cette faiblesse, qui semble si peu proportionnée à la force de leurs penchans. Que leur sort seroit cruel, si leurs yeux, leur teint, leur sourire, leur respiration, leur ton de voix, leur parure, n'avoient remplacer le langage qu'il leur est défendu de tenir! N'est avec le besoin d'aimer et d'être aimé, le sexe charmant n'auroit il pas le droit de se témoigner à sa maniere? seroit il condamné à démentir cette Nature, qui en lui donnaus tant d'attraits lui inspire en même temps le desir et l'Art de les faire valoir?

Un Auteur moderne prétend que toutes les femmes sont coquettes et qu'elles le sont par état. Nous ne saurois découvrir de cette vérité; des que par coquetterie nous entendons avec lui l'envie de paraître aimables. En ce sens toutes les femmes ne sont pas seulement coquettes, mais elles doivent l'être. Il n'y a dans le monde physique que les miracles et les monstres qui fassent des exceptions aux loix generales; dans le monde moral il en est de même. des femmes qui ont de l'indifference pour les hommes, sont ou des saintes ou des êtres mal constitués, des êtres d'un caractère aigre, bouffi, médisant, en un mot des êtres monstrueux.

Je pose donc en fait que ce desir de plaire, bien loin d'être reprehensible en lui même, est naturel, legitime et même necessaire. Rechercher si est bon, ce seroit sans doute manquer le sens de votre Question; ce seroit vous avoie Capables de demander

Demandez s'il est bien que le soleil attire les planètes, et il est convenable que le feu fasse des efforts pour s'approcher de l'aimant.

La manière de témoigner ce desir, le but qu'on se propose, plus ou moins directement, la force ou la faiblesse de la raison qui le dirige, le tempérament qui l'accompagne, enfin mille modifications d'un même instinct général différencient les femmes à l'infini. Cependant quoi que tout soit individuel dans la Nature, quoi que rigoureusement parlant chaque être forme pour ainsi dire une classe à part, l'esprit systématique n'a pas laissé de ranger tous les individus du beau sexe sous cinq ou six classes générales, tout comme ce même esprit de méthode a prétendu réduire à quatre tempéramens cette variété infinie de caractères que nous observons dans les individus de l'espèce humaine. On a donné en conséquence des définitions de ce que c'est en général que la femme sage, la femme tendre, la femme galante, la prude, la coquette; et dans ces définitions, on a fait tant d'attributions, que celui qui ne connaîtrait que ces femmes imaginaires n'aurait exactement aucune idée de celles qui existent en réalité.

On forme les notions générales, pour rassembler une grande quantité d'objets dans le même point de vue; Mais toute méthode artificielle, à la défaut de ne jamais pouvoir tout comprendre. Les mots une fois reçus, on s'imagine que ce sont des lignes qui distinguent les êtres du même nom en certaines classes, tandis que dans la Nature ou tout en particulier, il n'y a point de lignes de séparation. Combien de femmes n'y a-t-il pas, qui ne sont, ni sages, ni tendres, ni galantes, ni prudes, ni coquettes; Des femmes dont il faudrait dire qu'elles ont tout, et qu'elles n'ont rien de ces différentes qualités suivant les circonstances et les lieux; Des femmes qu'on ne saurait rap-

porter

rappporter à aucune classe, parce qu'elles occupent les degrés intermédiaires dont le nombre est infini au pied de la lettre; Des femmes enfin, qui d'après quelques caractères généraux, semblent appartenir au même genre, et qui pour tout le reste n'ont absolument rien de commun.

Les classifications morales sont encore beaucoup moins exactes que celles de l'histoire naturelle qu'a certains égards M. de Buffon désapprouve avec tant de raison. L'espèce de l'Ami dans son fameux système de la Nature rapporte, par exemple au même genre, le Loup, le Léopard, le Doy de Corbières, le Héron et le Chauve souris; parce, dit-il, que ces Animaux se ressemblent, en ce que leurs dents principales dans chaque mâchoire sont au nombre de six. Je suis scandalisé d'une Méthode aussi peu naturelle. Mais je le suis encore davantage, quand j'vois que l'Amour et la haine sont compris sous le nom général de Coquettes, uniquement parce qu'elles tachent de plaire toutes les deux; Tandis qu'ailleurs elles se ressemblent encore moins que le Loup, et le Chauve souris.

Je ne fais ces remarques, Messieurs, que pour vous prouver combien peu de valeur j'attache aux réflexions que j'ai l'honneur de vous présenter. Voulaient toutes sur des idées générales, j'appréhende qu'elles pourraient être très fautes dans l'application.

La femme sage me parait très respectable. Mais je voudrais en même temps que Célémène fut un peu moins sage; Je ne vénère pas la sagesse d'Eudoxe, parce qu'elle en est plus vénérable à la froideur de son tempérament qu'à la réflexion; Je félicite Oréuse d'avoir été sage jusqu'à ce moment; Mais je n'en tiens compte qu'à des circonstances qui n'ont point dépendu d'elle.

Généralement parlant je déteste la prude, parce que l'hipocrisie est réellement détestable; Mais je reconnois aussi que dans l'état actuel de nos sociétés, et peut-être dans l'état de la Nature même, il entre nécessairement un

un

128  
un certain degré de pudeur dans le caractère de chaque femme. Auvent exigent nous qu'elles fussent également vraies dans tous les tems et dans tous les lieux; qu'elles eussent le même maintien dans un tête à tête, et devant les yeux du public.

La femme tendre livre sans réserve son cœur à un seul objet, qui occupe toutes les facultés de son être, ou pour le dire en un mot, la femme tendre est celle qui aime pour aimer. Je suis persuadé, Messieurs, que vous ne me demandez pas la définition d'un tel amour; je me contenterais de vous répondre qu'il consiste dans le plus délicieux de tous les sentimens, également indéfinissable pour celui qui l'éprouve pas. Malheur à ces hommes vulgaires qui s'efforcent de jeter je ne sais quel ridicule sur le non-faire de l'amour pur; qu'ils osent traiter de Chimérique, parce que leurs âmes dépravées sont incapables d'en sentir les charmes! Malheur à ces esprits raisonnans du siècle, qui après s'être vendus insensibles à force d'argumenter, tâchent de détruire dans les autres les germes les plus précieux de la nature, en voulant les annatiser! Je ne pardonnerai jamais à l'estimable Helvétius d'avoir défini l'amour, par la fièvre de l'obscure: Mais ce qui m'afflige infiniment davantage, c'est qu'à Paris personne n'a pensé à relever cette herésie — beaucoup plus grave que la plus part de celles qu'on a tant censurées dans le livre de l'Épître. Non; l'amour n'est point fatal à la vertu; Il en est au contraire l'appuy le plus sûr; Il défend tout essor aux desirs sensuels, Il se suffit à lui-même; Il est sa propre récompense.

Sans le desir de plaire, la femme tendre s'exposerait au malheur d'aimer seule; Elle se priverait de ce que l'amour a de plus délicieux, de la confiance d'être aimée. Mais pendant qu'elle ne veut plaire qu'à l'Élu de son cœur elle ne saurait si elle applique, sans plaire en même tems à tous  
les

les autres.

129  
La galanterie unit une femme aux objets de ses desirs sans produire un attachement fixe qui ait sa source dans le cœur. La femme galante veut qu'on l'aime, mais tous ses goûts ne sont fondés que sur les sens, et elle livrant aux passions les plus ardeutes, elle aime le plaisir et jamais l'Amant. Les liaisons ne sont qu'un commerce de vice; Elle agace sans s'engager, congédie, et reprend, suivant les besoins du moment; besoins qui renaisent à mesure qu'on les satisfait, et qui ne finissent que lors que l'âge vient entamer les sources.

Des qu'on admet cette idée de la femme galante, on m'accordera sans difficulté, qu'elle est l'opposé de son sexe. Mais le mot de galanterie, suivant qu'on l'applique à des cas particuliers, à encre tant d'autres significations, que je n'oserais en porter un jugement général. J'ouïs qu'il n'est employé qu'à désigner la partie sensuelle de l'amour, et dans ce cas il faut avouer que jus qu'à un certain degré, la galanterie est pour le moins aussi conforme aux vœux de la nature que les beaux sentimens. Je viens de faire l'éloge de la femme tendre; Mais si éternellement elle ne voulait être que cela, elle serait insupportable même dans un roman. Dans toutes les recherches sur l'homme aussi bien que sur la femme, il ne faut jamais perdre de vue, que nous sommes des êtres mixtes, composés d'un corps et d'une âme, et que par conséquent le matérialisme et l'idéalisme s'écartent également de la vérité.

Mais que dirai-je de la femme coquette, et qu'est ce que la coquetterie? Ce n'est point le desir de plaire, puis qu'il est commun à la totalité du sexe, et que vous regardez les coquettes comme une classe de femmes à part. Je trouve dans le Dictionnaire Encyclopédique que par coquetterie on entend, un travail perpétuel de l'art de plaire, pour tromper ensuite. Cette définition me jette dans de nouveaux doutes sur le véritable sens de ce mot.



De votre question, serait-il possible que vous eussiez demandé; s'il est bon que les femmes se jouent de nos plus belles passions; s'il est bon que des êtres faits pour sentir soient inaccessibles à l'amour; s'il est bon que les femmes soient intrigantes et vaines; s'il est bon que toute leur vie soit un tissu d'infamies; s'il est bon... Je m'arrête, pour ne continuer qu'après avoir entendu vos définitions. Cependant en ce que vous nommez la coquetterie l'action de Galathée, qui jette une pomme sous le nez, et fait maladroitemment dans un doigt; j'en déclare d'avance que cette coquetterie me paraît charmante. Au reste je pense avec Montaigne que les femmes doivent toujours nous battre en fuyant comme les fuites, même celles qui ont à se laisser attrapper.

## Sur la Traduction Française des Auteurs Anciens.

Par Monsieur, Le Professeur, Coupé.

Pourquoi la Nation Française est-elle la seule des Nations Savantes de l'Europe, qui n'ait pas de bonnes traductions des Auteurs Anciens.

Messieurs

Si avant de traiter ce sujet l'on examinait si chaque Peuple a un Caractère particulier, si ce caractère influe sur la Langue, si l'on combinait jusqu'où s'étend cette influence dans notre Nation, la question, développée par une main plus habile, deviendrait sans doute plus intéressante, parce qu'elle serait plus générale; Elle serait plus facile à résoudre.

On remarque certainement des Nuances dans les Caractères de chaque Peuple; Que ces traits distinctifs viennent du Gouvernement, des mœurs, des usages;   
L'union

Qu'on les attribue au Climat, ou qu'on leur assigne telle cause que l'on voudra, la chose importe peu, pourvu qu'on nous accorde, ce que je ne crois pas qu'on puisse nier, que ces différences existent.

Si elles existent, elles doivent nécessairement entrer dans le langage; Elles s'identifient dans l'âme, la pensée en prend la teinte, elle les exprime avec des termes, des couleurs analogues. Il faut bien que cela soit, puisque la Langue est peut-être le moyen le plus sûr de connaître un Peuple. Quand nous ignorions ce qu'on fait les Orientaux, les Grecs, tous les anciens Peuples, leurs Langues, si nous pouvions les connaître toutes, nous montreraient ce qu'ils ont été, nous mettraient à portée de juger de ce qu'ils ont fait, ou du moins de ce qu'ils ont pu faire. Les Ouvrages des Orientaux, si pleins d'imagination, et si dénués de raisonnemens résolvent bien des doutes dans l'esprit d'un lecteur qui réfléchit, et lui découvrent bien évidemment les causes de tant d'événemens singuliers, qui ne produisent qu'une surprise stérile aux yeux du vulgaire; on sent qu'à l'aide d'une imagination enflammée ils étaient capables de faire de grandes choses, sans être grands, mais que voyant point de suite dans l'esprit, ils ne pourraient pas en maître dans leurs entreprises; Qu'ils aient besoin d'être dirigés, et que si sous Cyrus ils aient été si brillants, ils devraient s'éclipser sous Xerxès, et perdre leur existence et leur être sous Darius Codoman. Les beaux génies d'Athènes, nous prouvent que les Athéniens avaient le don de la Parole; Mais les réponses Laconiques toujours suivies de leurs effets, nous montrent que les Spartiates savaient agir. Quand nous ne savions point que c'est d'un Ariste de Volours que sont sortis les conquérans du Monde, qui conquirent enfin entré dans le Sénat Romain, lors qu'on y délibérait sur quelque Guerre Nouvelle, en aurait eu la preuve.   
Enfin

Enfin pour juger du rapport du Caractère des Peuples avec leur Langue, jettons les yeux sur les Nations modernes, par qu'elle fatalité trouverions nous tant de Molles dans l'Idiome Italien, tant d'energie dans l'Anglais, tant de Majesté dans l'Espagnol, tant de gravité dans l'Allemand, tant de cette élégance circonspecte dans le Français, si l'opinion que je défens, et sur laquelle M. HENRIOT, je sens que j'ay trop insisté, n'était point réelle.

D'Après les reflexions, que j'ai cependant eues nécessaires, pour déterminer les causes qui nous ont privés jusqu'ici de l'avantage de voir passer dans notre Langue d'une manière satisfaisante les beaux ouvrages d'Athènes et de Rome, Il faudroit encore voir, avant de parler de la traduction, les différences Nationales et caractéristiques qui frappent dans tous nos Auteurs. Vous avez souvent admiré sans doute, la retenue, la prudence, la timidité même qui avête fréquemment jusqu'au plus hardi, soit dans les choses, soit dans les termes: Combien de fois ils sont obligés de faiblir les plus heureux métaphores, les plus riches similitudes, les plus belles images, les meilleures pensées mêmes, pour ne point déplaire à des oreilles ennemies de leurs plaisirs, à des esprits qui se privent, à des ames trop réservées, pour ne point revolter l'usage, qui ne domine nulle part plus tyranniquement que dans notre Littérature. Les mots les plus indispensables sont souvent bannis de notre Langue: Notre illustre et hardi Bossuet n'a pas osé même se servir du mot Cheval dans son oraison funèbre du grand Condé. Il suffit sans entrer ici dans un détail minutieux, d'ouvrir nos plus grands écrivains, pour se convaincre de combien de beautés cette crainte scrupuleuse nous a privés et nous prive encore.

Cette

Cette Laxeté volontaire de la Langue, on l'attribuerait injustement au génie des Français: elle ne vient que de leur circonspection et de l'émie qui est leur Passion dominante de plaire; Cette Passion qui est écrite dans leur ame, en empreinte dans leurs écrits. Notre Langue n'est quelque fois si faible, que parce que nous faisons trop à cette exigeante Idole.

Vous savez, Messieurs, l'Époque où elle commença à dominer parmi nous, vous savez par qui elle nous donna des entraves. François I: appella les femmes à la Cour; Le Règne de la Galanterie fit une révolution rapide: Jusques là nos Seurs grognons et fiers n'avaient pas assujettis leurs superbes Courages aux charmes si pénibles d'un amour suivi: Les armes étaient leur plus grand plaisir; la Patrie était leur Dieu, comme celui des anciens Romains; Ils avaient les vertus et les vices des ames Patriotiques et guerrières. L'amour et la galanterie n'avaient chez eux que la 2.<sup>de</sup> place. Les femmes changèrent ces mœurs anciennes, et leur révolution entraîna celle du langage.

Jesais qu'elle ne fut point fabite. Eh! Comment des habitudes si profondes, une seconde nature, auraient elles pu l'être? D'ailleurs les circonstances des guerres Civiles, les minorités, et bien d'autres choses encore, ont suspendu pour quelque temps les progrès du changement. Il n'est donc pas étonnant que la Nation et la Langue n'ayent point perdu si tôt leur aisance, leur liberté Naturelle; Il n'est pas étonnant que Montaigne, et ami et aient conservé les nuances précieuses dans leurs écrits, puisque le peuple les avait encore dans le Caractère. Je vois en trouver une preuve convaincante dans la personne de Nonfard. Ses métaphores outrées, son langage Orgueilleux, ses libertés sans nombre, revolent aujourd'hui notre délicati...

Délicatesse; Mais il étoit mis de son tems au dessus d'Homere et de Virgile pour les mêmes défauts, Mais Charles IX le regardoit comme son maître dans l'Art de faire des vers; & l'exemple de Denis, auquel Charles ressembloit aués ateste qu'un Roy Poëte ne reconnoit gueres de maître en Poësie.

La fin de ces règnes Orageux donna toute liberté à la jeunesse française de porter des chaînes, qu'elle regardoit comme glorieuses, et afin qu'il ne lui vint plus d'autre vœux, Riche lieu pour; Ce Ministre aussi habile qu'impie, en fixant la Noblesse à la Cour, consumma la Revolution; le Caractère changea et le langage avec lui. C'est alors qu'un substitua des charmes délicats et fins, aux beautés males et vigoureuses; Alors on n'étoit plus dire tout ce qu'on pensait; Comme on mettoit plus de reserve dans sa conduite, la manière de s'exprimer devint aussi plus misterieuse; Les femmes d'autant plus circonspectes, qu'elles ont plus de choses à cacher; Les femmes de la Cour de Louis XIII: communiquevent la manie des détours à ceux qui voulaient leur plaire, et les beaux esprits de ce tems, brulant de obtenir les suffrages des uns et des autres, prirent, sans s'en appercevoir, la même manieere, et ce ton devint ainsi general. Je ne tire toutes ces inductions que du stile des differens auteurs qui brilloient alors, et si vous, vous rappelez, Messieurs les premières piéces de Corneille, je me flatte que vous me trouverez fondé dans mes conjectures. In effet si je m'égarais ici, comment expliqueroit on cette difference enorme qu'on trouve entre la manieere de dire de marot et de Malherbe, et celle de Corneille dans son enfance, et de vœture: des deux premiers sont naturels, on ne trouve dans les derniers que prétention et affect...

affectueux Les uns sont des français, les autres ne sont plus que des Italiens. † Le même Corneille me fournit encore une preuve, que la langue est l'Image du Caractère dominant. Les ouvrages qu'il composa sous Louis XIII: si l'on en excepte le Cid qui ne vient point de lui, ne respirent qu'une galanterie obusivement elegante, froide, et presque toujours insipide: Mais sous Louis XIV: il s'éleve, son effort est véritablement grand, il se traite l'amour, c'est avec noblesse. Cependant le Regne même si vanté par nos Pères, étoit encore celui de la galanterie; Les montespan et les La Valliere y exerçoient leur Empire; Les femmes y donnaient encore le ton: Mais ce n'étoit plus avec la licence qui dominoit sous les derniers Vallois et sous Henri. IV, ni avec cet air misterieux des Espagnols et des Italiens, qui caractérisoit le regne de Louis XIII: Louis XIV: ennoblissoit tout jusqu'à la Galanterie: Il me suffira d'indiquer les œuvres de Racine, pour toute des monstrations de ce que France en dernier lieu. A:

Je ne suivrai point davantage le developpement de mon opinion, lequel deviendrait inutile, et après vous avoir rappelés ce que vous savez mieux que moi, que le Caractère d'un Peuple influe prodigieusement sur son

† Ils s'épuisoient avec peine pour produire des vers de ces con cellis. On enchevit encore sur ce siècle bisavement Galand, ou les troubadours, engerent leur academie d'amour; ou ces Poëtes si froidement amoureux ne reconnoissent d'autres muses que leurs mistresses, et s'embloient de daigner tout autre suffrages que le leur. Rappelez vous, Messieurs, Les Romans Eternels, Cleie, Cléopatre, Candide, Amadis, et tant d'autres qui parurent sous l'Époque dont je parle, et jugés si jay ton de dire que les ouvrages qui commencerent à fleurir nôtre langue, ont d'autre but que celui que j'indique.

A: Ce grand homme est inimitable, quand il parle le lan- -gag-



sur son idiome; après avoir essayé de vous montrer, par l'application de ce principe à la Nation Française, que les femmes ont le plus contribué à rendre notre Langue si délicate: Enfin après avoir appuyé cette conjecture par la manière de dire de nos écrivains, et me semble que si les Auteurs qu'on veut traduire, n'y sont point conformes, un traducteur qui connaît le Genie de sa Nation, n'osera hasarder, rien même dans une traduction qui lui soit contraire; parce qu'il déplairait, ou qu'il croindrait qu'on n'en rejette la faute sur lui, et qu'ainsi au lieu d'en rendre exatement l'Auteur qu'il traduit avec ses propres traits, il le dénaturera, lui donnera, s'il est permis de le dire, l'air et la parure française et ne fera de la belle Statue de Minerve, qu'une élégante figure de fève. Telles sont toutes les Traductions de Molière qu'on appelle en France les belles infidèles: Telle est aussi celle de Vaugelas, qui à consacré trente ans à dénaturer Quinte Curte. C'était la manie des écrivains du siècle de Louis XIV; de ramener tout aux sentimens tendres, qui avaient gagné toute la Nation, et de les nuancer comme ils l'étaient à la Cour du Monarque; Achille, peint par Racine n'était plus qu'un petit maître français, plus propre à séduire les femmes, qu'à nous terrasser le vainqueur d'Hector, le fage d'Hyrcan, servit Adulateur de ce Prince étonnant, imite dans son Art Poétique, les Poètes de former tous les Tableaux de leurs Héros sur lui. Louis XIV, Le Prince le plus galant qui ait paru en Europe, vit secouer son gout par la galanterie par tous les beaux esprits de son règne, qui assujettirent leurs Talens au penchant du maître: Notre

Langue

---

Langage de l'amour; Insipide, est bien loin de lui; Il rentre souvent dans la classe ordinaire, quand il parle un autre Langage, à moins qu'il n'imité les anciens, et que son Genie ne soit étayé d'eux.

Langue eut des grâces, mais elle n'eut plus de force. Il résulte de tout ce que j'ay dit, que ce qui plaisait aux anciens n'est pas toujours de notre gout, que la Manière devoit différer, et aujourd'hui différente, et que nos Traducteurs ne seroient peut être pas mieux accueillis, en rendant dans notre Langue les Auteurs anciens, que nos Livres, et nos leçons, s'ils n'avoient voulu que copier les chefs d'œuvres de Thucydide et des Appelles.

Il y a sans doute, Messieurs, d'autres causes qui nous ont privé jusques ici de bonnes Traductions: Ce sujet que vous avez proposé depuis quelque temps vous aura occupé par son importance, et par la raison que ce n'est rien moins qu'une question purement grammaticale: J'écouterai avec plaisir la manière avec laquelle vous aurez rempli le but, et je me ferai toujours un devoir de rectifier et de développer mes idées par les vôtres.

Pourquoi cultiver ton toujours la  
raison aux dépens du sentiment.  
Par Monsieur BUISSON.

Entrope avait deux fils dont l'éducation l'occupoit presque uniquement, L'aîné nommé Menète était vif, impétueux, et toujours agitant, Notis le cadet était au contraire froid, sérieux, sans manques de capacité ni de gout pour le travail; Entrope avait comme la plus part des Pères la passion de voir ses fils former de grands établissemens, et crût que Notis y était infiniment plus propre que son frère; Aussi l'attachait particulièrement à son éducation, et n'épargna rien pour l'élever; Il le faisait réfléchir sur tout ce qui se présentait, et l'accoutumait en toute occasion à tirer des conséquences de ses observations; Il lui donna de plus

plus les meilleurs maîtres dans toutes les sciences qui tiennent au calcul; l'un lui enseigna par le secours de la Géométrie à mesurer tous les objets, et à bien juger de leur grandeur respectives, un autre au moyen de l'Arithmétique, à faire toujours des combinaisons justes, et plusieurs autres lui apprirent à connaître les erreurs et les fautes des hommes; et à pénétrer dans les vrais motifs de leurs actions, en sorte que Nosis obtenait, réfléchissait, calculait toujours, et répondait ainsi merveilleusement aux vûes intervenies de son Père. Celui ci ne se proposait point de négliger l'éducation des Menètes, mais il voulait tout à la fois par prudence et par économie, qu'il profitât des maîtres de son frère et qu'il prit les mêmes leçons; Menètes ne s'y refusa point, et la bonté de son cœur lui faisait souhaiter de pouvoir répondre aux vûes solides de son Père, qu'il quelles ne fussent pas de son goût. Mais il trouva bien tôt trop pénible, de ne voir que pour regarder, de ne regarder que pour observer, et de faire des observations, que pour en extraire des principes à consulter ou à suivre; Le Maître de Géométrie l'ennuya, les calculs le fatiguèrent, et les raisonnemens des autres Docteurs qui devoient former les deux frères lui parurent si longs et si pesans, auprès des faillies et de la marche vive et légère qui lui étoit naturelle, qu'il résolut de s'en tenir à celle ci; Mais elle avoit été si négligée ou si mal dirigée, qu'il ne se trouva plus les mêmes forces, ni seulement le même feu, et il eut la mortification de se voir dans l'âge mûr aussi inférieur à son frère, qu'il lui avoit paru supérieur dans l'enfance.

Entrope eut aussi alors des regrets; l'apprit n'étoit pas son seul partage, et il aimait beaucoup le plaisir; Sur tout celui qu'il pouvoit goûter avec ses enfans. Mais le sérieux Nosis l'amusait rarement, parce que la froideur naturelle s'étoit renforcée

dans

toutes les occupations sérieuses, parmi lesquelles il avoit passé sa jeunesse, et Entrope trouvoit autrefois à s'en dédommager dans les faillies et le feu de Menètes; Mais les choses avoient bien changé, s'il étoit alors presque éteint, ou s'il se valuroit de tems entans, c'étoit avec tout de fumée, qu'il enserduoit beaucoup de chaleur, et presque tout son brillant; Ainsi Entrope se reprochoit beaucoup d'avoir plus fait pour Nosis, que pour Menètes, en consultant toujours les dispositions et les goûts de celui là, sans penser presque aux dispositions de celui ci, et s'il eût recommencé leur éducation il y auroit fait la même attention pour tous les deux, et se feroit proposé de perfectionner également leurs différens caractères; Le sérieux Nosis n'auroit pas été continuellement occupé à observer, à réfléchir et à disserter; On lui auroit fait mettre quelque fois de côté les Calculs, pour se livrer aux impressions des objets sensibles; On n'auroit pas fait vivre toujours l'Ardent Menètes dans la froide Région des raisonnemens et des preuves, et loin de chercher à éteindre son feu, on n'auroit travaillé qu'à le diriger sur les objets qui pourroient lui fournir un aliment pur et durable. Voilà, Messieurs, à ce que je vois l'histoire de la raison & du sentiment chez la plus part des hommes; On fait tout pour la cultiver, pendant qu'on néglige celui ci; L'enfant commence à peine à balbutier, qu'on se force déjà de le faire raisonner, on pose déjà pour lui des principes, dont il faut qu'il tire des conséquences, si on veut donner pour base à ses devoirs l'Autorité Paternelle, la on exigera de lui l'obéissance, parce que Dieu la commande, ce qui n'est pas plus clair pour lui; Toutes les leçons qui succèdent aux Rudimens de sa Bonne, sont ordinairement du même genre: des différens maîtres, qui occupent sa jeunesse, lui parlent presque tous sur le même ton, sans s'adresser jamais à son cœur; C'est à la faculté pensante ou à la mémoire qu'ils en veulent

veulent

veulent uniquement; si c'est un certain nombre de mots ou de faits à retenir; la une combinaison de lignes ou de surfaces à saisir; plus loin des phrases qu'il faut agencer ou répéter; Ailleurs et dans les lieux même où on parle le plus d'éducation perfectionnée, on ne négligera rien pour lui faire comprendre le rapport de certaines actions, avec le bien de l'individu ou de la société. Mais dans toutes ces écoles on semble oublier que le jeune homme à un cœur qui a besoin d'un aliment dans tous les âges, qui se flétrit et se dessèche toujours quand il est négligé en raison de son activité. 1.° si le hasard fait échapper quelques traits de sentiment, si quelque étincelle déteint ce beau feu, on donnera peut être froidement au jeune homme l'épithète de bon, mais les récompenses seront toujours pour celui qui a retenu le plus de mots, écrit le plus de phrases, ou combiné le plus de lignes, on lui prodiguera même les secours, pendant qu'on ne se donnera aucun soin pour fournir au cœur sensible des occasions et des moyens de se montrer: Il est vrai, Messieurs, qu'il est bien plus aisé de donner des règles, de faire des préceptes, de poser des minuscules quelconques, que de démêler les traits du sentiment naissant dans un jeune cœur; de le distinguer de la prétalence des sens, ou des jeux de l'imagination; Bien plus aisé de suivre les progrès d'un commençant dans les sciences, que la marche d'un cœur sensible qui se développe, et sur tout bien plus facile de fournir des Livres qui traitent des premières, que de trouver les moments d'action pour le second.

Ne peut on pas encore, Messieurs, donner pour cause des progrès de la raison aux dépens du sentiment, le despotisme qu'exercent aujourd'hui les Talens? On les recherche on les applaudit, on les encense par dessus tout: L'un Artiste célèbre, ou seulement un homme d'esprit se tiennent dans une assemblée avec celui à qui la nature ne donna

pour dot

pour dot qu'une Ame sensible, celui ci se sera en vain signalé par les plus beaux traits d'amitié et d'humanité, les attentions et les égards seront pour l'autre, et la froide estime seulement pour lui: Il y a plus ce n'est pas l'Autel seul que l'hippocrisie fouille, ni la seule Religion qu'elle prostitue, elle prête encore une deses marques à des discours de sentiment, qui au moyen de quelques phrases éloquentes, et avec le cœur le plus aride recueillent plus d'hommages dans la société, que n'en reçoit jamais l'homme vraiment sensible, dont la Langue aussi simple que les mœurs ne mandia jamais la louange, et laisse le cœur jouir dans l'obscurité de la douce des douces émotions que la foule ne sait ni goûter ni même apprécier.

Quel important service ne rend on pas, dès la même au jeune homme dont on cultive la raison aux dépens du sentiment? C'est pour lui que seront les premières places, les distinctions, l'estime générale et les hommages d'un grand nombre. Avec cela que lui manquera-t-il? — Tout le bonheur qui n'est pas fait pour un cœur où le sentiment n'habite point: Dites moi, même d'abord; admi- rateur aveugle de Talens, s'ils ne reçoivent pas du sentiment une nouvelle énergie; sans lui on ne verra que de l'esprit chez les Artistes, mais jamais les sublimes élan du génie, sans lui ce peintre me fera admirer la richesse de sa composition, la force de ses couleurs, la distribution de ses figures, le brillant de son coloris, mais il ne m'enchaînera jamais par le plaisir devant son Tableau; sans lui ce Poète pourra bien me frapper par la grandeur, et la Justice de son plan, l'invention dans les détails, par la fécondité des images, par la pureté de sa diction, mais il ne m'arrachera jamais ces douces larmes que l'Idolâtre même des Talens aime cependant mieux encore arroser que d'admirer sans cesse. Et n'est ce pas ce qui manque au premier des Poèmes —

sans



dans notre langue, au plus parfait dessein; Il pourroit y  
 avoir de perfection sans sentiment. La Henriade, ne rem-  
 plirait elle pas l'idée absolue du sublime, si son Auteur  
 ne sauroit aussi bien sentir que décrire? Et les simples discours  
 de son Héros ne nous touchent il pas plus encore dans  
 l'humble prose de Sully, que dans la Loupe du Poète?  
 Mais laissons là les grands hommes, et parlons des effets  
 du sentiment dans la vie privée et obscure: Autant la voye  
 du raisonnement est longue et rude; Autant celle du sentiment  
 est douce et abrégée, et malheur à l'homme qui a toujours  
 besoin d'une démonstration pour remplir un devoir, de  
 sophisme si glisora souvent, et le devoir sera négligé.  
 Aulieu que celui qui n'a que son cœur à consulter  
 à déjà agi, pendant que l'autre délibère d'encre?  
 faites parler le sentiment dans la religion, quelle force,  
 et quelle conviction en même temps, qu'elles sublimes idées du  
 premier principe, et quels retours de reconnaissance et  
 d'amour! Quelle charité pour tous les hommes! admettez  
 y au contraire la seule raison, bientôt la métaphysique  
 vous égare, et vous fait méconnaître par des raisonnemens  
 conséquences justes le principe une fois admis, l'Attitude  
 de notre Existence, et ce que nos semblables qui ne  
 pensent pas comme nous, nous voient chez eux des êtres  
 qui s'égarerent malicieusement, parce qu'ils ne veulent  
 pas suivre le fil de nos raisonnemens; ou les accuse de  
 fermer les yeux à la lumière, <sup>ou les haït</sup> et on leur montre cette  
 haine en mille manières.

Que la raison seule parle encore dans la Société;  
 sur ses pas sera la justice, mais aussi la sévérité, et  
 très souvent la dureté. Mais si le sentiment les Tempère,  
 l'Équité et le desintéressement viennent en ferret tous  
 les liens: Tu me prouves froide raison, que je dois  
 respecter ceux qui m'ont donné le jour, aimer celle qui  
 qui se propose de punir mal-é, et les êtres qui la trahissent  
 de moi.

de moi. Mais le sentiment me parle pour eux, et des c'est ins-  
 tant mon sort est lié au leur, nos plaisirs, nos joies, notre bon-  
 heur deviennent inséparables, nous ne pouvons plus être heureux  
 apart, et chacun travaille pour soi même en avançant la  
 félicité commune. O sentiment! Douce vie de l'Âme! Je  
 plains le cœur de fer que tu n'as jamais touché, et l'infortuné  
 mortel auquel tu ramache, jamais de l'armet! Je suis qu'il en  
 fait verser quelque fois d'amères, et que la raison tranquille  
 au milieu des pertes et des douleurs regarde alors à pitié le  
 sentiment navré; Cependant je ne crains point d'avancer  
 que même dans ces lugubres instans la douce douleur d'un  
 cœur blessé, vaut mieux encore pour lui même, et le flétrit  
 beaucoup moins, quelle le ferait la stoïque sécheresse, et le  
 bouche d'insensibilité dont la raison veut l'envelopper.

Ne seroit il donc pas sensé de cultiver le senti-  
 ment au dépens de la raison? Il falloit opter, seroit  
 Monsieur, qu'il n'y aurait pas à hésiter; Tout vainqueur  
 pourroit plutôt se penser de gouvernail que de Voiles,  
 parce que l'action est la réaction de l'une à l'autre -  
 pourroit à la fin le conduire au port, au lieu que le  
 gouvernail seul le laisseroit immobile dans l'espace  
 immense des mers. Mais ce n'est point ici le cas, les deux  
 principes de Mouvement bien loin de s'exclure peuvent  
 aider également la manœuvre, et se prêtent même des  
 forces mutuelles. Le sentiment peut ouvrir chez nous  
 une source féconde d'idées, et celles y venant de sentiment  
 plus délicieux encore, en lui donnant plus de durée; dès  
 là il n'y aura jamais que des instituteurs maladroits ou faux  
 qui sacrifient l'un à l'autre, et qui conque voudra for-  
 mer un cœur pour goûter la proportion de bonheur accor-  
 dée à l'homme, y entretiendra avec soin le feu sacré  
 de sentiment que la Nature même y alluma, et  
 s'efforcera en même temps de le soumettre cependant aux  
 directions de la raison. C'est sur ce double principe  
 que

144  
que porta tout le système de l'argument de Jacques sans son  
simile. Les grandes parties de cet édifice ont ravi l'admiration  
de quiconque a su les bien observer, et produiront le même  
effet sur tous les lecteurs futurs.

Mais il n'en a pas été de même des détails, plusieurs  
ont paru bizarres et même ridicules, vraisemblablement  
ce beau génie avait bien médité avant de poser ses  
principes, et qu'il s'est laissé emporter par son imagi-  
nation fougueuse dans leur application: J'infère de  
là, Messieurs, l'extrême difficulté de l'usage de ces règles  
vraies et saines en elles mêmes, et je me garderai bien  
par la même d'avoir la présomption de l'indiquer;  
D'autant plus que la variété infinie des Caractères et  
des esprits à former, demande presque autant de diversité  
dans les méthodes à suivre; On suit en général quels  
sont les Aliments les plus convenables au physique de  
notre être; Mais où est le médecin, qui pourra  
déterminer précisément la quantité faite pour chaque  
Estomac, C'est une nourrice attentive qui s'applique  
sur les observations, pour l'enfant dont l'instinct  
n'est pas encore formé. De même dans le Moral  
le sentiment et la raison doivent être son aliment  
et son guide. Mais la Philosophie personifiée ne  
pourrait pas, je crois, tracer des règles justes pour  
tous les cœurs; C'est à l'instinct sensible lui-même  
et raisonnable, à proportionner l'action de ces deux  
Organs au besoin de son Telemarque. Helas! celui  
qui possède un tel Mentor, ou qui n'ayant pas eu  
ce Trésor dans ces jeunes ans, peut au moins y  
suppléer par ses propres efforts, lors qu'il en parvient  
à se connaître!

145  
DISCOURS, Sur cette Matière: y a-t'il  
Des Préjugés respectables? Lu à la Société  
Littéraire le Avril 1772, par  
M. Holland.

Messieurs

Si vous disiez à Constantinople que vous, dans le  
Grand Prophète qu'un vil imposteur, vous risqueriez  
d'être empalé. Si vous vous moquiez d'une Protection  
de Bonnes à Tonquin, le peuple vous assommerait de  
coups. Si vous parliez contre le Despotisme au Japon,  
l'Empereur vous ferait jeter dans une Chaudière  
d'huile Bouillante. Si vous déclariez à Siam, que les  
quarante incarnations du Dieu Vishnou, et les trente  
neuf métamorphoses du Dieu Sammonocodom, vous  
paraissent incroyables, vous auriez trois dents cassées, et  
l'oreille droite coupée, si vous l'érchiez à Goa la liberté  
de penser, le St. Office pourrait à la rigueur, vous faire  
brûler à petit feu. Dans tous ces différents cas, il me  
semble que vous auriez tort de vous plaindre. Il est vrai  
que vous attaqueriez là de grands préjugés, mais  
des préjugés qu'on sait faire respecter en Turquie,  
à Tonquin, au Japon, à Siam à Goa, et qui, par  
conséquent y sont respectables.

On comprend que nous employons ici le mot  
dans le même sens dans lequel on dit que l'Armée  
Prussienne, par exemple est sur un pied respectable, ce  
qui signifie qu'on ne l'attaque pas impunément.

Presque tous les anciens Philosophes ont cru qu'il ne  
falloit pas combattre certaines opinions du Peuple.  
de raison en est (laine); Car quoi qu'en dire M. de Voltaire,  
l'Intolérance et l'esprit de persécution sont de tous les Temps  
et de tous les Païs. On avait fait boire la ciguë à  
Socrate; Anaxagore sans l'éloquence de Pericles,  
aurait subi le même sort; Aristote fatigué des Perse-  
-actions

Persecutions que lui avaient suscité les Prêtres, — s'empoisonna à Calcis; Heraclite fut forcé de rompre tout commerce avec les hommes qu'il avait voulu éclairer. On mit à prix la tête de Diagoras de Melos; À peine Protagoras s'était-il levé à son supplice. Ces exemples (à je pouvais en ajouter beaucoup d'autres) devraient apprendre aux Philosophes qu'il y a des préjugés respectables. Les sages se sont toujours crus les Apôtres de la Vérité, mais rarement ils ont senti quelque vocation d'en être les martyrs.

- En effet, si un Païen s'obstine à porter des cornes et à brouter de l'herbe, si les Bouviers qui gardent ce troupeau, tiennent leur verge de fer levée, contre ceux qui voudraient l'humaniser, que doit faire l'homme éclairé, qui vit au milieu de cette Nation?

L'accuseront-ils de lâcheté, si au lieu d'aller heuster de front les Préjugés accredités, il se contente d'en gémir au fond de son cœur? Eh, qui voudrait être Philosophe, si cette qualité nous oblige de nous présenter comme victimes volontaires devant tous les Autels de l'Imposture et de la Tyrannie?

Il peut donc sans doute y avoir des préjugés, que le sage doit respecter, autant qu'il doit aimer sa vie, sa sûreté et son repos.

Grâce à l'esprit de Philosophie qui distingue particulièrement notre siècle, le nombre des opinions inattaquables est aujourd'hui assez petit parmi nous; à parler exactement, il n'y a plus de ces opinions du tout. Le respect qu'on leur doit n'étant que local on a la facilité de faire impunément dans un autre Pais, ce que l'on n'aurait dû dire dans celui qu'on habite. Enfin vous savez, Messieurs, qu'avec un peu de modération nous discutons assez à notre aise tout ce qu'il peut y avoir sur la Terre et dans les Cieux.

Nous

Nous voyons paraître tous les jours des écrits qui combattent les opinions les plus généralement reçues; La superstition est attaquée dans tous ses retranchemens, la Religion écartée devant le Tribunal de la raison; On examine de près les principes fondamentaux de la société; On ne reconnoît plus ce droit divin, en vertu duquel les Princes de la Terre avaient prétendu être nos maîtres; On pèse les titres de toutes les différentes espèces d'Autorité; Enfin toute la masse de nos idées est remuée, sans que nous voyions les raisonneurs devenir les victimes de leur courage. S'il arrive quelque fois qu'ils payent d'une legere disgrâce le plaisir de vivre librement leur pensée, ils n'en sont le plus souvent redevables qu'à leur imprudence, ou à leur maladresse. Au reste quand nous les entendons tant crier à la persécution, il ne faut pas toujours s'en mettre en peine; s'ordonne-t-on le Martyr; Mais il y a je ne sais quel plaisir à faire — croire aux autres qu'on les souffre.

- Je ne cherche pas ici si le zèle pour le bien public vient réellement à cette fermentation générale des esprits, ni si la vertu en est tant dans le cœur de nos Philosophes qu'elle en est dans leur bouche. Il s'agit d'examiner s'il y a des opinions auxquelles l'ami de l'humanité ne devrait point toucher, quand même il en aurait reconnu la fausseté. J'ay dit qu'il peut y avoir des préjugés que le Sage doit respecter, en vertu de cet amour légitime, qu'il doit à soi-même; On demande à présent, s'il peut y en avoir que nous devons respecter par amour du bien public.

Il serait difficile et presque impossible de satisfaire à cette question, par des raisonnemens faits sur des exemples particuliers. Comment pourrions nous déterminer exactement l'influence que peut avoir chaque Opinion sur le bien être de la société; Le degré de probabilité qu'on pourrait venir à bout de la faire —

aband....



abandonnées, toutes les suites possibles qui résultent de sa destruction? Avec quelle pénétration ne faudrait-il pas distinguer les avantages ou les désavantages appareus et réels, — passagers ou permanens? Quelle infinité infinie de circonstances ne faudrait pas mettre en ligne de compte, pour donner une solution complète du problème proposé? L'embarras augmente à mesure qu'une opinion est plus généralement adoptée, à mesure qu'elle tient plus fortement à la Constitution du gouvernement, à la Religion, à la Morale du grand Nombre, au respect Public ou au Climat. On ne peut jamais être sûr d'avoir envisagé les choses de tous les côtés possibles; l'esprit se perd dans une complication immense de causes et d'effets, de rapports, et d'enchainemens. Plus il avance dans ce Labyrinthe, plus il se dépêche de pouvoir en sortir.

Effrayé de tant de difficultés, je me bornerai, Messieurs, à proposer un principe Général, qui me sera probablement accordé; j'en tirerai quelques conséquences, qui seront ce qu'elles pourront, et quand même j'aurais ensuite contre moi des faits, je croirai que l'illusion est plutôt dans les faits que dans ma manière de raisonner.

Voilà le principe et ses Corollaires: L'homme étant l'ouvrage d'une Divinité, bonne et sage, qui la veut raisonnable, pour qu'il puisse se rendre heureux, n'est impossible qu'il soit destiné à être le jouet de l'Erreur. Il est donc né pour rechercher et pour connaître le Vrai; Il ne peut se rendre heureux sans la connaissance des vrais rapports qu'il soutient avec les êtres qui l'environnent; Tous Nos écarts, toutes Nos infortunes viennent de la contagion des Idées fausses à laquelle Nous sommes livrés dès Notre Naissance; La Vérité est le seul remède qu'on puisse appliquer aux maux diversifiés et compliqués dont la race humaine est affligée, et tous les autres moyens de la Secourir ne

sont

sont tout au plus que des remèdes palliatifs.

Il n'y a donc point d'erreur vraiment utile; à quel point que je ne saurais démontrer cette proposition par des preuves de détail, je ne l'avance pas avec moins d'assurance en vertu de mon principe. Dans l'état présent des choses, la Vérité peut souvent nuire à celui qui l'annonce, à ceux qui sont intéressés à tromper les autres, et à les entretenir dans l'ignorance, à quelques individus dont la tranquillité dépend malheureusement des préjugés établis; Mais elle sera toujours un bien général; et elle ne pourra jamais être funeste à l'espèce humaine, et les maux qu'elle occasionne en apparence, ne seront ni réels ni permanens.

Que le Philosophe, que l'Ami des Hommes, s'arme donc contre l'Erreur, qu'il lui arrache ce masque de l'utilité publique, dont elle se couvre si souvent; Qu'il lui porte des coups mortels, de quelque nature, et de quelque occasion qu'elle soit; Qu'il la poursuive jusques sur les Trônes, et sur les Autels, et qu'il arrive de ses efforts, il aura droit au titre glorieux d'un vray bienfaiteur du genre humain. C'est un spectacle digne d'être applaudiemens du Ciel et de la Terre, de le Sage luttant contre l'Erreur, le mensonge confondus, les Phantômes dissipés, la Vérité rétablie dans ses droits, et avec elle le bonheur ramené dans la demeure des mortels.

De quel nom appellerai-je ceux qui ont osé dire que la Vérité n'était pas faite pour le Vulgaire, c'est-à-dire pour la plus grande partie du Genre humain. (Car il faut savoir qu'aux yeux de ces Docteurs, insolemment orgueilleux, tout est Vulgaire, excepté eux mêmes, et peut être cinq ou six de leurs partisans.) Platon prétend qu'il ne faut jamais Philosopher devant le peuple, parce dit-il que ses Organes sont trop grossiers pour sentir la Vérité. Je lui accorde volontiers, qu'on aurait tort de vouloir former un Sceptre Platonicien; mais j'en allégué

allegue une autre raison; C'est que les hommes ne font pas fixés pour être Enthousiastes. Au lieu d'avoir que c'est la Crainte qui le retient de déclarer ses sentimens. Platon aime mieux faire profession d'une maxime pour laquelle il aurait mérité d'être lapidé par le Sceptre. Mais vous sentez trop, Messieurs, combien de pareils principes avilissent et outragent la Nature humaine, pour que j'aie besoin de m'y arrêter plus long tems.

Après avoir donné une solution generale de notre question, il me venoit de répondre, non aux fourbes, et aux hypocrites, mais à des personnes bien intentionnées & des Ames honnêtes, qui amettent des erreurs utiles à la société, et qui voudraient qu'on les respectât, par amour pour le bien public. Ils ne prétendent pas se tromper, qu'en lui même il soit avantageux aux hommes de se tromper. Mais il leur parait qu'il y a des opinions fausses dont il ne faudrait pas les détromper. Les raisons qu'ils nous alleguent sont tirées de quelques cas particuliers, et c'est pour cela même qu'elles me paraissent peu satisfaisantes, comme je m'en suis expliqué plus haut. Je leur prie de me nommer un seul préjugé qu'on a détruit, et dont nous avons lieu de regretter la perte. Qu'ils ne m'alleguent point les bons effets que les erreurs ont souvent produits, et qu'elles produisent encore: Ils ne pourront jamais me prouver que le tout n'aurait pas été mieux sous l'Empire de la Verité. C'est en vain qu'ils me feront l'énumération des maux individuels que peut causer la destruction d'un tel préjugé, ou d'un tel autre; Comment me démontreraient-ils que ces maux sont plus considerables, que les biens qui en resulteraient, pour nous, et pour toute la suite des siècles à venir? Qu'ils ne me citent pas les fourberies utiles des anciens Legislatours. C'est bâti sur un fond peu solide, que d'établir les usages d'un Peuple sur l'erreur

et sur le mensonge. L'Illusion peu bien durer pendant quelque tems, Mais il y a une infinité de cas où elle cesse; ailleurs que la Verité n'a jamais aucun Revers à craindre. Il en est de même par rapport aux fautes pieuses des Prêtres Chrétiens. Pour gagner quelques Protelites on fournit des armes aux ennemis de la Religion, et la bonne cause fut rendue tres suspecte par la mauvaise foy de ses défenseurs. Qu'ils ne me disent pas qu'il y a des Préjugés enracinés, pour qu'on puisse en espérer la destruction. Il se peut tres bien qu'il y en ait de cette espèce; Mais d'après qu'elle règle sure pourrions nous les distinguer du nombre? Qui pourra me répondre que la moitié des soins qu'on a pris dans tous les siècles pour infecter l'esprit humain ne suffirait pas pour le guerir? Enfin, Messieurs l'erreur fatigue les regards du Sage; Il se plaint pour ainsi dire par instinct de l'erreur. Lui fait violence, et quand même ses efforts seroient fruitiers de leurs succès, il s'applaudiroit au moins d'avoir osé les faire.

Par Monsieur Holland

Lit à la Société Littéraire, ce May 1772:

Messieurs,

Le fameux Hobbes fut si touché de toutes les horreurs des Guerres civiles, qui avoient déchiré l'Angleterre, après la fin tranquille de Charles I: que le mot de liberté, lui devint aussi Odieux, que la memoire des forfaits auxquels il avoit servi d'occasion et de pretexte. Il regarda des lors l'homme comme un Animal Insociable et forcé de sa nature, défendit avec chaleur, et avec toutes les subtilités de son esprit, Le système horrible du despotisme absolu, et

renchérir

152  
vencherit même sur tout ce qu'on a jamais dit contre les  
droits de l'homme, les plus sacrés et les plus inviolables. Il  
ne vit de remède à des excès, que dans des excès mille fois  
plus affreux. Notables dans ses écrits, les principes d'un gouver-  
nement, qui sont plutôt ceux d'un frénétique, que d'un  
Philosophe, qui pense en homme.

Rien de plus semblable, que la marche de son esprit  
et celle des ennemis modernes du Théisme. Outre des  
abus criants et des folies multipliées de la superstition, des  
hommes sensibles, mais peu capables de discussions lentes  
et circonspectes, croyant ne jamais trop s'éloigner du fanatisme,  
se jettent dans l'extrémité opposée.

Le Dieu qui à son tour de prétente à tant d'absurdités, et à tant  
de sottises, leur devient aussi odieux que la superstition  
elle-même. Rien n'arrête les emportemens de leur imagi-  
nation allarmée; tout ce qui de loin paraît favorable  
ou partiel qu'ils prennent, est évidemment faux sans choix,  
et sans examen. Tout homme qui desormais leur parle  
de Dieu ou de Religion, est vu un frotteur ou un imbécile.  
Les absurdités les plus choquantes sont embrassées et  
défendues avec enthousiasme, pourvu qu'elles mettent  
une distance infinie entre leur système, et celui dont la  
haine les anime. Il n'y a plus rien de commun  
avec l'homme superstitieux, il ne faut accorder l'exis-  
tence que la matière et au mouvement; il faut  
reconnaître ny ordre ni dessein dans l'univers, il faut  
anéantir les espérances de la vertu, et les remords du  
crime, il faut réduire toutes les facultés de nos âmes à  
des attractions, et des repulsions, il faut tout soumettre  
à une nature aveugle, à la nécessité au hasard, la  
crainte ne change alors que d'objet; des hypothèses  
les plus incroyables sont recueillies pour soutenir cet  
amas d'opinions opposées à la raison et au sentiment.  
Tout homme qui à écrit pour la cause de l'hétérisme  
est un

153  
est un Oracle, est il encore plus mal raisonnée que du creux  
ou la météore. Le feu de l'Imagination, toutes les subtilités  
d'une fausse métaphysique, les passions les plus enflammées sou-  
sans cesse occupées à étouffer la voix du cœur, à obscurcir la  
raison, à faire méconnaître de la nature entière.

— Plaignons, Messieurs, excusons même, si l'on peut ces hommes  
chagrins et nourris de bêtise, Ces rêveurs bristes et sombres, qui  
vivent sans Dieu, et qui ne trouvent aucun appui dans la  
nature aveugle, qu'ils ont mise à la place de l'être suprême.  
Leur système a brisé tous les ressorts de leur ame; il a une-  
-auté pour eux le plus grand bien de l'homme; l'expérience,  
ce beau souverain pour tous les maux. Des idées lugu-  
-bres retournent sans cesse des peintures affligeantes à leur  
esprit; le monde n'est pour eux qu'un effroyable désert, et  
manquant de force pour s'acheminer vers l'immortalité,  
ils traînent une vie malheureuse vers le néant, que leur  
système leur montre, et que leur ame desolée ne regarde  
qu'avec horreur. Plaignons Les, Messieurs; Mais défions  
nous toujours des gens qui se portent aux extrémités, et  
n'oublions point que la sagesse ni conduit jamais.

Tout ami de l'humanité ne peut qu'applaudir lors  
que des Philosophes aussi sages que courageux emploient  
tout le feu de leur génie à désabuser les mortels, à confon-  
-dre les Ministres de l'erreur et du mensonge, à montrer  
le fanatisme dans toute son atrocité. Ce que leurs efforts  
généreux ont déjà effectué dans des tems moins éclairés  
que les nôtres, peut faire juger, de ce que nous atten-  
-dons en attendre aujourd'hui, si le Ciel de sa bonté  
n'avait pas suscité Les déclamateurs Aveugles, ces hommes  
incapables de discerner, et toujours occupés à semer le  
trouble et le désordre, sous le prétexte de guérir les  
mortels d'un mal qui ne saurait qu'envenimer. Ces sont  
des engoumens d'une autre espèce, qui outre toutes leurs  
peintures, au point qu'elles ne ressemblent plus à rien.  
N'est



154  
Il est impossible que l'homme le plus fanatique si raison-  
naissable, et elles deviennent par là non seulement inutiles,  
mais encore plus dangereuses que le mal qu'on attaque.  
Leurs systèmes, si toutes fois l'on peut decouvrir de ce nom  
un chaos de contradictions et d'absurdités, ne fournissent  
que des victoires trop faciles aux supposés mêmes du fanatisme  
et de la superstition. Voilà, s'écrient ils en triomphant  
Voilà quels sont les genres qui attaquent les saintes  
institutions! Voilà comme on se trouve forcé à violer les  
Loix de la bonne foy, et à renouer au sens commun  
des qu'on s'éloigne du système de nos Evêques! Voilà  
l'Abîme horrible où se précipite naturellement tout homme  
qui ose se soustraire à notre autorité! Voilà enfin  
ce que c'est que la Philosophie! Des lors la foudre se  
rallume, l'on en prend de nouvelles forces, les Magistrats  
s'élèvent contre la liberté d'écrire, tout homme qui sort  
du chemin battu devient suspect; le sage lui même se  
voit obligé de faire trêve avec la superstition, pour  
combattre l'ennemi commun, l'ennemi de l'ordre et de la  
société.

Toute la recherche sur l'utilité morale du dogme  
de l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur se  
réduit à cette question: Est-il probable que les hommes  
avec moins de motifs d'être vertueux, le seraient  
d'avantage? Au lieu de résoudre cette question nos  
d'écumeurs nous répètent sans cesse une vérité incon-  
testable, mais qui ne prouve rien en leur faveur;  
Ils ne cessent de nous dire que malgré la Religion  
Il y a des hommes imbeciles, vicieux et méchants dans  
tous les états, et que la superstition est funeste à la  
morale à la Politique, aux progrès de l'esprit humain,  
au bonheur des Nations et des individus. Sans doute  
que les passions des hommes sont souvent plus fortes  
que tous les motifs qu'on peut tirer non seulement de la  
nature

155  
nature des choses, mais encore de l'existence d'un Dieu tout-puis-  
sant, présent partout, et sachant jusqu'à nos pensées les  
plus secrètes; d'un Dieu qui veut que nous conformions notre  
conduite aux règles éternelles de la Justice, qui punit les  
vices, grosseurs de la Loi inscrite dans tous les cœurs, et qui sera  
le rémunérateur inmanquable de ceux qui pratiquent  
la vertu. Tout cela n'est malheureusement que trop vrai;  
Mais prouve-t'il qu'on trouverait plus d'ames honnêtes,  
s'il y avait moins de motifs de l'être? <sup>Que dis-je?</sup> Ce fait ne prouve  
t'il pas, que sans la Religion, la vertu et la bonne foy  
seraient encore plus rares, et les ravages des passions encore  
plus affreux?

J'accorderais volontiers aux ennemis du Theïsme qu'on  
peut tellement corrompre la Religion, qu'au lieu d'être  
de frein aux Passions, elle leur sert de prétexte, les  
autorise et les rend même plus ardentes. Bien loin  
d'aider la raison et le sentiment, elle leur fournit alors  
de contre poids, et je comprend par là comment un  
Athée de cabinet peut être moins dangereux qu'un  
fanatique. Mais si l'Athéisme se répandait dans tous  
les états, si les Princes et les Magistrats les Militaires, le  
Peuple ne croyaient plus en Dieu; je demande s'il n'y  
aurait pas plus de vices féroces qu'il n'y a actuellement  
de fanatiques sur la Terre? Ne verrait-on pas plus d'hom-  
mes lâches la bride aux Passions les plus atroces qu'on  
ne voit aujourd'hui d'hommes superstitieux, qui savent  
allier la corruption des mœurs avec leurs systèmes  
Religieux? Un Tyran Athée ne serait il pas un  
fleur encore plus terrible qu'un tyran dévot? L'avarice,  
la licence, la perfidie, la cruauté, tous les  
crimes manqueraient ils de prétextes, si la Religion  
ne pouvait plus leur en fournir?

Est il Philosophique, est il raisonnable de tenir un  
registre exact des maux qui produisent la superstition  
et le

et le fanatisme, et de ne faire aucune attention aux avantages infinis que la Religion procure aux individus et à la société? Combien de Volumes ne pourrions-nous pas remplir de l'énumération des tristes effets causés par ces médecins homicides, ces Charlatans, qui empoisonnent journellement une partie considérable du genre humain. Des amis de l'humanité démasquent ces imposteurs, font le Tableau de leurs ravages, et avertissent le Souverain de tous les états, de ne pas leur donner sa confiance; Mais ils sont trop sages pour décrier l'art médical à cause des Charlatans, quand même on trouverait mille de ces derniers contre un seul Tissot. En même temps qu'ils dépeignent avec les couleurs les plus vives les suites déplorables de l'ignorance et de la fourberie des faux médecins, ils se font un devoir de proposer des moyens de diminuer le nombre des abus, et de détromper peu à peu l'Épave de ses préjugés. Voulez vous bien mériter du genre humain Philopshes de Nos jours! imitez cet exemple; Que le feu de votre génie éclaire en même temps qu'il devorve! Que la raison que des idées précises d'ordre et de bonheur dirigent tous vos efforts! Que le sacré lien de la société soit respecté!

- » Le fanatisme, dites vous, divise les hommes.
- » animés de cette fureur sacrée, ils se méprisent, se haïssent, se persécutent, s'égorgeent, pour des opinions.
- » Les souverains s'arment contre les Sujets; Les Citoyens font la guerre à leurs concitoyens; Les Pères detestent leurs Enfants; Ceux-ci versent le sang de leurs Pères;
- » Les sociétés se déchirent de leurs propres mains. Le nom de Dieu devient le signal de la terreur, de la démence, de la Cruauté, de l'inhumanité, et sert de prétexte à la violation la plus époncée des devoirs de la Morale.

Vous avez l'esprit si frappé de ces horreurs, que vous ne voulez

ne voulez plus de Religion du tout. Que devennent donc, vous écris vous, les avantages que l'on s' imagine résulter des notions qu'on nous donne sans cesse de la Divinité? Hélas! dites aussi, que deviennent les avantages que l'homme peut tirer du sentiment moral, de l'expérience, de la raison, et des lois, quand il s'abandonne à la fureur de ses passions, et condamné alors, si vous l'osés, le sentiment l'expérience, la raison et les lois. Vous vous voyés continuellement entouré de flots de sang répandu par le fanatisme, votre imagination alarmée vous peint sans cesse des St-Barthelemi, des Croisades, des drachons de l'inquisition, des Espagnols en Amérique, des Dragonnades, et vous ne voyés plus cela. Tout homme qui lâche la bride à ses Passions est un animal terrible, dans quelque état qu'on le considère; La jalousie, l'Intérêt, l'Ambition, l'Orgueil et la vengeance ne manqueront jamais de prétextes, qu'elle que soit la croyance des Peuples. Le fanatisme Religieux n'en est que l'effet et l'instrument. Était ce des motifs de Religion qui firent inonder Rome du sang de ses Citoyens, lors que Marius y entra victorieux? Les proscriptions de Sylla furent elles dictées par le fanatisme? On y vit les esclaves plonger le glaive dans le sein de leurs maîtres, des fils de députés du sang de leurs Pères, se disputer la tête qu'ils venaient de trancher; Des frères vendre la vie de leurs frères, les Citoyens s'arracher les lambours de leurs concitoyens. La liberté devint le signal et le prétexte de l'inhumanité; Le nom sacré de la Patrie retentit dans les airs et anima au carnage; Tout comme les mots de Religion, et de Dieu servent souvent de prétexte de Guerre à des monstres infernaux. Est ce la Religion qui fit un Brigand d'Alexandre de Macédoine? S'il avait été Chrétien, peut être aurait il couvert son Ambition de mesurée de quelque prétexte Religieux; peut

Peut-être aurait-il mis l'Asie en combustion, pour arracher des Lieux saints à des infidèles, et pour procurer plus de sûreté aux Pèlerins. Tous deux ont été calimés pour le feu d'un esprit fougueux. Ce n'était point la Religion qui fit un Tyran sanguinaire de Louis XI: Et un monstre de perfidie de Ferdinand d'Arragon. L'auroient-ils fait si on leur avait encore ôté la chaîne qu'ils employaient souvent à assommer les objets de leur jalousie et de leur avidité?

Il est vrai que malgré la Religion, on voit de chefs de Nations, des hommes puissans, se mettre insolemment au-dessus des règles de l'Équité Naturelle, et à arracher le pain aux peuples affamés, pour fournir à leur luxe, et à celui des Vils instrumens de leurs iniquités. Il est vrai que l'Idée d'un Dieu vengeur n'effraye pas assez des Conquerans ambitieux, qui peu contents d'opprimer leurs propres Sujets, vont porter la désolation, l'Infortune, et la mort chez les Sujets des autres. Il est vrai que la Religion n'aiguillonne que faiblement ces Princes d'opprobres d'Énergie et de vertu, qui négligent des devoirs éternels, dont ils ne daignent pas même s'instruire. Il est vrai encore que dans les Princes, le plus humblement soumis à la Superstition, l'histoire ne nous montre souvent que des Princes trop Orgueilleux pour être humains, trop grands pour être Justes; Lui se sont faits un Code à part de perfidies, de Violences et de Trahisons. Ce sont des faits que personne ne peut révoquer en doute; Mais des faits qui ne prouvent jamais autre chose, si non que l'Ignorance et la Superstition sont deux monstres également funestes à la société, et qu'elles le sont sur tout dans des hommes méchans ou indolens qui exercent le pouvoir souverain.

Un écrivain moderne croit nous faire une objection terrible

terrible, en disant; L'histoire nous montre dans tous les temps, une foule de Potentats, vicieux et Malfaisans; et tandis qu'elle ne nous en montre guères qui aient été Athées. Il conclut de cette observation qu'il aurait été beaucoup mieux, si les souverains n'avaient jamais eu de Religion. Conclusion admirable! Il est certain que le Dogme de l'existence de Dieu est inculqué à tous les hommes, et particulièrement aux Princes, dès la plus tendre enfance. Pour déraciner une idée qui est pour ainsi dire, aussi amalgamée avec la Nature elle-même, il faut passer par une grande chaîne de spéculations qui ne conviennent guère, ni au goût des Princes, ni à leur genre de vie. L'Athéisme spéculatif, ne peut être que le système d'un rêveur sombre, qui dans la retraite de son cabinet à eu tout le temps nécessaire pour anéantir, à force de métaphysique, les préjugés de l'enfance, et le témoignage du sang commun. Il est donc tout naturel que ce système ne se trouve presque jamais sur le trône. Mais rien n'empêche de croire qu'il fait ordinairement la philosophie de ces fourbes de sang froid, de ces Ministres d'iniquité, qui passent leur vie dans ce cercle de crimes, que les imbeciles appellent Politiques, coup d'état, ou art de gouverner.

L'histoire ne nous montre guères de souverains Athées, elle offre d'autant plus de Princes, dont la vie n'a été qu'un tissu d'impudences, extrêmes mêlés d'actes de superstition et de fanatisme. Un Prince esclave de ses passions, et plongé sans cesse dans un tourbillon de distractions, n'a ni le temps ni la volonté de se reposer sur soi-même; Et aussi peu Athée que Religieux, il n'est pas même homme. C'est un être pervers, qui n'a point de système, et qui passe sa vie dans un délire continu. Il croit en Dieu, par préjugé, et malgré

lui



lui, mais il fait tous ses efforts pour en éloigner l'idée; Lors que dans les Angoisses de sa conscience bouleversée, la voix du cœur, et les préjugés de l'enfance se réunissent quelque force, il passe d'un extrême de l'Éstige et de Démence à l'autre. Il tâche de se reconcilier par des pratiques futiles et souvent vaines, avec une Divinité qui ne connaît pas: Dans le cours de ses injustices et de ses débauches, il pense à l'Éternité, comme un Criminel pense au Gibet et à la Roue; sa dévotion est celle d'un malfaiteur qu'on va exécuter.

Les annales des Nations nous offrent encore un grand nombre de Princes, qui ont allié la superstition avec les Mœurs les plus corrompues, et qui ont su couvrir les plus horribles forfaits du Manteau de la Religion. Ce Philippe, qui du fond de l'Espagne troubla tous les États de l'Europe, et mérita le nom de Démon du Midi; Ordonna des meurtres le Crucifix en main, se liga avec des Vêtres contre ses propres sujets, fit égorger ou brûler à petit feu, l'Espagnol, le Brabant, le Sicilien, et le Galatré, pour des opinions, et passa une partie de la journée dans une Chapelle, entre deux Recollets, tandis qu'on exécutait les ordres Inhumains de son Ambition, et qu'il voulait dans son ame Noire de Nouveaux projets de débauches et d'Injustice. Ce Prince ne fut point Athée, et je ne puis pas dire ce qu'il aurait fait de plus ou de moins s'il l'eût été. La question, dit le Président de Montesquieu, n'est pas de savoir, s'il vaudrait mieux qu'un certain homme n'eût point de Religion que d'abuser de celle qu'il a; mais de savoir quel est le moindre mal, que l'on abuse quelque fois de la Religion, ou qu'il y en ait un point du tout parmi les hommes.

Le même écrivain que je viens de citer, demande si les Assassins, <sup>les</sup> voleurs, ces Malheureux, qui remplissent

chaque

chaque jour les Gibets et les Schaffaux, sont des incroyables ou des Athées? Il répond que non. Et en conclut que la Religion est trop faible pour retenir les passions, qu'elle est par conséquent inutile. Ce raisonnement est aussi solide que le précédent. Ces Malheureux n'ont-ils pas aussi bravé les Loix, l'opinion publique, les Gibets et les Schaffaux? Il n'en fallait donc pas moins conclure qu'il n'y a rien de si inutile que les Loix et les punitions.

La Religion, comme tous les motifs réprimans, ne détruit point la liberté de l'homme. C'est par ses principes qu'il faut la juger; et non par la conduite de ceux qui les pervertissent, qui en abusent ou qui les oublient. L'Athée spéculatif accuse de mauvaise foi les Théologiens, qui lui reprochent l'opie déréglée des Athées pratiques; de quel front ose-t-il donc mettre sur le Conte de la Religion des crimes qu'elle condamne, et des hommes qu'elle désavoue.

Je m'étais proposé, Messieurs, de donner plus d'étendue à ces réflexions, et de montrer sur tout avec combien d'Injustice on accuse aujourd'hui la Religion d'avoir retardé le progrès des sciences et des Arts. La crainte d'abuser de votre patience, et le défaut de loisir m'en ont également empêché.

Par M. BUGHNON de Londres  
Y a-t-il des sciences ou des parties de  
parfaitement inutiles aux hommes?

Je me suis souvent étonné, Messieurs, qu'une grave académie, qui doit toujours avoir la balance à la main, dans ses jugemens ait pu couronner l'éloquente déclamation du Philosophe de Genève contre les sciences et les Arts; Et un paradoxe revêtu de couleurs aussi brillantes, que rien était fait sans

Sans doute pour séduire de jeunes cervelles ou l'Imagination  
 commande despotiquement à toutes les autres facultés, mais  
 Non pour entraîner des suffrages que la raison seule devin-  
 dicter; Aussi l'Académie de Dijon n'a t'elle pas moins cultivé  
 et encouragé les sciences, depuis qu'elle essaya de les flétrir  
 en donnant le Prix à son destructeur, et lui même à bien prouvé  
 ce qu'il pensait de sa thèse et de ses approbateurs en ne  
 cessant d'écrire depuis, et en donnant des systèmes d'édu-  
 -cation, ou le développement de la raison et l'application  
 aux Sciences entrent essentiellement. Rien ne ressemble  
 moins à l'homme sauvage que son Emile; et à un Chef  
 de hivers que son mentor. Ce beau sermon contre  
 les sciences à même agit en sens contraire, comme il  
 arrive assez souvent, puisque depuis l'Instant ou il fut  
 prêché à l'Europe, on a vu sortir de divers endroits  
 et de ceux même qui ne travaillaient pas même fait  
 pour de telles productions, des Ouvrages nouveaux, qui  
 rassemblerent toutes les Sciences, et l'Empressement  
 à les acquies, à prouvé en même temps que ce n'était  
 pas là un effort de gens de lettres, pour résister  
 aux entreprises de l'usurpateur qui voulait éteindre  
 leurs privilèges; Mais le Cri de l'humanité, qui sentant  
 ses besoins voulait y remédier en acquiesant le Tresor  
 des connaissances, ou qui convaincu de l'utilité qu'elle  
 en avait déjà tiré se plaisait à rendre hommage  
 à ses biens-faiteurs en se familiarisant avec leur  
 procédé et leur histoire. Le style magique de Bacon  
 n'a donc rien prouvé dans le fait contre les  
 sciences, et je crois que leur existence seule démontre  
 leur utilité générale pour l'homme; puis qu'il n'en est  
 aucune qui ne lui ait coûté des efforts et des travaux  
 qui le peinent naturellement, mais l'instinct moral  
 que personne ne s'est encore avisé de lui refuser  
 le vieusement, cherchait son Aliment, et la trouve  
 dans

dans les différens objets de connaissances humaines, tout comme  
 les besoins physiques ont inventé aussi tant de nouveautés  
 différentes; et on pourrait dire aussi des choses très spirituelles  
 et très vraies contre l'usage du Lain du Ris, et de toute espèce  
 de comestible; Il n'en est aucun qui n'ait donné des indigations  
 et des maladies dans certains cas; Il n'en est aucun qui ne  
 puisse être mal préparé, et des là devenir nuisible. On  
 ne s'en pas épargné non plus à insinuer contre leur usage,  
 M. d'inguet a fait il n'y a pas long temps une très belle déclai-  
 -mation contre le froment; Cependant on continue à en man-  
 ger; et on continuera vraisemblablement aussi long temps,  
 qu'on pourra s'en procurer, et je crois qu'il n'en est aucune  
 de parfaitement inutile en général. Pour le prouver  
 complètement il faudrait les parcourir toutes; Mais pour  
 cela il faudrait avoir été initié dans toutes; Si en  
 vous disant, Messieurs, que j'en suis immensément éloigné,  
 j'espère que vous ne m'accuserez pas d'une subtilité d'a-  
 mour propre, qui se déprime, pour que les Téméraires de  
 cette injustice le relevent d'avantage; Mais je puis au moins  
 dire deux mots des Principales, et vous prouver, Messieurs,  
 Suppléer à ce que je serai forcé d'omettre.

Je commence par celle qui s'élève jus qu'au 1<sup>er</sup> Principe,  
 et en la prenant suivant sa première acception, pour la  
 connaissance de l'être créateur et conservateur actuel de  
 l'univers, pour être un jour le Juge de tous les êtres  
 Merveilleux, pourrait on avancer qu'il en soit un seul  
 qui n'en ait besoin, pour se rendre quelque raison à lui  
 même de son existence, pour y prendre l'Idée de ce premier  
 devoir, et le motif le plus sensible à toutes les vertus,  
 pour se soutenir dans la pratique du bien, malgré les  
 injustices fréquentes des hommes, en trouvant dans la  
 réflexion secrète sur son Origine, et sur la destination  
 de quoi s'en dédommager, et pour se consoler ainsi de toutes  
 les disgrâces de la vie, par l'espérance d'une rétribution de  
 toutes si

si affective au Dieu bienfaisant que la Religion lui annonce.  
 La Philosophie ne vient-elle pas aussi aider l'homme à se  
 connaître, en lui montrant par leurs effets les différentes  
 facultés qu'il possède, en lui découvrant le dédale de son  
 propre cœur, et en lui prêtant le fil d'Ariadne pour se  
 tirer s'il le veut avec succès de ses principaux détours.

Ne fixe-t-elle pas ses yeux sur le beau moral  
 & des la ne donne-t-elle pas à certaines âmes un  
 nouveau motif à la vertu; Elle leur prépare, même mille  
 plaisirs en les élevant à des contemplations intéressantes,  
 par la grandeur de leurs objets, et sur tout par la consomma-  
 tion de leur force; satisfaction réelle et délicieuse pour tout  
 être animé, qui n'est jamais plus heureux, que lorsqu'  
 qu'il fait usage de son pouvoir et de ses facultés.  
 Je sais, Messieurs, que c'est arguer pour l'utilité  
 de la Philosophie n'est pas fait pour être senti-  
 par la multitude; Mais quel est l'homme cependant  
 assez bonné pour n'en pas convenir, si nous fixons  
 ses regards sur sa partie pratique, et sur tous les Arts  
 Mécaniques, qui après avoir puisé leurs Principes  
 dans les observations de la physique, sur les corps et  
 leurs différentes propriétés, vont sous mille faces  
 différentes dans la société à doucir et embellir l'existence  
 de l'homme, qui sans eux serait mille fois plus dur que  
 celle de la brute, sujette à moins de besoins, et pourvue  
 d'un instinct presque toujours sûr pour y pourvoir?

Est il un état utile après celui de Triptolème,  
 jusqu'à celui qui a soumis l'Océan à l'homme, qui nait  
 pour base, ou l'Astronomie avec laquelle on distingue  
 les saisons la Caloptique et la Dioptrique, qui lui fournissent  
 des instruments pour observer, ou la Dynamique qui lui  
 apprend à mettre en œuvre les forces mouvantes, la  
 Trigonométrie qui mesure les distances inaccessibles, la  
 Géométrie qui lui rend compte de celles qui sont à sa portée,  
 et qui

et qui fait le partage des surfaces de la Terre, l'Algebre qui apprend  
 qui opère tous les calculs nécessaires à la société, des qu'une fois la  
 propriété y est admise, c'est à dire, dès l'instant qu'elle existe, ou  
 la Métaphysique qui facilite tous les travaux?

C'est ce par aux mêmes sciences qu'il doit encore tous les Arts  
 agréables, et si la Philosophie ne lui eut pas appris à faire des  
 observations, à extraire des idées de ces observations, à comparer &  
 à juger d'après ses idées; dans quel Cahos, dans quelle situation  
 horrible ne serait pas encore l'espèce humaine? Il n'est pas même  
 possible de s'en faire une idée tant soit peu juste, par ce qu'  
 on ne peut chercher des exemples que dans quelque horde  
 barbare du Nord ou du Midy, ou malgré son avilissement,  
 il a cependant eu quelques idées, ou à peu près, jugé et com-  
 paré, jusqu'à un certain point, et qu'on ne peut point,  
 et qu'on ne peut point dire qu'il n'y ait ni Art ni science,  
 ni différence, d'habileté, ou si l'on veut de stupidité par-  
 mi les individus qui la composent.

Je reviens ainsi à la première partie de la question pro-  
 posée, et je dis qu'il n'y a aucune science considérée en  
 général, qui soit inutile au bonheur de l'humanité,  
 et qui n'ait au moins contribué pour quelque chose;  
 l'expérience vient au secours du raisonnement pour prouver  
 que des connaissances cherchées pensiblement par l'homme  
 sans y être poussé par les sens, et cultivées ensuite avec  
 tant de soin doivent avoir quelque utilité pour lui; Mais  
 je suis fort éloigné de croire, qu'il en soit de même de  
 toutes les parties des sciences, et il me paraît au contraire  
 que nous avons les mêmes titres pour en exclure plusieurs  
 de la classe des choses utiles.

La raison seule suffit d'abord pour nous indiquer, qu'un  
 être bonné tel que l'homme ne peut que s'égarer des-  
 qu'il veut sortir de sa sphère et pénétrer dans des objets  
 qui tiennent à l'infini, et c'est aussi ce que l'expérience nous  
 a montré plus d'une fois: Ainsi la science même de la  
 Religion



Religion à été dans tous les temps, et dans toutes les Sectes la boîte de l'andoré, des qu'on a désigné les notions simples et sublimes qu'elle donnait à la Divinité, la superstition a commencé la ou finit la véritable piété, moins avide de cérémonie que de pratiques, et des que l'homme voulut en savoir plus que Dieu n'avait voulu lui apprendre, les terreur et la crainte masquées du beau nom de zèle privèrent la place des sentimens doux, et des vertus tranquilles; La Philosophie même si favorable et si utile à la véritable connaissance du premier être, fournit mille sophismes à une vaine curiosité pour défigurer la sainte idée dans les cœurs; La métaphysique qui peut être si utile à l'homme modeste prêtes mille subtilités à l'orgueilleux pour faire passer ses propres imaginations dans la Religion, pour lui substituer même ce qui n'était point elle; De là ces dogmes bizarres qui ont fait couler tant de sang, et qui auraient détruit pour jamais la vérité même, si elle n'était pas immortelle comme son Auteur.

Dela encore tant de vices monstrueux dans la morale, malgré les caractères lumineux et profonds dont elle est empreinte dans tous les cœurs; Ces grands traits étaient ineffaçables; Mais la Vanité et l'orgueil de l'homme qui qui voulut inventer dans la Religion les couvrirent bientôt de la boüe des préjugés et des passions effrenées qui y cherchaient un abri; Plus l'ouvrage science de la Religion et des mœurs étaient saintes et nobles, plus leur corruption, plus leur corruption fut affreuse, et ce fut un des plus déplorable excès ou l'homme put se laisser aller; Cette partie de science fut donc tout à la fois inutile et funeste.

Une autre science infiniment noble aussi, donna lieu à une curiosité tout aussi vaine, qui que moins coupable, l'homme ne se contenta point de contempler les

les Astres qui s'offraient à ses regards, une marche constante et uniforme, suffisante pour régler la division des temps, Il voulut aller plus loin et leur assigner des effets et des influences dont l'abuse collection fut Appellée Astrologie Judiciaire, par une contre vérité frappante, puisqu'elle ne servit jamais qu'à donner une nouvelle preuve d'imbecilité et la déraison de l'Esprit humain lors qu'il sort de sa sphère.

Cette Puente en fit naître d'autres tout aussi pitoyables, et qui ont cependant sericureusement occupé une grande partie du genre humain; La Magie, la Chiromanie, la Metempsycose furent pendant long temps l'étude de ceux qui voulaient être ses partituteurs et ses maîtres. Les Chimères sont détruites aujourd'hui, ou releguées au moins dans quelques coins obscurs, d'ou il n'est point à craindre qu'elles sortent jamais pour aller de nous au l'univers sous le joug du mensonge et de l'importune. Mais n'est il plus de parties de science futile parmi ceux même qui les cultivent aujourd'hui avec succès et qui vient de ces anciennes mesées ?

Plusieurs Mathématiciens s'occupent encore de la découverte de la quadrature du cercle, qui à lui jus qu'à present toutes les recherches, et dont l'utilité se réduirait presque à zero, à quoi qu'on voulue l'appliquer: Le mouvement perpétuel, est toujours la Chimère favorite des plus grands Mechaniciens, quoi que le plus simple raisonnement en démontre l'impossibilité, puisqu'il faudrait pour le trouver être à la matière cette destructibilité qui fait le caractère ineffaçable de toute chose créée: La recherche du grand œuvre, fait fumer encore plus d'un fourneau, et continue à des humover la Metallurgie, un des Arts scientifiques le plus ami de l'homme.

Il est même des parties de science dont l'objet, pour n'être pas si Chimérique, n'en est pas moins vain, telles que les

recherches profondes de Chronologie sur le tems précis auquel un Tron succeda à un autre, en Egypte, ou en Asirie, sur tel usage d'un Peuple ancien, qui n'aurait pas de fondement plus raisonnable que ceux de tems de peuples modernes, dont on ne s'avis pas de s'occuper de qu'on la lie une fois dans la relation d'un voyageur dans quelque Isle inconnue; Telles encore que ces discussions sur la monnoye de cuir ou de fer d'une Antique bourgade du Latium, ou de la Grece, et sur le jour ou elle étoit ses préparés.

Y a-t'il plus d'utilité dans tant de productions bizarres de la métaphysique, que de prétendus philosophes donnent souvent sous le nom Pompeux de sciences, pendant que la raison ne peut leur en donner d'autres que celui de rêves ou de difficiles nage, dans tant de Theorie sur la formation de la Terre, sur la construction de ses entrailles, pendant que plusieurs parties de sa surface nous sont encore inconnues, et que leur description exacte pourrait cependant nous être un peu plus utile, que celle des différents lits de sable et d'argile qu'elle doit véler dans son sein?

La saine raison approuvera telle davantage les veilles d'un homme, d'ailleurs tres estimable, pour distinguer la trompe d'un Insecte qui échape à l'œil ordinaire, ou pour mesurer la force et la direction des sauts d'une puce, qu'il nous ait appris le fait singulier, que c'est le seul animal dans la nature, qui s'éleve par un seul élan 400 fois au dessus de sa hauteur? La critique une des plus utiles parties de la Littérature, quand elle encourage les bons, et intimide les méchants Auteurs, nous fera-telle priser l'Art pernicieux et vain des Poëtes, qui n'ont d'autre occupation, ni d'autre revenu que de déprimer le mérite, et d'encourager l'ineptie? Si il n'y a-t'il pas peut-être encore bien d'autres parties de science tout aussi inutiles, mais qui me sont inconnues  
 \* on pourrait dire ici un mot de l'Art.

Jecris

Jecris, Messieurs, que pour traiter plus complètement ce sujet, il faudrait d'present poser un principe, au moien duquel on pût déterminer le point ou une science utile en General commence à dégénérer en productions qui ne lui ressembler plus, et distinguer celles ci des autres. L'expérience pourrait être à cet égard, comme à tant d'autres le premier guide sûr, pour un homme qui se voue aux sciences et aux lettres, et lui montrer au naturel tous les objets qui ont donné tant d'inutiles tortures à ces predecesseurs, elle pourrait les lui presenter comme autant d'écueils sur lesquels repose un nuage éternel, et dont il doit s'éloigner, s'il ne veut pas y perdre miserablement ses facultés, ou tout au moins son tems.

Il n'y a qu'une présomption injustifiable qui puisse persuader aujourd'hui à un commençant dans les sciences, que les Cieux et la Terre lui réservent la connaissance de ces mystères, qui ont devoté jusqu'à present aux mortels; Et on ne peut pas objecter ici que si ce principe eut été admis, nous aurions perdu de découvertes modernes; Celle de l'électricité, laquelle qui distingue ce siècle ne peut point être appelée absolument nouvelle, puisqu'on l'avait remarquée depuis long tems dans plusieurs corps, et tout ce qu'on a gagné à cet égard a été la connaissance de la marche de cette propriété de la matière mal observée jusqu'à nos jours. Je voudrais d'ailleurs, Messieurs, mettre une grande différence entre les sciences physiques, et celles qui sont purement intellectuelles, telles que la Théologie, la métaphysique, et en general la Philosophie speculative: une curiosité excessive me parait beaucoup moins dangereuse, dans celle-la que dans celle-ci.

Il est manifeste de plus, pour peu que l'on observe l'homme, qu'il est beaucoup plus appelé à agir qu'à spéculer: le travail et l'action sont beaucoup plus nécessaires que la pensée à la conservation et au bonheur de son individu. Si vous le considérez en société, il faut encore à celle-ci pour son bien être beaucoup de bras dirigés par peu de têtes: de  
 la

70: la, Messieurs, j'etève cet autre principe; Toute science ou partie  
de science qui n'a pas trait à la pratique, qui ne peut rendre les  
hommes, ni meilleurs, ni plus contents de leur existence, ni plus  
amis les uns des autres, porte un caractère marqué d' inutilité  
qui donnera pour elle de l'indifférence, et même du dédain à  
tout homme sensé et vertueux.

Il faut se borner uniquement à la question d'un bon plaisir,  
ou sur un sujet d'une pièce nouvelle, Cela fera-t-il amender le pain?  
L'ami des hommes aura cependant cette idée d'utilité pour pierre  
de touche, et il y appliquera tout objet proposé à ses recherches,  
soit par les autres hommes, soit par les Copies de l'Imagination,  
trop sujette à se laisser éblouir par l'extraordinaire, plutôt que  
par le vrai beau, qui ne saurait se trouver là ou il n'y a  
rien à profiter pour le bien ou les plaisirs de l'homme.

Sur les qualités les plus propres  
à nous concilier la bienveillance des autres

Hommes

Par Monsieur Verdeil

La Bienveillance est un sentiment qui porte à vouloir  
du bien à quelqu'un. Le Bien et vouloir est résulté le  
composé (bienveillance), au grand étonnement de la Langue  
Française, qui n'admet gueres de Composés.

Il me semble qu'on a souvent confondu la  
Bienveillance avec l'amitié et qu'on le fait encore journal-  
lement. L'Abreviateur de Richelieu, Auteur estimable  
à nombre d'égards, en fait les synonymes parfaits, il  
prend que la Bienveillance est une Action qui mar-  
que de l'Estime de l'amitié; C'est certainement trop  
dire, l'Académie définit la Bienveillance, une affection  
bonne volonté ou disposition favorable envers quelqu'un —  
et ne la distingue pas assez de l'amitié qu'elle doit  
être une affection que l'on a pour quelqu'un et qui  
d'ordinaire est mutuelle.

Il est très difficile d'exprimer les nuances qui  
distinguent les synonymes d'une Langue. Ce mot  
est échappé à l'Abbé Girard, dont le précieux est  
si délicat et si énergique.

La Bienveillance et l'Amitié ne sont point  
pas la même chose, La Bienveillance conduit à  
l'amitié et peut exister sans elle; l'Amitié au  
contraire suppose toujours la Bienveillance. Je  
trouve entre la Bienveillance & l'Amitié une différence  
qui me paraît avoir de l'analogie avec celle qu'il  
y a entre la possibilité et l'existence. La Bien-  
veillance est une simple disposition de faire du  
Bien à quelqu'un;

L'Amitié



L'Amitié est plus qu'une disposition, c'est un sentiment vif, qui nécessite d'une façon impérieuse, non seulement à vouloir, mais à faire du bien à quelqu'un; Le Bien dans le monde porte davantage à l'extérieur aux airs du visage, aux manières affectueuses, aux paroles douces & flatteuses, aux empressements obligeants; L'Amitié au contraire est, si j'ose dire, plus intérieure elle va au solide, à de bons offices, à des services essentiels, à la vie, à la mort.

Fondée sur la vertu, l'amitié est aussi clairevoyante que chaude et active, la Bienveillance qui est ordinairement l'effet d'une impression agréable, est quelque fois un sentiment aveugle, souvent involontaire, toujours automatique.

On nous a conservé l'emblème, sous le quel les Romains représentoient l'amitié, c'était dit-on, la figure d'une jeune personne, vêtue d'une tunique, sur la frange de la quelle on lioit ces mots, la mort & la vie, sur son front étoient gravés ces mots, l'été & l'hiver. La figure avait le côté ouvert jusques au cœur, qu'elle montrait du doigt avec ces mots, de près et de loin. Je crois qu'on pourroit faire l'emblème de la Bienveillance, en la représentant sous la figure d'une femme très jeune et apuie sur le Globe de la Terre, couvrant légèrement ses yeux d'une main et tendant l'autre avec un geste doux & affectueux.

— Sil

1731  
S'il est une qualité qui soit plus propre que les autres à se concilier la Bienveillance des hommes, je crois que ce doit être cette bonté naturelle, qui se fait remarquer à l'extérieur, dans les Actions importantes, comme dans les plus indifférentes.

Un penchant naturel, un sentiment plein d'attrait & pour ainsi dire machinal, nous porte constamment à vouloir du bien à un homme, dont la bonté caractérise toutes les actions.

Alfonse le Magnanime, assiégeant la Ville de Gaïette descendit de Cheval pour aller secourir un Paysan: Ce trait de bonté fit plus que le Canon, ce grand moyen des Rois, il força les murs de la Ville, ou toutes les batteries n'avoient pu faire ouverture en plusieurs jours.

Les Princes, par leur élévation, sont plus en vue que les autres hommes, leurs vices & leurs vertus ont plus de force, parce qu'ils sont plus puissants, les conséquences en sont plus marquées, plus inévitables, parce que la terre entière a les yeux ouverts sur eux, et que la postérité ne manque jamais de les juger, C'est dans leurs histoires que le Philosophe peut trouver de grands traits et qu'il peut prendre ses tableaux, sans craindre de se tromper, autant que dans la vie privée et obscure des simples particuliers.

En repassant dans ma mémoire la petite liste des Princes qui ont mérité la Bienveillance de leurs sujets, de leurs contemporains, et même de la postérité, je n'y trouve que les noms de ceux dont la bonté a été la première vertu.

— C'est

C'est parce que Pittis croioit avoir perdu sa  
journée, lorsqu'il n'avoit pas fait un heu-  
reux, qu'il fut apellé l'Amour & les délices du genre  
humain. C'est parce que Louis XII. surnom-  
mé le Pere du Peuple, faisoit regner avec lui  
les vertus d'un bon Roi, que ses yeux, dit un  
historien, ne pouvoient se lever qu'ils ne rencon-  
traissent un Ami, que ses voyages étoient des  
Triumphes, que les gens de la Campagne accouroient  
de 10 & de 20 lieues à la ronde, l'entourroient,  
le pressoient, faisoient toucher des linges à sa  
personne, à ses habits, à son Cheval & les em-  
portoient chez eux, comme les plus précieuses  
reliques. Vous savez Messieurs avec quel enthou-  
siasme les Français ont aimé le feu Roi, il lui  
a fallu beaucoup de peine pour se faire haïr, et  
encore n'y réussit-il pas complètement.

Les Italiens ont un proverbe qui dit, Tanto  
buono, che non vale niente. Le Chancelier Bacon  
qui par Parenthèse étoit meilleur Philosophe  
speculatif que moraliste, trouve ce proverbe très  
mauvais, et il n'a pas tort, il auroit ce pendant  
pu voir buono bon étoit pris ici pour le synonyme  
de faible, même de bête. C'est dans ce sens  
que Messieurs les Jurisconsultes Allemands, qui  
ne sont pas ordinairement fort plaisants, apellent  
un Cocu Vir Bonus, un bon homme. C'est encore  
dans cette acception synonyme, que l'épithète de  
bon homme est devenue en français une sorte  
d'insulte.

Il est sans doute peu flatteur, de passer dans le  
monde pour un bon homme, ou un Vir Bonus

= mais

Mais cette qualité même quelque ridicule qu'elle soit  
est propre à se concilier une sorte de Bienveillance.

Un bon homme ennuagé, mais il ne se fait point  
haïr. S'il excède, on prend de l'humeur contre lui  
mais bien tot la Bienveillance gagne le dessus en  
sa faveur. Vous aures souvent vu qu'on se moquait  
dans la société, d'un bon homme, mais vous aures  
aussi observé qu'on finissoit toujours par cette phrase  
C'est pourtant un bien bon homme; sorte de repentir  
qui ne peut être que l'expression de la Bienveillance.

Il est une sorte de bonté, ou de bonhomme  
qui est l'effet immédiat du Temperamment, de la  
faiblesse, d'une espèce d'indolence ou d'apathie; Cette  
bonté est aussi propre à gagner la Bienveillance des  
hommes, qui qu'elle ne vienne que de l'impossibilité  
de faire du mal, et que dans le fond elle fait peu  
méritoire. Aucun homme, si je ne me trompe  
n'avoit cette qualité négative, comme le Célèbre  
La Fontaine, aussi étoit-il aimé de tout le monde  
même de ses confreres les Académiciens, au point  
qu'ils voulurent en fraindre en sa faveur leurs loix  
pecuniaires. Racine & Despreaux qui étoient au  
contraire mechants, furent déchirés, molestés, tour-  
mentés pendant toute leur vie. Au milieu de  
l'orage qui ballottait ces deux hommes Célèbres, le  
bon La Fontaine, non moins célèbres qu'eux, coula sa  
vie paisiblement: il s'en fut comme il étoit  
venu.

Fontenelle avoit une sorte d'apathie qui lui  
donnoit l'exterieur de la bonté, et lui acquit la bien-  
veillance de tout ceux qui le connoissoient; Quelcun  
lui ayant demandé un jour, par quel moyen il  
se étoit

faisait fait tant d'Amis et aucun Ennemi ;  
 Par ces deux axiomes, répondit-il, tout est possible  
 et tout le monde a raison ; Un homme qui  
 croirait à ces deux prétendus axiomes, seroit  
 sans contredit ; un sot : mais Fontenelle, qui se  
 moquoit au fond du coeur, si il est vrai qu'il  
 en eût un, fit par système, ce que la bonho-  
 mie de Lafontaine faisoit machinalement, et  
 ce que la bonté éclairée fait par principe.

Il réussit en conséquence, si ce n'est à se  
 faire véritablement aimer du moins, à n'avoir  
 point d'ennemis, à se concilier une espèce de  
 Bienveillance ;

Il paroît donc évident que cette bonté raisonnée  
 qui se manifeste dans toutes les Actions, et ce  
 qu'il y a de plus propre à gagner la Bienveil-  
 lance universelle, et cela d'autant mieux, que  
 la simple apparence de cette vertu, n'a jamais  
 manqué à concilier une espèce de Bienveillan-  
 ce à ceux qui l'ont possédée ; Je suis  
 néanmoins fort éloigné de penser que la bonté  
 soit la seule qualité, exclusivement à toute autre  
 qui puisse produire cet effet, En morale ainsi  
 qu'en Physique, un effet est presque toujours  
 le résultat d'un concours de plusieurs causes.

C'est ainsi qu'on veut du bien à un homme  
 ou parce que sa figure plaît, ou parce que  
 son Esprit a des graces, ou parce que ses  
 manières ont quelque chose qui charme &c.

Toutes ces choses prises séparément pouvant  
 faire naître plus ou moins de bienveillance, il  
 est clair que ce sentiment, si doux à inspirer

est

178  
 est quelques fois l'effet de plusieurs causes.

En examinant donc quelles qualités, après la  
 bonté, sont les plus propres à captiver la Bienveil-  
 lance, je n'en vois d'autres que le don de plaire.  
 Ce don, ou si vous l'aimez mieux, cet art, donne de  
 la vie aux grandes qualités, du charme aux  
 paroles, de l'âme aux actions, du lustre à  
 toutes les beautés.

Un auteur Espagnol, nommé Baltasar Graccian,  
 sorte de Machiavelliste en morale, dit, dans un  
 livre intitulé l'homme de Cour, que le don de  
 plaire est une magie de Courtisane, une plausibilité  
 d'actions, un moyen d'apaiser, un frochet galant ;

Ce galimatias est inintelligible, mais l'auteur  
 en conclut que le don de plaire sert à gagner la  
 faveur universelle, et il me paroît qu'il dit une  
 vérité que l'expérience confirme journellement.

Il seroit intéressant d'examiner sur quels prin-  
 cipes se fonde ce don ou cet art de plaire, qui  
 n'est pas tout à fait celui qu'Ovide a chanté.  
 Sans doute dépend trop des circonstances pour  
 pouvoir s'assujettir à aucun principe imperieux.

Il me paroît sans entrer dans d'autres de-  
 tails qu'il tient de la réflexion, qu'il doit  
 beaucoup au tact, mais que son plus beau lui  
 vient de la nature.

Quelques Philosophes accoutumés à se payer de mots  
 ont dit que pour avoir le don de plaire, il falloit  
 posséder le Je ne fais quoi. Ce langage ressemble  
 aux facultés occultes, ou aux natures plastiques  
 d'Aristote dont on s'est tant moqué ; Pour moi  
 qui ne saurois attacher aucune idée à un, je ne fais

= quoi



qu'on, je préférerois le crochets galant de  
Dallara Gracian, qui dit au moins quelque  
chose.

Quoi qu'il en soit de ce je ne fais quoi, sur le  
quel le Pere Bouhours a gravement disserté,  
il est certain qu'il doit jouer un grand rôle  
dans les qualités qui servent à gagner la bien-  
veillance. Quelcun a dit que les actions ont  
leur sage femme, et que c'est à ce je ne fais  
quoi, qu'elles sont redevables d'accoucher heurou-  
sement. Si cette idée est vraie, j'en conclus  
en finissant ce verbiage que nous ne pouvons  
manquer de faire naître la bienveillance, lorsque  
je ne fais quoi accouche la bonté dans nos  
actions.

Sur les qualités qui  
procurent le plus certainement à celui  
qui les possède, la bienveillance des  
autres hommes

Par Monsieur Vernede.

La Bienveillance est ce sentiment que la  
nature imprime plus ou moins dans tous les  
coeurs, et qui porte les hommes à vouloir du  
bien à leurs semblables.

Dieu nous a constitué de manière, que nous  
sommes disposés à nous vouloir du bien, les uns  
aux autres, ce qui nous engage à nous en  
faire.

L'Evangile a tablé sur cette disposition, en nous  
prescrivant des devoirs si multipliés envers nous

= pro =

Prochain.

Les Habitans de la même Ville, ayant déjà eue  
eux des relations plus ou moins étroites, la question  
ci dessus parait mieux placée dans la bouche d'un  
Etranger qui vient s'établir dans une Ville ou il est  
peu ou point connu, et recherche comment il se con-  
-tiendra la bienveillance de ses nouveaux Concitoyens.

On donne à cet Etranger, trois Conseils.

- 1<sup>o</sup> Il doit être prudent; relativement à ses imperfections  
et cacher ses défauts en en supprimant soigneusement  
les actes, ce qui suppose la volonté & des efforts  
pour se corriger.
- 2<sup>o</sup> Il doit être franc dans l'aveu de ses défauts  
connus et ne pas chercher à en faire l'Apologie.
- 3<sup>o</sup> Il doit être animé du desir de plaire, par ou  
on entend avec Monoriffé, d'être aimé.

Sur les qualités les  
plus propres à procurer à celui qui  
les possède la Bienveillance des  
autres hommes

Par Monsieur Bugnion

Cette question qui doit nous occuper aujour-  
-d'hui a été choisie à cause de sa facilité, et  
rien n'étoit mieux pensé, parce qu'une Société  
renaissante, comme celle cy, doit être traitée com-  
-me un corps convalescent, que le moindre effort  
peut déxanger: N'est elle point même trop  
aisée pour fournir à votre amusement, et pour  
remplir la meilleure partie du tems ou nous devons

= être =

être réunis ? Qui ignore en effet, et qui ne peut dire en deux mots, qu'on gagne la bienveillance des autres hommes, par la Vertu en general, mais particulièrement par celles qui constituent la sociabilité et aux quelles le Commerce des autres hommes fournit un constant exercice ;

Telles sont, la Justice, l'humanité, la Bien-faisance, la Generosité, et l'amitié.

Cet homme juste aux yeux duquel les droits des autres hommes sont toujours aussi sacrés que les Siens propres, et dont la Loi dicte tous les procédés à leur égard, n'est il pas bien sur de leur Bienveillance ?

Pourroient-ils la refuser encore à celui qui joint à ce principe habituel de Rectitude, un sentiment d'affection pour les autres hommes qui supplée aux imperfections de la Loi, et qui, lorsqu'elle se fait à leur égard, n'a qu'à consulter son cœur pour aller plus loin, pour s'intéresser même à leurs disgrâces, et pour être ému de ce qui les touche ?

Si cet homme humain va plus loin, et si cette émotion après avoir dilaté son cœur, influe sur ses actions pour les faire servir au bonheur ou au soulagement des autres hommes, pour le rendre bienfaisant, n'est il pas bien sur de leurs hommages ?

Ils iront même jusques à l'adoration du Bien-faisant lorsque cette précieuse qualité, devenu tout à fait expansive reculera les bornes du besoin, pour verser avec profusion des bienfaits non nécessaires sur des objets qui pouvoient s'en passer, qui

ne les attendaient point si largement et qui auroient été contents si beaucoup moins.

En un mot l'homme genereux moissonne sans doute tout le fruit que le Bienfaisant peut recueillir chez les autres hommes, mais il doit y trouver de plus, tout ce que les fleurs du sentiment et de la gratitude peuvent avoir de plus délicieux, surtout lorsque cette Generosité s'élève au dessus des imperfections humaines, pour les pardonner à ceux qu'elles ont entraîné dans des écarts, et pour ne les leur faire apercevoir, que pour les corriger s'il est possible.

Supposés enfin, Messieurs, un homme assez heureusement né ou formé par l'Education pour joindre à toutes ces qualités, celles d'un cœur ouvert à la vraie amitié, et capable de s'identifier en quelque sorte, avec un objet digne de lui, pour être heureux de son bonheur, et malheureux de son infortune pour confondre l'amour de soi même avec celui de son Ami et son existence avec la sienne, N'aurons nous pas trouvé les qualités les plus propres à procurer à celui qui les possède

Non, Messieurs, ce tableau a le double défaut de convenir à trop peu d'hommes, et même, quand il devroit moins à l'imagination, de ne pas bien rendre celui qui ferait le plus propre à gagner la bienveillance universelle.

J'ai pour garant de cette assertion, une autorité bien respectable ; C'est celle du P<sup>re</sup> De Montesquieu à qui on demandoit pour quoi Fontenelle étoit si aimable dans le monde, (Ce qu'il me parait le Synonyme de notre question) le President répondit à celle là sur Fontenelle ; Parce qu'il n'aime personne

Trait hardi qui commença par me revolter,  
mais qui après quelques Reflexions, me parut  
peindre également ce Philosophe à la société; Il  
a peut être produit déjà le même effet sur vous  
Messieurs, ou du moins le produira-t-il; Mais  
qu'il en soit, nous devons l'analyser &  
pasce que les grands noms ne font point fait  
pour nous en imposer, et que l'examen Philo-  
sophique est l'objet de cette société.

Quelques respectables que soient les Vertus dont  
nous venons de parler, leur effet naturel dans  
la société est l'estime et non la Bienveillance,  
sentiment plus doux, quoique moins profond, &  
qui a beaucoup plus d'occasions de se montrer  
qu'il agit avec moins de force;

Le premier est l'Or dont on se sert rarement  
et l'autre la petite monnaie dont l'usage revient  
à chaque instant; A quoi me sert en effet  
la Justice de cet homme que je rencontre tous  
les Jours? Je n'aurai peut être jamais avec lui  
d'affaires ou je puisse me ressentir de la fer-  
meté de ses Principes; Son Humanité? Il  
ne peut l'exercer à mon égard que lorsque le  
poids de la douleur m'opresse.

La Bienfaisance? Que dans les disgrâces de la  
Fortune.

La Générosité? Que lorsque j'aurai reçu de plus  
grands échecs encore, ou que j'aurai eu le malheur  
de l'offenser.

Son Amitié? Elle permet si peu de partage, quand  
elle est vraie, que le nombre de ceux qui peuvent  
y prétendre, doit se trouver nécessairement très petit.

Il y a plus encore, Messieurs, C'est que toutes les Vertus  
communément et d'autres dont nous pourrions grossir cette  
intéressante énumération, sont nécessairement bornées  
dans leur exercice; l'Homme le plus bienfaisant  
le plus généreux se trouve toujours obligé malgré  
lui à se prescrire des limites; et par conséquent ceux  
qui en sont exclus se refroidissent à leur égard dans  
la même proportion que ceux qui sont dans leur  
enceinte les admirent et les chérissent.

La distinction sur tout que l'Ami fait de  
son Ami, la partialité nécessaire, qu'elle lui  
inspire pour l'objet de son affection, ne doit  
elle pas peiner plus d'une fois ceux qui en sont  
exclus et qui se trouvent tout aussi dignes;

Il me parait en un mot qu'il n'y a point de  
Vertu décidée sans une forte de passion pour ceux  
sur lesquels elle s'exerce; Passion par conséquent,  
dont les effets peuvent être admirés par ceux  
qu'elles ne regardent point, mais qui ne contribuent  
point à leur agrément ni à leur bien être, ne  
peuvent point par la même, faire maître leur  
Bienveillance pour ceux qui les ressentent.

Sur quels hommes ira donc se reposer la  
Bienveillance de la Société? Sur ces Etres privi-  
legés qu'aucune passion forte ne domine, et qui  
presque à la même distance des grandes Vertus que  
des grands Vices, possèdent cette égalité d'Âme, que  
rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflamme,  
dont le sang toujours tranquille dans sa course ne  
s'agite ni sur le bonheur, ni sur le malheur d'autrui  
Qui sans être indifférents à leurs sorts ne pleurent  
pas leur infortune avec Meschanceté, et peuvent

= sans



135.  
sans malignité. ~~Amis~~ ~~avec~~ ~~Demerite~~, de  
tous les ridicules et de tous les travers, fut  
ce même aux dépens d'un de ceux qu'ils apellent  
Ami de sa Société, sur tout si la Nature leur  
a été libérale en Talens, De la dit je l'Aménité  
des Caractères, la gaieté dans l'Humour, et toute  
l'apparence du Contentement, de la cette joye  
qu'ils portent avec eux dans la Société, les  
plaisirs qu'ils y font naître, et la Bienveil-  
lance qui en résulte, parce qu'ayant à chaque  
instant besoin d'être amusés, ceux qui nous  
rendent ce service nous plaisent plus souvent  
que ceux qui nous sont utiles, et que d'ailleurs  
tous ceux qui approchent ces heureux Tempe-  
raments jouissent de la douce illusion de ne  
point voir chez eux de préférence pour d'autres.

Foutenelle en fut un & je croirais Messieurs  
qu'il étoit la le sens du Paradoxe de  
Montesquieu, qu'il n'étoit si aimable que par-  
ce qu'il n'aimoit personne; Un trait connu de  
la vie de cet homme unique, pourroit encore  
illustrer cette idée, Etant allé au Printemps  
faire une partie de Campagne pour manger  
des premières Asperges, avec un de ceux qu'il  
apelloit ses Amis, celui-ci fut frappé d'une  
Apoplexie foudroyante, à l'instant qu'ils or-  
donnoient leur Plat d'Asperges, Foutenelle les  
aimoit au Beurre & l'Ami à l'huile, ils  
donnoient leurs ordres en conséquence, lorsque  
l'Ami est frappé d'une apoplexie foudroyante  
Foutenelle sans s'en souvenir dit au cuisinier,  
apresent toutes aux herbes; Et il n'en fut pas

— non

moins depuis. ~~Marime~~ le plus recherché et le  
plus aimable. La Nation qui l'a le plus  
admire, pourroit peut être nous en fournir encore  
un exemple plus en grand; Mettez un Français  
& un Anglais dans une société sans préjugé  
sur les deux Nations; Le premier plein de  
gaieté & plaisanterie bonne ou mauvaise, mais  
la croyant toujours bonne, également empressé &  
honnête dans le propos avec tous ceux qui l'entourent  
mais ne sentant pas plus dans le fond pour l'un que  
pour l'autre et qui les regardera du même oeil le  
premier & le dernier jour qu'ils vivront ensemble.

Le Second, au contraire, réservé, la citurne  
ne parlant que lorsqu'il croit avoir quelque chose  
d'essentiel à dire, froid avec tous ceux qu'il ne  
connoit pas depuis longtemps, mais la tête pleine  
de quelque idée forte (Je parle ici Messieurs  
suivant les Anciennes idées des deux Nations,  
sans prétendre rien décider) & le cœur d'un  
vif attachement pour son Ami ou seulement  
pour l'homme qu'il estime; Quel est celui  
des deux qu'on prononcera le plus aimable, et  
qui jouira le plus amplement de la Bienveil-  
lance de la société? Il est inutile, je  
pense de le nommer, la question me parait  
déjà décidée, en attendant Messieurs que vos  
remarques viennent rectifier les miennes; Mais  
permettez moi avant de finir, de dissiper un  
nuage qui s'est peut être élevé dans votre  
Esprit, pendant que j'avois l'honneur de vous  
le communiquer; Ne m'aurez vous point soupçonné  
de déprimer les vertus que j'é crois insuffisantes

188.  
de son propre Cœur, (tiendra) lieu et de la  
Bienveillance, et même de l'Estime des autres  
hommes, s'ils étoient assez injustes pour la lui  
refuser, lorsqu'il a été droit, humain, bienfaisant  
assez généreux pour pardonner, et capable d'une  
solide amitié; Qu'il est d'ouïs de savoir faire  
maître le plaisir et d'être recherché par ceux qui  
veulent d'en voir paraître l'omage par tout  
où on est, de ne promener son idée que sur d'agre-  
-ables objets ou de n'en présenter que de semblables  
par tout où on porte ses pas; Mais qu'il est  
délicieux d'avoir une Ame accessible aux fortes  
émissions de la Vertu, n'y eût-il que celle qui  
distingue un Ami de la foule, pour se confondre  
avec lui dans toutes ses situations, pour partager  
ses disgrâces tout aussi vivement que son bonheur,  
pour lui arracher son secret lorsque sa délicatesse  
voudrait le cacher, pour ne faire servir cette  
découverte qu'à le consoler. Cette jouissance  
la est pour la première classe, et l'humanité  
et celle de la Bienveillance pour les autres.

de son propre Cœur, (tiendra) lieu et de la  
Bienveillance, et même de l'Estime des autres  
hommes, s'ils étoient assez injustes pour la lui  
refuser, lorsqu'il a été droit, humain, bienfaisant  
assez généreux pour pardonner, et capable d'une  
solide amitié; Qu'il est d'ouïs de savoir faire  
maître le plaisir et d'être recherché par ceux qui  
veulent d'en voir paraître l'omage par tout  
où on est, de ne promener son idée que sur d'agre-  
-ables objets ou de n'en présenter que de semblables  
par tout où on porte ses pas; Mais qu'il est  
délicieux d'avoir une Ame accessible aux fortes  
émissions de la Vertu, n'y eût-il que celle qui  
distingue un Ami de la foule, pour se confondre  
avec lui dans toutes ses situations, pour partager  
ses disgrâces tout aussi vivement que son bonheur,  
pour lui arracher son secret lorsque sa délicatesse  
voudrait le cacher, pour ne faire servir cette  
découverte qu'à le consoler. Cette jouissance  
la est pour la première classe, et l'humanité  
et celle de la Bienveillance pour les autres.

Enfin, Messieurs, j'ose même avancer que  
quiconque est bien convaincu des l'existence du  
principe immortel qui vit en lui, le suffrage  
de

C'est qu'on appelle, le Sentiment n'est-il point une maladie de l'Âme, qui s'encre & la faiblet.

M. Bignon Il n'est peut être point de question, qui ait plus besoin d'une exacte définition que celle cy, parce qu'il n'est aucune des affections de l'Âme, qui ait plus d'acceptations différentes, et sur laquelle on soit moins d'accord: Tout ce qui n'est pas continuellement courbé vers la Terre par les besoins journaliers, et sans cesse occupé de travaux renaissants pour soutenir son existence, parle de sentiment, croit l'éprouver, le connoître, s'honore même d'en être susceptible.

Cependant que de diversité, et de contradictions même, tant sur la chose que sur le mot soit dans les différents Ages, soit dans les divers États de la Vie? Au premier développement de l'Âme, c'est un attachement exclusif pour ses plus proches Parents & pour son Ami; A 15 ou 20 ans & Parents & Amis ne lui font plus rien auprès d'un objet d'un autre Sexe qui l'enflame souvent par la seule Beauté: A 30 ans elle ne suffit plus pour fixer le Sentiment, il faut de plus des Talens, des Vertus, des Rapports de Caractère & de goût: A 40 ans & plus le ne sera point encore assés, s'il faudra des convenances pour déterminer ce sentiment sur un objet.

La diversité des États de la société et des conditions, me paroissent aussi le nuancer également; L'habitant de la Campagne n'aime

n'aime ni ne hait précisément comme celui des Villes; Plus simple dans ses goûts et environné d'un plus petit nombre d'objets, il fait beaucoup moins pour emouvoir le premier, il met aussi moins de façon à l'exprimer, et sent ce pendant davantage, La preuve en est qu'il change moins et que la constance dans ses goûts, lui est pour ainsi dire naturelle,

On en peut dire autant de l'habitant des petites Villes, comparé avec celui des Capitales, et d'une petite société relativement aux grandes; Point de Profession encore qui ne répande une teinte particulière sur le sentiment de ceux qui l'exercent; Ainsi n'est il point de Peintres dont les Tableaux soient plus variés et en même temps plus vrais, que ceux qui ne s'occupent que du sentiment, et dans cette multitude immense de Livres frivoles, ou il n'est question que de le rendre sous toutes ses faces, il n'en est aucun qui ne présente des traits intéressants pour toute espèce de Lecteurs: Voilà pourquoi ce genre d'écrit est si étonnamment multiplié, son abondance fait sa facilité et en multiplie à l'infini les Écrivains, Voilà pourquoi encore, ils trouvent toujours des Lecteurs, Surtout chez le Sexe le plus susceptible d'impressions; C'est un Protée qui malgré des millions de Mouvements & de Métamorphoses déjà connues, en a des millions de nouvelles dont chacune captivera quelque Spectateur celui même qui réduit à ce Rolle n'a plus de Passion à satisfaire.

On ne peut donc point pour se former une idée juste du sentiment, aller demander à tel ou tel individu en qui il consiste, parce que chacun



en donnera une définition différente, quoique  
vraie pour lui et peut être fautive pour moi,  
Mais il faut s'en former une ici qui serve  
de principe, à ce que nous en aurons à  
dire.

L'Homme sent, réfléchit & raisonne, ce  
sont les ses principales facultés, aux quelles  
celles de se rappeler, de comparer et de juger  
ne servent que de moyens; l'Imagination se  
me paroît même qu'une faculté secondaire, qui  
doit plus à la mémoire et à la comparaison  
qu'on ne le suppose communément; Les sens  
ont la principale influence sur cette première  
faculté, de là vient qu'elle s'appelle Sensibilité  
et le résultat de son action sentiment;

Pour savoir si il affaiblit ou fortifie l'Âme,  
il faut déterminer de plus, ce que c'est que  
sa force & sa vigueur, et je crois, Messieurs,  
qu'elle consiste comme celle du corps, dans le  
pouvoir d'agir d'une manière supérieure, à la  
portée du commun des hommes.

Cela posé je n'hésite pas de répondre  
affirmativement à la question, au risque de  
passer un instant à vos yeux pour aimer le  
Paradoxe & gâter, qui m'a toujours paru des  
plus faux et pour ne pas connaître le senti-  
ment, ce que seroit encore une beaucoup plus  
fâcheuse imputation au près de vous, Messieurs  
Mais si vous voulez bien me prêter encore un  
moment d'attention, Peut-être me justifierai je  
de l'une et de l'autre, en vous avançant  
que ce n'est ni par singularité ni par apathie  
= que

que j'ose disputer au sentiment une partie des Prerogatives  
qu'on lui accorde communément; La Nature même du  
sentiment me paroît prouver ce que j'avance; Il doit sa  
principale activité aux sens qui ne s'accommodent que de  
ce qui les affecte agréablement, et qui recherchent toujours de  
douce jouissance, et qui cependant s'en lassent bien tôt,  
ensorte que le travail, les efforts et les combinaisons, aux  
quelles il faut presque toujours se livrer, pour faire  
quelque chose de grand dans quel genre que ce soit,  
ne sont point de leur ressort et demandent nécessairement  
l'action de facultés moins pétulantes et plus réfléchies.

Je sai que toutes nos idées nous viennent par les  
sens, qu'ils en font ou l'occasion ou le berceau, mais  
elles sont toujours très inconstantes, très faibles & très  
imparfaites, si elles n'ont pas d'autres secours & d'autres  
alimens; Semblables à ces terres légères, ou les  
influences de l'atmosphère et les rayons du Soleil,  
penètrent aisément, toutes les semences qui s'y trouvent  
y germent avec rapidité, et donnent les plus grandes  
espérances des qu'on les voit éclore; Mais elles  
secheront bientôt, si des Pluies continuelles ne viennent  
les humecter & les nourrir.

Je n'appelle en second lieu à l'expérience et je vais Mes-  
sieurs vous mettre sous les yeux quelques uns des grands  
Exemples qu'on nous a été ordinairement pour nous  
prouver l'énergie du sentiment, Je laisse la les  
Héros de l'Iliade, parce que leurs passions & leurs hauts  
fautes qu'elles enfantèrent, n'ont eu suivant toute appa-  
arence d'autre fondement que l'imagination du plus  
second des Anciens Poètes, et je commence par Alexan-  
dre le Grand; Le Sage pourroit lui disputer à  
bon droit ce titre, mais les Siècles l'ont consacré,  
= &

je demande seulement qu'il le mérita aux yeux de la multitude par tendresse pour Olympias, — son respect pour Aristote, son amitié pour Ephestion, sa confiance pour Philippe, ou par le passage du Gannique, par la Bataille d'Arbellus par la conquête d'une partie du Globe, tout autant d'actions ou je crois que le sentiment étoit pour rien, César qui se fit un Empire plus étendu encor que celui d'Alexandre, qui joignit la gloire des Lettres à celle des Combats, laissa son nom à la Postérité pour symbole de la grandeur peut il passer pour un homme à Sentiment, lui qui fut le rapport d'un des Historiens, contemporain étoit le Mari de toutes les femmes de Rome et la femme de tous les Maris, et peut on encore donner ce nom à sa galanterie passée pour Cleopâtre ou à son exclamation au coup de poignard de Brutus?

Et pourra-t-on en accorder davantage à Marc Antoine son Ami prétendu, quoi qu'il soit mort dans les chaînes de cette même Cleopâtre? Mais les horreurs des Prescriptions et surtout la tête de Cicéron élevée à la Tribune aux harangues, ou il avait si bien défendu, me montrant une Ame sans amitié et un cœur atroce — tout comme la Bataille d'Actienne, perdue peut être pour courir après cette fameuse Preyne d'Egypte décelant une faiblesse insigne; Leur heureux successeur Octave, montra-t-il plus de sensibilité en résistant à tous les attrait de cette séduisante femme et en cimentant son tronc nouveau du sang de tant de Citoyens? Si

V. 28.  
Si des Conquerans Anciens, nous passons aux modernes, trouverons nous chez les premiers Heros la force d'Ame à côté du Sentiment? Charles deux abandonne des objets qui la doroiennent et dont il pouvoit faire le bonheur, brava fierement les Charmes de la Comtesse de Königsmark, pour aller devaster des Provinces qu'il ne veut pas seulement garder, et expose à Bender une poignée des plus fideles qui furent jamais, au Canon et au fer des Janissaires pour avoir la gloire jusques la insouie de se défendre presque seul contre une Armée; Son amitié pour Stanislas ne sauroit être citée en faveur du sentiment, puisque ce fut l'effet du moment qui lui seroit d'ailleurs à humilier Auguste.

Son Rival de gloire, Pierre, extraordinaire, mais bien superieur à-t-il du ses voyages & la reformation de son Empire au sentiment, lui qui mettoit à mort son fils unique, avec le même sang froid qu'il tiroit aux hommes sur les Toits, et son mariage avec Catherine ne dut pas davantage en faveur de sa sensibilité, parce que c'étoit une femme supérieure, dont il avoit connu l'habileté et dont il sentoit le besoin en Politique.

Le Cesar de nos jours y a-t-il plus de libre? Et la moderne Semiramis, lui doit elle le Trone sur lequel elle est assise?

J'allois faire une omission impardonnable en negligant Henry quatre, dans cette enumeration des Heros couronnés, Je respecte ses vertus, et je suis touché comme vous, Messieurs, des divers traits de sensibilité qui les distinguent de tous les Rois, mais il me parait en même tems qu'elle

— lui

lui fit commettre les fautes les plus graves; elle lui fait perdre dans les bras de Gabrielle les momens les plus précieux, dans une des circonstances les plus critiques de ses efforts contre la ligue, et il s'abîme la soir de Normai pour le tour de la Lethargie voluptueuse ou il étoit endormi.

Le trait si justement exhalé, par tous les coeurs sensibles du Peuple qu'il laisse passer pour les Parisiens assiégés, ne peut il pas sans Blasphème, être envisagé comme un trait de faiblesse dans ce moment là, — puisqu' le Siège et les Misères de Paris auroient pu finir plutôt sans secours?

A combien d'autres faiblesses ne l'exposent pas pendant son trop court Règne; l'Empire de ses Maîtresses sur sa sensibilité? Combien de fois le prudent, le ferme l'imbroyé Sully n'eut il pas à lutter — contre des Edits injustes qu'elle lui arrachaient, et ne risqua-t-il pas lui même d'en devenir la victime, lui qui avait tant fait pour son Roi? La force d'Âme d'Henry quatre venoit donc d'ailleurs.

Il en est de même, des Médicins, des Héros du second ordre, des Philosophes que nous devons observer avec plus de plaisir encor, parce qu'ils sont moins éloignés de nous; Si Lucrece eut été sensible eut il veu si longtems avec Clantipe, dans son Païs et son siècle, ou le divorce n'étoit ni pénible ni honteux à obtenir;

S'il eut aimé véritablement sa femme, ses Enfans, ses Amis; Se seroit il refusé aux sollicitations de ces derniers, pour échapper à l'injuste mort qu'on lui préparoit; S'il eut seulement aimé sa Patrie, ne lui eut il pas épargné par sa fuite, un des plus lâches Assassinats que la superstition ait jamais fait commettre avec le glaive des Loix, et la crainte de les blesser, eut elle balancé chez lui des Intérêts si chers au sentiment?

Il faut donc dire encore de lui, sa force d'Âme venoit d'ailleurs.

Fut ce le sentiment qui donna à Epictète la force d'Âme de se voir casser la jambe par son farouche Maître avec le même sang froid, que nous nous laissons marcher sur le pied dans la boue?

Quel Philosophe moderne a montré par des sentimens et la peint plus énergiquement que Jean Jaquet, et quelle pusillanimité dans ses plus petites infortunes dans ses plus légers démeles, soit avec les Grands soit avec les Petits, soit avec le Cure de Motier, soit avec l'Historien d'Angleterre, qui fut le vrai Philosophe dans cette occasion sans avoir jamais formé la moindre prétention au sentiment.

Quel Poète Ancien en montrant plus dans ses Vers que le tendre Ovide, et quel homme plus lâche dans ses disgrâces, vit on jamais rien de plus rampant que ses



16  
Iristiqs de Ponts, qu'on aurait pu tout  
aussi bien nommer les Vilia de Ponts  
Tout son frime cause de son Laïl  
consistait à avoir vu par hasard une  
Abomination d'Auguste dans son Palais  
et ce pendant il lui prodigue pour le  
flechir les mêmes adorations qu'il aurait  
pu offrir à Jupiter même irrité, ou ce  
qui est plus encore, au meilleur et au  
plus saint des hommes.

Voyez Enfin, Messieurs, pour finir une  
enumeration peut être déjà trop longue,  
et qu'il ferait cependant si aisé de grossir  
encor, Voyez le touchant Racine, cette  
Ame si delicate si sensible, qui manie  
avec tant d'Empire, celle de tous les Spec-  
tateurs de ses Tableaux du sentiment, et  
même des simples Lecteurs, qui fait  
leur arracher comme il veut des larmes  
d'attendrissement & d'horreur, de tendresse  
et de haine, de plaisir et d'indignation:  
Voyez le dit je déjà en possession de sa  
gloire et d'une fortune indépendante, &  
risquer de mourir de déplaisir sur un  
coup d'oeil peu obligeant que Louis XIV.  
laisse tomber sur lui sans dessein, ou  
du moins par Caprice, le sentiment  
produisait-il chez lui la force d'Ame?

Si aux traits de ces Hommes  
publics, je pouvais ajouter ici ceux des  
particuliers, qui pour être obscurs, n'en  
ont pas moins un Coeur, vous verriez

17  
10  
presque toujours le sentiment produire chez  
eux les jugemens les plus erronés, sur le  
caractere et les dispositions des autres hommes,  
leur causer ainsi les meprises les plus grossieres  
qui repandent quelque fois une amertume  
indestructible sur leurs jours, Vous verriez la  
sensibilité nuire chez eux au developement  
et à l'exercice de la Raison, et bien loin de  
fortifier leur Ame, la laisser ainsi plus  
ouverte et sans defense, aux corps de l'ad-  
versité, grossir pour eux la liste des Revers  
et par la plus fatale inconsequence les  
rendre plus sensibles aux maux qu'ils éprou-  
vent, qu'aux Biens qui leur restent;  
Vous verriez tous les Letateurs du sentiment  
beaucoup plus souvent Dupes des hypocrites  
qui le jouent, que ceux qui consultent tout  
bonnement leur Raison et leur bon Sens,  
plus tôt que leur coeur, vous les verriez  
même faire plus d'une fois du mal dans  
la Société à force de bonnes intentions;  
N'oser reclamer contre aucun abus, ni sele-  
ver contre aucun desordres, mais toujours  
prêts à tout pallier, tout excuser, et inge-  
nieux même à couvrir, je ne dis pas les  
fautes du prochain, Noble et sublime effet  
de cette Humanité que l'Evangile place à  
la tête du Catalogue des Vertus, mais à  
colorer tous les desordres du beau nom de  
douceur dans les Moeurs et de sociabilité.  
Ceci conclure, Messieurs, de ces  
observations, sur la justesse des quelles  
= je

Je demande de bonnes foi les vôtres pour  
savoir à quoi m'en tenir? Rien conclure  
dis-je, en les supposant fondées? Qu'il  
faut renoncer au sentiment et l'étouffer  
s'il est possible: Le Medecin de Moliere  
qui voulait couper un bras pour que le  
reste du Corps se porta mieux aurait  
ainsi raisonne; Mais pour nous qui ne  
sommes pas de si grands Docteurs, nous  
nous contentons de dire, que le sentiment  
doit rester chez ceux qui en éprouvent les  
douces influences, et en vain voudroit on  
l'arracher de ces Coeurs ou il habite, Je  
crois aussi difficile de s'y détruire que de  
le faire naître la ou il n'existe pas;

Il est pour ceux la la source de mille  
douceurs domestiques, les seules qui soient  
à la portée de la plupart des hommes;  
Je dis plus, il fut un tems ou la Société  
entiere en ressentit de grands effets, et  
ou il enfanta des vertus publiques, Apres  
l'abrutissement universel ou les Nations Ci-  
vilisées étoient tombées par les Devastations  
des Hordes barbares du Nord, par les chaînes  
du Gouvernement Feudal, par les super-  
stitions de la Religion, par l'extinction  
presque totale du flambeau de la Philoso-  
phie, l'Europe dut peut être au sentiment  
l'Aurore de quelques beaux jours, la  
Chevalerie qui se forma dans ces Tenebres  
et qui avait pour devise l'Amour et l'Honneur  
produisit de grandes Actions & consola

= un

un peu d'Humanité de tout ce qu'elle avait  
souffert pendant long tems, mais depuis que  
les Guerres les plus longues troublent à peine  
la tranquillité des Etats, depuis qu'une  
Legislation plus ou moins bonne a assuré  
presque par tout la liberté des Individus,  
depuis que la Religion epurée et la Philoso-  
phie perfectionnée, ont éclairé du plus au moins  
tous les Esprits, ce n'est plus le sentiment  
qui doit gouverner la société, et les individus  
qui la composent ne peuvent point en atten-  
dre la force d'Ames dont ils ont besoin  
C'est à d'autres facultés qu'il faut la  
demander.

Et pour tirer même de celle du sentiment  
toutes les douceurs Domestiques qu'elle peut  
produire, je crois encore qu'il ne faut s'y  
librer qu'avec mesure et le soumettre autant  
que possible au Gouvernail de la raison:  
On est le Vaissseau qui peut bien manoeuvrer  
des voiles seules: Ne commettons donc plus  
une faute trop commune, qui est, de trop  
exalter une qualité aux dependis des autres  
et si nous voulons sincerement former  
au plus grand bien notre propre Coeur ou  
ceux qui nous sont confiés, ne demandons  
à nos Facultés que ce qui est de leur  
ressort, et ne soyons pas plus sages que  
la cause première qui les diversifia  
dans nos Ames pour être plus libérale.

121  
200

# DES INCONVENIENS SUR LES INCONVENIENS & LES REMEDES DE LA SENSIBILITE DE MECONTENTEMENT.

De Monsieur Vernede

On a propose à la Société cette question au  
sur et appes: Si ce que l'on appelle le sentiment,  
n'est pas une maladie de l'ame, qui l'affoiblit &  
l'enlève? — Je pose en fait que non. C'est le pro-  
pre de l'ame de sentir, non moins que de penser.

On auroit dû substituer au terme vague de  
sentiment, celui de sensibilité; cette disposition  
à être touchée, qui nous rend susceptibles de sen-  
timent.

Il auroit été utile de considérer la sensibilité  
sous une face plus particulière, comme cette dis-  
position tendre & délicate de l'ame qui la rend  
facile à être touchée & touchée; & de rechercher jus-  
qu'à quel point la sensibilité peut être portée &  
restée naturelle & louable; & quand elle commence  
à être excessive, & à devenir par conséquent vicieu-  
se.

Il seroit bon d'approfondir ces sujets de mora-  
le, en entrant dans des détails trop souvent né-  
gligés.

Je me borne ici à tracer, les inconveniens de la  
sensibilité, dans les cas où elle donne chez les uns  
dans l'exces, parce qu'elle se trouve chez les autres,  
en défaut; & à en indiquer les remèdes.

I. Je m'adresse d'abord, aux personnes qui sont trop  
sensibles, & ensuite à celles qui ne le sont pas as-

est bien difficile & bien rare, de garder dans les cho-  
ses de la vie, un juste milieu, surtout en égard à  
la sensibilité.

En me déclarant en faveur des gens trop sensibles,  
je leur indique les inconveniens de la trop grande  
sensibilité.

- 1° Elle rend injuste —
- 2° Elle rend importun —
- 3° Elle fait que l'on est moins aimé —
- 4° Elle excite le mécontentement —
- 5° Elle attire l'humour —
- 6° Elle s'exhale en reproches fâcheux —
- 7° Elle ralentit le génie —
- 8° Elle attire la santé du corps, & la tranquillité de  
l'ame —
- 9° Elle rend moins propre à l'acquiescement des devoirs —

Je conseille aux gens trop sensibles, avant de con-  
tracter des engagements de cœur, de rechercher des  
personnes à leur amison, exemptes d'occupations for-  
tes, de passions violentes, de goûts trop vifs. — Je  
leur conseille encore après que les engagements  
de cœur seront contractés, de travailler à renfor-  
mer leur sensibilité dans de justes bornes, — de re-  
tenir leurs plaintes, ou de les exprimer avec dou-  
ceur, — de sacrifier autant que celle convient les  
discussions d'intérêt.

On pense ce motif, que quiconque retiendra  
de sensibilité en fait d'attachement de cœur, l'en  
fera d'autant mieux maître dans les autres  
cas.

## II. Eloge de la sensibilité & des gens sensibles:

En égard au cœur;  
En égard à l'esprit.  
Cet éloge est confirmé par M. Servan dans son  
Discours sur les mœurs. — Lyon 1774. P. 11, 31, 48.



Proposés aux gens trop sensibles; —  
Rempire, en abandon ses traits & travailler à se corriger.

## QUESTION

Les Suisses ont-ils une poésie nationale, & quelle doit être cette poésie?

De Monsieur Dridel.

Pour savoir si les Suisses peuvent avoir une poésie à eux, il ne faut que jeter un coup d'œil sur ce qui en fait l'essence. Toutes les nations conçoivent que ce sont les images; sans elles, sans leur secours les vers les mieux faits ne sont que de la prose rimée; leurs grâces & le plaisir qu'on ressent à les lire, viennent moins encore du nombre & de la cadence, que du tableau qu'ils représentent à l'imagination. Les véritables images poétiques, celles qui frappent à coup sûr, sont toutes tirées de la nature: c'est son étude qui doit les fournir. Voilà la riche mine que les Muses doivent exploiter, si elles ont dessein d'attacher & de plaire. —

Les Suisses chez qui le climat, les paysages & les mœurs sont si différens de ceux des autres nations, peuvent donc avoir une poésie nationale. Les habitans de la partie allemande l'ont prouvé à l'univers: les chefs d'œuvre de Haller, de Gessner, ont fait voir qu'un Suisse peut être originalement poète & avoir un caractère à soi, distingué de celui de tout autre peuple. La Suisse française ne peut-elle pas avoir le même avantage? — Je sais que plusieurs personnes éclairées, regardent le pays

de vaud (quoique dans les bornes de l'ancienne Helvétie fixées par César) comme n'en faisant pas partie. Mais les trois quarts du Canton de Vaud, la moitié du Vallais, la partie occidentale des Alpes du Canton de Berne en ont toujours fait partie. — On me dira encore que leur langue est la patrie, & que les chansons des paysans sont nos seules poésies; mais, je vous en prie, jetez un coup d'œil sur la poésie des Français par les chansons languedociennes ou Gasconnes; c'est la même chose. D'ailleurs je ne fais point attention à la langue dont on se sert, & quand on parlerait polonois, en Suisse, je crois & j'ose assurer qu'il y auroit toujours une différence essentielle, entre la poésie de l'habitant des Alpes & celles du paysan des bords de la Vistule. — La langue n'y fait rien; ce sont les images, ou plutôt la nature qui les fournit à l'imagination, modifiée d'après la diversité des objets qui la frappent. —

Mais quelle doit être cette poésie?

Je l'ai déjà dit; elle doit être tirée de la nature. Ut pictura poesis est-voilà la grande règle. — Nous avons nos tableaux nationaux; prenons les pour modèle. — Un peintre suisse ne prend ni de paysages français, ni des anglais; il en choisit qui portent l'impression de sa patrie: ce ne sera pas une vaste plaine, une rivière ordinaire, un coteau couvert de vignes; mais ce seront les rochers des Alpes, les torrens qui tombent en cascades du haut des monts, les troupeaux & les chalets qui les couvrent. — Il

ne suffira donc point pour peindre la Suisse de faire des vers dans les herissés de 7, comme M. de Mlle dans sa Tragedie de Guillaume Tell;

Je puis, j'ose en ces vers, dont partout se herisse

Il ne faudra point décrire la source du Rhin, qui naît dans des rocs affreux, & dont chaque pas près de son origine est une cascade, comme Poude décrit la fontaine d'où sort le Rénée pour arroser les vallons enchanteurs de Tempe; & malgré la douceur, le charme & l'enchantement des vers suisses de Boileau, je ne puis les approuver, parce qu'ils sont dus à l'imagination & non à la nature;

En pied du mont Reule, entre mille roseaux,  
Le Rhin tranquille & fier du progrès de ses eaux;  
Appuie d'une main sur son urne penchante  
Dormoit en traits flatteurs de son onde naissante

Vermais les roseaux n'ont crû sur le mont Reule & l'onde naissante du Rhin peut avoir un trait effrayant, majestueux, mais pour flatteurs, je ne le crois pas.

De la Harpe, dans son Philosophe des Alpes, lui fait parler un langage aussi peu philosophique qu'il est peu Suisse; il a cru sans doute que le quindé étoit le sublime, & il s'est trompé. — Et M. Rouche tout nouvellement son poème les trois, vient nous décrire les glaciers du Granderwald, qu'il n'a pas vu: il entasse des mots, il fait des phrases pittoresques, il est vrai, mais nullement descriptives.

perse que son imagination donnera une copie si difficile, même à qui voit l'original. — Je suis bien loin de me rendre à la foule des detraiteurs de M. Rouche: non certainement; je l'admire, je suis son enthousiaste, je le regarde comme un poète supérieur, quand il peint des scènes qu'il a vues, les maisons, les tendanges, les amours & la chasse du cerf. — Son morceau des est, me parait sublime, mais dès qu'il voyage sans motif de chez lui, je ne le reconnais plus: — que dirait-il si un poète suisse s'écrioit du sein des Alpes, de peindre les maisons de la Grèce, les tendanges du Languedoc, ou le port de Marseille?

En quoi donc consisteront les différences de la poésie suisse?

1.° Dans le choix des sujets: le poète suisse ne représentera que des tableaux tirés de son pays; les scènes qu'il peindra appartiendront à la patrie; il ira donc dans les Alpes, il se pénétrera de tout spectacle sublime; là il se placera sur un rocher escarpé, le torrent mugira à ses pieds, ses yeux s'élèveront sur les cimes multipliées des montagnes; tantôt il les verra couvertes de neige, tantôt tapissées d'un verd gazou. Les scènes des troupeaux montant ou descendant les Alpes, les fêtes des bergers lui offriront des tableaux intéressans & doux, comme il en trouve de terribles & majestueux dans la chute des rochers, dans les inondations des torrents, à la fonte des neiges. Dans les tempêtes qui grondent au fond des vallées

son gros art autant, sera celui des contrastes; de  
 l'un de ses tableaux fera ressortir mutuellement son  
 voisin.

2<sup>e</sup> Dans le choix des comparaisons, il écartera ses  
 images, si souvent employées, les métaphores si us-  
 sées à force de s'en servir; surtout il écartera soit  
 généralement la fable, elle n'est d'aucun secours  
 au poète de la nature; il l'abandonne au poète  
 de l'esprit. — Il est vrai que si l'on connoissoit  
 l'ancienne mythologie helvétique, elle pourroit  
 être amenée quelques fois avec succès; mais les  
 Dieux d'Athènes & de Rome, ne sont pas faits  
 pour paroître dans nos Alpes. — Il y auroit un  
 air étranger; leur disparoitre avec le reste du ta-  
 bleau seroit singulièrement choquant. — Ses com-  
 paraisons seroient donc encore tirées de la nature  
 et, mais de la nature helvétique: il n'y trouvera  
 ni Lion ni Mer, mais des ours, des sangliers,  
 des lacs, des torrens. —

3<sup>e</sup> Dans le choix des Episodes, il les tirera tant  
 de l'histoire de la patrie, mais on bien vait  
 où il ne manque que des ouvriers. — Le dévoue-  
 ment d'Arnold de Winkelried, les femmes  
 s'armant pour défendre Ulrich assiégé, —  
 l'hermite Nicolas devenu l'arbitre des can-  
 tons & leur arrachant les crèmes des mains,  
 & tant d'autres morceaux de notre histo-  
 ire seront employés: Athènes & Lacédémone  
 n'en sauroient fournir de plus intéressans,  
 ni en plus grand nombre. —

4<sup>e</sup> Dans son style, il sera bien différent de  
 celui de ses voisins; les jeux de mots, ces épigram-  
 mes, ces comettis, seroient bannis de sa berbe: sim-

ple, majestueux & original comme le pays qu'il  
 habite, il verra son style suivre ses Sujets:  
 doux & précis pour peindre les scènes agréables:  
 rapide & impétueux, comme le débordement dont  
 il décrit les rivières: fouille comme la tempête  
 qui ébranle les vallées qu'il habite, mais in-  
 cessamment rempli de tout le feu du courage & de  
 la liberté dont il jouit, quand il fera parler ses  
 caractères, voilà pour la partie descriptive. —  
 Pour la partie morale il en est de même, nos  
 vices & nos vices ne sont ni ceux des Italiens,  
 ni ceux des Français: notre bonheur au sein  
 de nos montagnes isolées dépend de causes tou-  
 tes opposées; nos mœurs sont encore essentielle-  
 ment différentes; ainsi donc le poète qui atta-  
 quera nos vices & nos ridicules ne prendra ni Ho-  
 race ni Boileau pour ses modèles, & s'il veut pein-  
 dre les plaisirs & les charmes de nos retraites,  
 il n'aura rien de commun avec le poème du  
 bonheur d'Helvétius. —

On me dira <sup>par exemple</sup> que nos noms suisses peussent  
 bien s'adapter à la poésie allemande, mais non  
 à la française, mais, je vous en prie les noms  
 hollandais & flammands sont-ils plus doux que  
 nos noms suisses. — Zuidorée, Bergben, Vaart, sont  
 ils plus sonores qu'Underwald, Morgarten, ou  
Ulrich; cependant, voir le parti qu'en tire un grand  
 maître (Boileau) dans son épître au Roi sur le  
 passage du Rhin. — D'ailleurs nos poésies seront  
 principalement pour nous, & les mots ne nous pa-  
 roîtront point barbares, parce qu'ils nous in-  
 terresseront. — Si le cœur est véritablement touché  
 du sublime dévouement de Winkelried, l'esprit  
 n'ira point chercher sur la rudesse de son nom  
 51. fin



Enfin le grand art pour placer un mot dur, est de l'encadrer convenablement: si le vers est prosaïque ou sec, ou que l'idée soit triviale, le mot paraîtra dans tout son ridicule; au contraire, si le vers est doux ou majestueux, ou que l'idée soit neuve et frappante, le mot passera à la faveur de cet entourage.

Je le répète; nous avons déjà des modèles: Haller & Gessner ont montré aux poètes suisses quelle carrière ils doivent fournir; surtout l'Épître de la jambe de bois, du poète de Zurich & les Alpes de celui de Bâle, sont des morceaux marqués au coin de la vraie poésie nationale.

3<sup>e</sup>. Mais c'est surtout par les détails que le poète suisse peut se distinguer. Quel pays est au si pittoresque que notre patrie? où trouver plus de beautés & de scènes différentes, dans un aussi petit espace? Dans quel endroit le lever de la lune est-il plus beau? Dans quelle partie de l'Europe les jeux de la lumière & des ombres sur les eaux, les forêts & les montagnes sont-ils plus variés? Nos torrents tantôt tranquilles, tantôt impétueux, nos lacs tout à tout calmes ou agités par les vents, nos majestueuses forêts de sapins; peintre de la nature! si tu veux la surprendre, enfonce-toi sous leur ombre antique & vénérable, prête l'oreille au frémissement des cimes ébranlées, regarde la lumière dégradée à travers les branches, couche-toi dans l'endroit le plus sombre, pénètre-toi de l'horreur religieuse qui y règne, puis, sais tes pinces & trace! — mais quand tu voudras peindre la nature, fais le cabinet où ton génie est retréci, mets-toi au large, sous le dôme des grandes forêts, ou sous la voûte immense des

cieux, au sommet d'une montagne. Que ton imagination soit toujours d'accord avec tes yeux & la nature: veux-tu peindre une orage, prends un bâton, va sur le Semnan, lorsque le vent l'agite; veux-tu voir une belle nuit, navige sur le même lac, quand la lune y promène ses reflets; veux-tu savoir ce quel est qu'une tempête, cours dans les Alpes & attends dans une vallée profonde, le moment où les vents, les tonnerres & les éclairs unissent leur pouvoir effrayant.

Portons enfin, Mémoires, de notre indolence poétique, qu'on ne nous fasse plus ce reproche.

La nature a tout fait pour nous;

Mais nous négligeons la nature.

Combien de morceaux intéressans nous avons à faire!

1<sup>o</sup>. Les saisons des Alpes si différentes de celles de l'Alpion ou de St-Lambert, d'autant plus pittoresques que les détails en seroient moins connus.

2<sup>o</sup>. Les nuits des Alpes. — Quel charme y règneroit, pour peu qu'un poète fût sensible & mélancolique, sans être hypochondre.

3<sup>o</sup>. Et la romane nationale si chère à tous nos voisins; plus une en français; plus en allemand Levater y a travaillé avec un succès éminent.

4<sup>o</sup>. L'épique nationale nous manque encore en français; & quelles scènes naïves & touchantes pour ce genre ne nous offrent pas les habitans des Alpes, leurs mœurs simples, leurs fêtes, leurs amusemens, leurs amours? —

Je ne parlerai point du grand ouvrage qu'il y auroit encore à faire sur la révolution qui rendit la liberté à la Suisse; le sujet en est superbe



superbe & abondant, mais qui le traite? Nous sommes encore trop jeunes en poésie: Virgile ne réussit pas dans les premiers siècles de Rome.

Mais sans former des desseins si relevés, cultivons les muses de la Suisse, adjoint notre prose pratique; sentons que nous avons des talents & faisons en usage avec l'esprit pénétrant; l'imagination vive que nous tenons de la nature; il ne nous faut que de l'exercice pour réussir. Ne jouissons pas de notre bonheur, de notre patrie, de notre belle nature, comme des épicuriens, multiplions en les tableaux, offrons-en de fidèles à ceux qui ne peuvent se transporter dans nos contrées, & prouvons à ceux qui viennent les admirer, que comme eux, nous en connaissons les beautés, mais que nous faisons plus, que nous savons les chanter;

Qui, près de ce beau lac favorise des vœux  
Sans chanter le bonheur, qui! nous serions heureux!  
Mélons, il en est temps, les roses du génie  
Au lamier belliqueux qui percé l'Helvétie  
Si de notre destin nous sentons les dangers  
Transmettons à nos vers le charme de nos cœurs.  
Et ravisant chez nous Théocrite & Virgile  
Opposons le Léman au polder de Sicile.  
Amis, il fut un temps où de vains préjugés,  
Dans une sombre nuit, nous traînaient enjagés;  
Faisons un noble effort, marchons avec audace  
Dans les sentiers du goût dont nous savons le trac  
Faisons le François même à repeter nos vers  
Et vengeons l'Helvétie aux yeux de l'Univers.

## - L'ESTER

Quelles sont les ressources & les consolations de l'âge avancé?

par Monsieur Vernede

Chaque chose doit être faite en son temps: le temps le plus propre à s'occuper de la question ci-dessus, c'est l'âge voisin de la vieillesse; c'est la maturité de l'âge mûr.

La vieillesse, comme les autres âges, mais peut-être pas plus que les autres âges, a ses inconvénients particuliers, les infirmités du corps, l'affaiblissement des facultés de l'âme, la solitude ou la perte de ses parents & de ses amis.

On conseille aux vieillards,

- 1<sup>o</sup> Beaucoup de ménagement en regard à la santé.
- 2<sup>o</sup> La retraite des grandes affaires & des fortes occupations.
- 3<sup>o</sup> Un loisir actif.
- 4<sup>o</sup> La contemplation de la nature.
- 5<sup>o</sup> Les réflexions.
- 6<sup>o</sup> Les jouissances que procure une foi éclairée & une conscience tranquille.
- 7<sup>o</sup> L'anticipation du bonheur dans un autre état.

# Bentree de la Société

Dimanche 26 Novembre 1780.

par Monsieur Vernede

Membre de cette Société, du renouvellement de laquelle, je me persuade que nous nous félicitions tous, en rendant grâce à celui qui en a été le Restaurateur (\*), m'en promettant beaucoup d'agrément & d'utilité; & desirant d'y contribuer à mon tour, j'ai recherché quelles sont les dispositions d'esprit & de cœur, que chaque membre de notre Société doit y apporter, pour la rendre agréable & utile à lui & aux autres.

Je me suis demandé ensuite quelles étoient les diverses utilités des questions qui s'agissent parmi nous, & quel étoit le ton d'esprit qu'il falloit avoir pour répondre pertinemment à des questions proposées;

Je me suis demandé enfin quels seroient les meilleurs moyens d'engager les membres de cette Société à y assister avec assiduité & avec plaisir. — Je vous offre, Messieurs, le court résultat de mes réflexions. De bonnes intentions me promettent votre indulgence pour quelques minutes. —

Comme il semble, en général, que nous se chissions mieux ce que les autres nous doivent, que ce que nous leur devons, j'infère de ce que j'ose attendre des autres membres de cette Société, ce qu'ils ont droit d'attendre de moi à

leur tour.

On demande quelles sont les dispositions d'esprit, quelles sont les dispositions de cœur, que chaque membre d'une Société littéraire telle que la nôtre doit y apporter pour la rendre agréable & utile à lui & aux autres? — Je réponds: toutes les dispositions d'esprit, toutes les dispositions de cœur qu'il peut raisonnablement & équitablement attendre des autres membres. Et un seul sentiment me paroît renfermer tout ce qui peut être exigé; c'est l'affection, nommément cette sorte d'affection qui concerne les membres d'une Société littéraire.

La nôtre a été formée & renouvelée sous d'honnors auspices; elle a eu l'estime & la vénération pour bases. — Chaque membre a été unanimement admis. — Elle se propose le but le plus louable, une connaissance plus distincte de la vérité. — Tous les gens qui pensent bien ont aplaudi à son établissement. — Vous avez déjà dans quelques sciences, vu l'affection s'annoncer tout naturellement par un air ouvert, un être gracieux & des discours obligeans; par des égards & des attentions. — En effet, plus persuasive & plus puissante venant à la raison, l'affection est si propre à adoucir les humeurs, à plier les caractères, à concilier les goûts! Il en résulte une heureuse facilité d'esprit, au moyen de laquelle on supporte sans peine ici ce qui ne plairoit peut-être pas ailleurs; on prie & volontiers ici ce que l'on relusoir peut-être ailleurs &

on

on tient compte même de bonnes intentions non  
essentiées.

Mais si l'affection produit une indulgence pré-  
cieuse, non moins à ceux qui l'apportent, qu'à ceux  
qui en sont les objets, elle inspire aussi une ac-  
tivité empreinte & une généreuse émulation: il  
en naît un échange bief d'idées justes & de sen-  
timens exquis. — Aucun de nous ne consenti-  
ra, je m'assure, que d'autres soient, si non de plus  
vignes membres, du moins des membres plus zélés,  
& vous réunira, Messieurs, vos efforts, soit que  
la solidité, la clarté, l'exactitude, la précision  
soient votre partage; soit que vous soiez dotés  
de fécondité d'imagination, & de feu; soit que la  
sensibilité & la délicatesse vous caractérisent,  
ou que la singularité, la vivacité & l'enjoue-  
ment vous distinguent.

La Société compte sur vos abondantes con-  
tributions: — ainsi extérieur pieux, humain  
accommodant, caractère liant, esprit facile: —  
ainsi confiance & liberté: — ainsi activité, zèle  
& émulation: — communications libres & intéres-  
santes d'idées & sentimens, vous serez les doux  
fruits de l'affection, qui, entrant que mem-  
bres de cette Société littéraire, doit nous lier  
de plus en plus.

En se demandant quelle étoit l'utilité  
des questions qui s'agitent parmi nous, on  
se voit, sans doute répondre: — les questions —  
fixent l'esprit sur un sujet. — Les idées sur  
ce sujet deviennent plus distinctes; il est con-

fidéré sous divers faces; l'attention se porte sur  
des objets importants. — ces objets sont variés: — on  
perfectionne, en répondant à des questions pro-  
posées, le talent d'écrire ou la faculté de par-  
ler.

Mais quel est le tour d'esprit qu'il faut  
avoir pour répondre pertinemment à des ques-  
tions proposées?

En général, les questions peuvent être obscu-  
res, & il faut de la pénétration pour en déve-  
loper le sens: — elles peuvent être vagues & il faut  
de la précision pour en fixer l'idée principa-  
le; elles peuvent être stériles, & il faut de la fé-  
condité pour les rendre intéressantes. — Mais —  
quant au tour d'esprit nécessaire pour répon-  
dre pertinemment à des questions proposées, je  
suppose qu'il faut entendre par là, non le ca-  
ractère particulier, soit naturel soit acquis —  
de chaque esprit, mais la manière de conce-  
voir & de présenter les objets. — Il y a donc  
un certain tour d'esprit requis, qu'il est pos-  
sible d'acquies & de perfectionner. — Et en effet  
quel est l'homme à qui sa raison, sa conscien-  
ce, ses amis, ses enfans, ses inférieurs, n'adres-  
sent pas directement ou indirectement des ques-  
tions, & des questions importantes, auxquelles il  
doit satisfaire? — Je recherche donc quel  
est proprement ce tour d'esprit que tous les  
hommes indistinctement, de quelque tempé-  
rament & de quelques caractères qu'ils  
soient, peuvent ou doivent acquies, pour excé-  
cuter



cuter. habituellement & en grand, dans le monde ce que nous faisons en petit & de loin à loin dans cette Société; & il me semble que ce tout d'esprit consiste proprement à envisager & à exposer continuellement les choses du côté le plus utile, afin d'en tirer nous-mêmes, & d'en faire tirer aux autres tous les avantages qui peuvent résulter de leur considération. — Au reste, j'ai posé en fait que toute question que des gens sensés se font à eux mêmes, ou proposant à d'autres, a son utilité & une utilité réelle. —

Enfin les Membres de cette Société seront naturellement disposés à y assister avec assiduité & avec plaisir, si chacun autant qu'il en lui est, tâche de joindre à l'utilité reconnue, l'agrément plus attirant encore, & auquel tous peuvent contribuer. —

## QUESTION

Si un homme peut sans mériter le blâme, se dispenser d'avoir une vocation décidée dans la Société?

par Monsieur Vernede

Vocation se dit ordinairement d'une aptitude ou d'une destination à un état ou à une profession. — Vocation se dit aussi de toutes sortes d'états & de conditions; mais profession désigne plus particulièrement la

condition que l'on a choisie, tant que l'on exerce; le métier auquel on s'applique: — Ainsi on dit, la profession des armes, la profession du barreau. — On distingue les professions honorables qui exigent de grands talents, ou de grandes qualités; les professions honnêtes qui supposent des sentiments & des mœurs; & les professions avilissantes qui sembleroient les exclure. — On distingue les professions savantes & les professions laborieuses. — on distingue les arts mécaniques & les arts libéraux. —

Les idées rappelées, je crois ne pas m'écarter du bas de la question, en substituant le terme de profession à celui de vocation. — En effet il semble que vocation indique plutôt la tendance à un état fixe & à une profession déterminée, que cet état & cette profession même. — Je crois aussi pouvoir, en changeant le terme de vocation en celui de profession, supprimer l'épithète de décidée, qui par là devient superflue; & rendre ainsi la question plus claire & plus précise. — Je rechercherais donc, si un homme peut, sans mériter de blâme, se dispenser d'avoir une profession dans la Société?

Dès que des hommes vivent ensemble dans des villes, & se réunissent en société, ils s'engagent tacitement à procurer le bien de cette société; s'entraider à l'œuvre dans leurs besoins, & à se soulager réciproquement dans leurs peines; & à contribuer mutuellement à leur avantage

avantage, à leur utilité & à leur agrément. — Mais que dis-je? Des hommes civilisés & réunis en Société! Des Sauvages mêmes errant dans les bois, vivant de leur chasse & de leur pêche, se contentant de la peau des bêtes fauves, ne seroient-ils pas dispensés de professions: ils les exercent en quelque sorte, toutes à leur manière. — N'ont-ils pas à pourvoir à leurs propres besoins & à ceux de leurs femmes & de leurs enfans? — Et ce la ne forme-t-il pas pour eux la plus étroite obligation?

Tout homme, par conséquent qui, dans l'état où sont actuellement les choses dans les pays civilisés, voudroit vivre à peu près à la manière des Sauvages, ne pourroit pas à la rigueur se dispenser d'exercer une ou plusieurs sortes de professions. —

Mais dès que les hommes vivent dans des villes, jouissent des travaux & des taberns de leurs concitoyens & goûtent les avantages & les douceurs de la Société, il est très-naturel & très-convenable que de leur côté, ils y contribuent. — je dis très-naturel, très-convenable. Et si je ne regarde pas comme stricte dans tous les cas, l'obligation d'exercer une profession déterminée, je regarde comme telle l'obligation de s'occuper utilement de quelle manière que ce soit & autant qu'on le peut. n'y aient que l'impossibilité absolue de s'occuper utilement, qui en fournisse une dispense valable; c'est ce qui paraîtra clairement si on remonte aux raisons qui en-

agent à exercer une profession.

Je trouve trois raisons principales qui fournissent autant de motifs décisifs & déterminans;

D'abord, la nécessité de se procurer de quoi subsister & vivre avec aisance & avec agrément. Secundement, l'utilité d'être occupé, afin de n'errer & de ne faillir que le moins qu'il est possible. —

Enfin, la convenance & la satisfaction de se rendre utile à ses semblables. —

Dès que l'on n'a pas de bien, & comme il en faut plus ou moins pour vivre dans la Société, on est obligé d'embrasser une profession — plus ou moins lucrative, plus ou moins périlleuse, plus ou moins agréable, plus ou moins honorable selon les pays, les besoins, l'état, les charges, le génie &c. &c. —

Mais les gens riches sont-ils donc dispensés d'embrasser une profession quelconque, par où j'entens une occupation utile? — Non, — J'ajoute! — il est vrai qu'ils ne s'y décideront pas par le premier motif de se procurer de quoi vivre: — On leur suppose une fortune suffisante pour eux & pour les leurs; mais ils y seront déterminés par le second motif, par l'intime conviction qu'un être intelligent & moral, mais borné & par conséquent faillible doit pour sa satisfaction intellectuelle & pour sa sûreté morale, être occupé de corps & d'esprit, ou du moins d'esprit si ce n'est pas de corps. — Et en effet qui ne

conçoit ou n'a connu par son expérience ou par ses observations la pénible langueur d'une âme occupée dans une triste dissipation & un desœuvrement habituel; les préjugés, les erreurs, les troubles d'un esprit inculte & inappliqué; & les funestes égarements d'une imagination bientôt déréglée, dès que la raison affaiblie & impuissante en a abandonné les rênes? Qui ne peut juger des combats opiniâtres de passions violentes, quelques fois opposées dans un cœur dénué, entièrement vide des sentimens exquis, nobles & généreux qui devoient le régler, l'animer, le soutenir? — Qui ne peut juger de la situation affreuse d'une âme indolente, tourmentée par des souvenirs douloureux, harcelée de regrets continuels, rongée de remords cuisans? — Qui ne peut juger, surtout de l'état accablant d'une âme oisive que dévore un ennui perpétuel, effet inévitable de la paresse; — ennui qui devrait fournir son propre antidote & son propre préservatif en faisant recourir au travail du corps & à l'occupation de l'esprit, à la louable activité d'une vie bien employée? — Enfin, qui ne déploierait l'état objet d'une âme dégradée & avilie, dans laquelle à la suite de la paresse & de l'indolence, les vices les plus bas & les plus honteux se sont introduits? — Il faut à bien dire. "Nous perdons le tems & n'en usons point. — nous" "respirons, & vivons point. — Perdre le tems, c'est" "exister, en user, c'est vivre!" — "Une

"simple existence est un fardeau insupportable."

"pour des Êtres destinés à vivre!"

Ailleurs;

"Les soins de la vie sont des consolations; ils nous tiennent dans les vues de la Providence. — Celui qui serait absolument exempt de ces soins de voir en créer pour ne pas être malheureux. Ce sont des occupations, & sans occupation l'âme est à la torture: l'action est son repos. —

Ailleurs;

"Par la sainte & sage volonté de Dieu, l'usage du tems, est un plaisir, & se perdre une peine, afin que l'homme qui ne le met point à profit, sente son erreur, s'il est trop aveugle" "pour l'apercevoir!" —

Mais je vais plus loin: — un homme vertueux, un homme affermi dans le bien, un homme supposé même impeccable, devrait embrasser une profession quelconque, choisir une occupation utile, exercer surtout une profession excellente à laquelle il se serait destiné, & sans laquelle il serait sûr d'avoir de grands succès. — Cet homme devrait mener une vie active (~~et~~ penser c'est agir) parce qu'il est convenable, beau, satisfaisant de faire valoir des talens, qui ne nous ont pas été donnés pour les enfouir; de les étendre par l'exercice; de devenir le soutien, l'appui, le bienfaiteur de ses semblables. — Nous pouvons même aspirer plus haut. — Et quelle est l'âme-généreuse, l'âme qui connaît son prix, qui



sont sa noblesse, qui fait tout le cas dont sont dignes, les facultés intellectuelles, la conscience, l'instinct moral qui lui ont été départis, & qui ne voudroit pas, si non résoudre, du moins concourir aux bienfaits de l'Être suprême & à la glorieuse destination de l'homme, d'être sur la terre l'image de Dieu.

Mais il faut l'avouer, l'homme riche, éclairé, vertueux, affermi & confirmé dans le bien, a un grand choix entre les diverses professions qu'il peut exercer, & les différentes occupations utiles à la Société qu'il a droit de leur substituer. — Et il y a encore ici une distinction à faire: — l'âge, des infirmités, des accidens dispensent de telles ou telles professions pénibles, dans de certains tems & de certaines conjonctures. — Mais il n'y a que l'impossibilité absolue de s'occuper, qui dispense (et même pour de courts espaces de tems) de l'obligation absolue de s'occuper utilement.

Je mets au nombre des occupations utiles, la sage administration de ses propres fonds, l'inspection sur la culture des terres considérables, un soin tout particulier de sa famille; les directions prétieuses d'un habile magistrat; les instructions & les conseils de tout homme expérimenté dans sa profession ou versé dans son art, qui substitue une théorie raisonnée à une pratique laborieuse; je mets en nombre des occupa-

tions utiles, la culture de son esprit; les encouragemens à donner aux sciences & aux arts, qu'il faut pour cela connaître du moins jusques à un certain point; de bons projets d'un génie fécond, en état de proposer des établissemens utiles, des fondations pieuses, des réformes nécessaires, que des personnes exerçant des professions laborieuses ne sauroient jamais concevoir, bien moins exécuter. Je conclus.

C'est l'homme qui ne s'occupe pas utilement, s'il le peut, & autant qu'il le peut, mériteroit avoir à appréhender le blâme & l'échec des autres hommes, celui plus douloureusement de sa propre conscience, celui plus redoutable de son suprême Législateur. Tu ne travailleras que six jours de la semaine.

Donc tu travailleras utilement les six jours.  
Au reste Dieu ne parle pas en maître rude, à des esclaves, ni ne leur impose pas un travail accablant; mais en bon père, il conseille & recommande des occupations convenables à des enfans qu'il chérit, qu'il connaît, & dont il a tous les intérêts à con-

Je vois considérer dans la Société, deux espèces de gens qui n'ont point de vocation; les uns sont les vicifs pauvres, les autres sont les vicifs riches. Je ne prendrais pas de cette classe d'vicifs que le préjugé entretient avec respect dans certaines religions, & qui font à Dieu, le vœu de vivre aux dépens du reste des hommes.

L'homme pauvre, qui n'a point de vocation

ocation est un membre engendré du corps de la société. — L'homme de loi veille pour lui comme pour le citoyen le plus utile, dans le nombre des gouttes de sueur qui tombent du front du laboureur, il y en a plusieurs pour lui; le guerrier verse une partie de son sang pour la défense: que donne-t-il en retour pour tout de choses? Rien. — Il faudrait le regarder comme un félon si ce qu'il accoutume à la société, consistait en objets de peu de conséquence, mais il est un criminel du premier ordre, & dans tout bon gouvernement cet individu ne doit pas y être plus toléré que le voleur & l'assassin.

Il n'est pas tout à fait de même à l'égard de l'oisif riche: je parle ici du riche qui ne dissipe pas sa fortune, qui ne profite pas de la confiance des hommes pour s'endetter & les ruiner; celui-ci est pis encore que l'oisif pauvre.

M. Helvétius dit que dans la ruée de la société humaine, il faut pour y entretenir l'ordre & la justice, pour en écarter le vice & la corruption, que tous les individus également occupés, soient forcés de concourir également au bien général, & que les travaux soient également partagés entre eux. En est-il que leur richesse & leur puissance dispensent de tout service? La division & le malheur est dans la ruée; les oisifs y meurent d'ennui; ils sont enviables sans être enviables, parce qu'ils ne sont pas heureux.

Leur oisiveté cependant fatigante pour eux-mêmes, est destructive du bonheur général. — Ils dévorent par ennui le miel que les autres branches apportent & les travailleurs meurent de faim pour des oisifs qui n'en sont pas plus fortunés. Il me parait, si je ne me trompe, que M. Helvétius est allé un peu trop loin. — Dans la république de Sparte, où la pauvreté étoit un des pivots sur lesquels roulait la machine politique, le riche oisif seroit, sans contredire, comme le félon dans la ruée. — Mais il n'en est pas de même dans les sociétés actuelles où l'argent a cours, & où son inégale distribution est une suite nécessaire de son introduction dans l'état; l'argent attire l'argent, c'est un axiome reconnu.

Le riche dans cet état des choses, doit être considéré comme un homme qui fait un commerce; son industrie ou celle de ses ancêtres, lui a acquis beaucoup de marchandise générale; il en remet à ceux qui n'en ont pas assez pour faire valoir leur industrie, & ils lui paient pour cela un certain bénéfice. — Il est donc clair qu'il fait un véritable commerce. Remettez la légitimité du prêt à intérêt, qui certainement est indispensable dans <sup>l'état</sup> l'état des choses, & vous admettrez que le riche qui fait valoir ses capitaux, fait un commerce non seulement légitime, mais encore très-utile. — son coffre fort ressemble à ces magasins où le pauvre qui n'a plus de quoi se pourvoir d'un <sup>marché</sup>

marché à l'autre, ou achetter journellement le blé de l'étranger à sa consommation quotidienne.

Il me paroit donc évident que, politiquement parlant, le riche qui fait valoir ses capitaux en les prêtant à intérêt légitime, & qui consomme le revenu qu'il obtient de cette manière, ne doit point être regardé comme un oisif. Il consomme, sans doute, dans la suite de la société plus de miel qu'il ne lui en faut pour son entretien, mais c'est un effet inévitable de l'égale distribution des richesses, du luxe & de tout ce qui en est la suite;

*Aut dico ille mille hominum mitacor dicit.*

Je conclus que l'homme riche, sans mériter le blâme peut se dispenser d'avoir dans la société d'autre vocation que celle de faire valoir son argent en le prêtant. Il a une vocation décidée mais c'est la dernière de toutes.

Si l'homme riche veut se rendre respectable & être heureux, qu'il prenne une vocation dans la société, autre celle de faire valoir son argent, qui ne sauroit l'occuper assés. Il sera respectable parce qu'il remplira de avantage son temps & qu'en général plus un homme s'occupe, plus il donne de choses à la société en échange des avantages qu'il en retire. Il jouera dans la société le rôle noble & respectable d'un homme libéral & généreux. Il sera heureux parce que l'homme occupé est nécessairement l'homme heureux. Il sera même meilleur parce que l'homme oc-

cupé est l'homme qui a le moins de vices. Je vais tâcher de prouver cela en peu de mots.

Tous les hommes ont des besoins, les uns plus les autres moins: personne n'est sans besoins. Je crois qu'au moment où ils les satisfont depuis le sceptre jusqu'à la boulette, tous sont également heureux. La différence qu'il y a entre les hommes, c'est que les uns se procurent les besoins en travaillant & ce sont les plus heureux, & que les autres ne font rien pour cela & en sont plus malheureux. Si le travail est généralement regardé comme un mal, c'est que dans la plupart des gouvernements, l'on ne se procure le nécessaire que par un travail excessif, & qu'en conséquence l'idée du travail rappelle toujours l'idée de la peine. L'opulent oisif est privé de plaisirs de préférence, qui ne sont pas les moins doux, parce que rien ne les borne; il n'a que les plaisirs des sens qui ont peu de durée. Si être heureux il est forcé d'attendre que la nature renouvelle en lui quelque besoin & l'interval qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant, est rempli chez l'homme occupé par les plaisirs de la providence; c'est au contraire chez l'opulent oisif par l'ennui, cette maladie de l'ame la plus cruelle de toutes. Le luxe a imaginé mille moyens de remédier à l'ennui, mais tous sont insuffisants.

En France, dit Mr. Hébertius, mille de  
vins



voirs de sagesse inconnus aux autres nations, y ont été inventés par l'ennui. Une femme se marie, elle accouche; un oisif l'apprend, il s'impose à tout de visites, ou tous les jours à la porte de l'accouchée, parle au Suisse, remonte dans sa chaise & va s'enquérir ailleurs. Nous connoissons, Messieurs, d'autres pays que la France où l'oisiveté a inventé d'ausi utiles occupations, avec tout aussi peu de succès contre l'ennui.

Enfin, Messieurs il est évident que l'homme riche & oisif doit être moins vertueux & moins heureux qu'un homme qui a une médiocre fortune nécessaire au travail; que l'homme qui en a contracté l'habitude; que l'homme qui poursuit la gloire dans la carrière des arts & des sciences. Je pourrois démontrer cette vérité par mille exemples, et sans doute il est inutile de le faire. Qu'il me soit seulement permis de rapporter une pensée de la Rochefoucauld qui connoissoit si bien les hommes; "Parmi les gens du monde, dit-il, "s'il n'est point de mariage délicieux, c'est "qu'on y est désœuvré. L'ennui poursuit la femme; elle veut s'y soustraire; elle dépense "trop, fait des dettes, prend un amant. Le "marriage se fâche; il n'est point écouté. Les "deux époux s'ignorant & se détestent par "ce qu'ils sont oisifs, ennuyés & malheureux." Si l'homme riche veut être vertueux, respecté & heureux, qu'il prenne donc une

profession décidée dans la société. Les beaux arts & les sciences semblent particulièrement justes pour lui; & la vocation d'agriculture & celle de magistrat sont les deux plus utiles qu'il puisse choisir. La fortune & met tout dans le cas de perfectionner l'art de première nécessité; il éclairera sur ses véritables intérêts, la portion la plus nombreuse & la plus utile des citoyens; celle qui est la plus en proie aux préjugés; il deviendra le médecin de ces hommes; leur ressource dans les cas de nécessité.

Mella fluciat illi feris & ritus asper in omnia!  
La fortune lui sera tout aussi utile dans l'emploi de la magistrature. Il aura le temps nécessaire à s'instruire; il jouira d'une considération extérieure que donne la répl. esp. & ennoblera ainsi sa charge; & la balance de la justice ne penchera jamais dans sa main au poids de l'or par lequel on essaie souvent de tenter l'homme peu riche.

### Question

Traité par Monsieur Lotier de sonnelles.

"Quelles sont les qualités qui procurent le plus certainement à celui qui les possède la Supériorité?"

La force établit la Supériorité.

Il faut après inutilité de définir ce qu'on entend par la supériorité. L'on ne sauroit en exprimer différemment l'idée, que par des périphrases moins intelligibles que le mot, ou par des synonymes qui

qui ne le vaudroit pas; La Force établit la Supériorité.  
 Je pars de ce principe, dont je ne sçais point que la proposition me soit contestée, pour examiner son fondement à l'état de notre question; Si la force toute seule doit obtenir et conserver cette supériorité proprement dite? Et s'il n'est point d'autres qualités, qui puissent la procurer certainement?

Afin de mettre de l'ordre dans cet examen, j'ai essayé de remonter à l'origine des choses.

Dans le premier état de nature, chez les sauvages isolés, et non encore civilisés, parmi les animaux à l'instar desquels, les sauvages originaires, s'il en existe encore, sont supposés vivre; La force du corps donne, sans doute nécessairement une supériorité réelle.

Pouvoir sans retenue à tous ses besoins, s'emparer à main levée de tout ce qui peut contribuer à leur satisfaction, dompter tout ce qui peut y nuire, ou seulement la retarder, se soumettre les objets dont on se trouve environné, et les subordonner tous à sa propre utilité: Tels sont les premiers actes de supériorité. Ils sont eux-mêmes le résultat de la Force.

L'agilité, l'adresse, peuvent, il est vrai, parvenir au même but. Mais la première n'est qu'un des attributs de la force du corps; la seconde en devient le supplément. C'est à la force seule que la supériorité se trouve adjugée, même, lorsqu'à son défaut on en emploie pour la remplacer les vices auxiliaires de l'adresse, de la ruse, et autres pareilles: C'est, dis-je, toujours pour équivaler à la puissance de la force qu'on fait usage de ces dernières; — Et les effets en provenant, doivent être uniquement considérés & jugés, comme une suite des opérations de la force, ou des instrumens subsidiaires qui la suppléent.

Je crois donc pouvoir avancer que la force du corps est la véritable cause originaires de la supériorité d'un homme sur

des semblables; j'oserois pas que, ajouter, celle de l'homme sur les autres êtres attachés à la même globe que lui, si l'on n'alloit pas s'objcter relativement à la dernière partie de cette proposition, qu'd'après mon propre système qui pour le présent attribue à la seule force du corps cette supériorité, l'homme par une conséquence naturelle, se trouveroit, au contraire de ce que j'ai dit, un être inférieur au lion: Et l'on s'objcteroit sans doute à la méprise, peut-être à l'hésitation, si, pour me tirer d'affaire, je m'avisois de convenir effectivement de la supériorité du lion, et de citer tout debout à ce sujet, le parallèle ingénieux et allégorique du Marseillois & du lion, que nous trouvons si heureusement vérifié dans l'une des agréables pièces fugitives de M<sup>rs</sup> de Voltaire. Mais je viens d'ailleurs de répondre à cette objection, en établissant qu'au défaut de la force réelle, on y supplée par la force factive, ou l'adresse, qui la représente, la double, et l'équivaut: C'est le procédé de l'homme, vis-à-vis de tant d'animaux redoutables qu'il a cependant le pouvoir de vaincre ou de dompter.

Telle fut de tout temps et sans exagération, l'influence de la force du corps, que c'est à elle seule qu'il faut attribuer cette supériorité prétendue, & généralement admise des hommes sur les femmes.

Ces dernières s'emparent incontestablement sur eux, par tout ce qu'elles tiennent de la bienfaisante nature, en grâces, et en agréments; Elles ont en leur faveur le charme de la figure, l'élégance des formes, l'arrondissement des contours, la subtilité des organes, la délicatesse des sens, la finesse de tout la douceur du procédé: Elles sont douées singulièrement d'une exquisse sensibilité, dont l'effusion délicate devient un déluge de voluptés ravissantes, pour l'objet, quelle pénètre, comme pour celui qui la produit. Elles sont merveilleuses! Donne

heureusement en partage à cette aimable portion de l'humanité  
 qui meut au moral & au physique, et chez laquelle, recherchés  
 convenablement et mis en jeu à propos, il opère l'union —  
 inappréciable de la tendresse à la vivacité, des extases de  
 l'impression touchante aux élans de l'expression ardente.  
 Ce sont autant de manières d'être distinctives, qu'on ne peut  
 refuser aux femmes, et qui leur assurent avec leur bonheur  
 de plaire, la prérogative utile, de se voir recherchés, sans qu'elles  
 aient besoin de faire les avances. †

† Malheur à la jolie femme qui faisant peu de cas du prix si  
 le plus précieux de son sexe, le contrarie vivit, et se dégradent  
 elle-même, en prévenant par ses propres avances et honneur  
 aimable, que la loi générale, forte de son pouvoir de la beauté  
 dans ce cas particulier, altère faiblement à ses pieds.  
 Les succès précipités, par les quels suivant cette méthode,  
 elle anticipe sur un triomphe, qui pour lui paraître un  
 peu retardé, n'en devient que plus inhumain qu'able. Ses  
 prétendus succès, dis-je, ne peuvent jamais, être qu'éphémères  
 et tourneront bien mieux, à la gloire précieuse, qu'à son humiliation  
 prolongée. Les fuites en font à coup sur peu fatigantes,  
 presque toujours pénibles, et quelque fois amères pour ne  
 rien dire de plus.  
 Note d'un observateur

Je parle toujours dans l'état de nature, par celui de société vient  
 encore, faire valoir chez elles préférentiellement aux hommes du  
 moins, dans nos climats, une foule d'autres avantages, qui  
 devraient rendre la balance à peu près égale; Mais en fin  
 tout cela n'est point la force du corps. Et cette qualité seule, à  
 force pour toujours la supériorité du sexe le plus fort,  
 sur le plus séduisant, mais le plus faible, quelque enchantement  
 que ce dernier nous paraisse.

Et

En abandonnant la perspective éloignée de cette fiction  
 primordiale du genre humain, dont chaque individu faisoit à part  
 soi, pris séparément un tout circulaire, auquel il se trouvoit en  
 même tems le centre & la circonférence: Nous voyons lui succéder  
 par degrés l'établissement de l'état social, plus ou moins étendu,  
 plus ou moins subdivisé.

Et dans les commencemens de ce combat sous forme, étoit  
 encore la force du corps, qui devoit de la supériorité.

Les différentes bandes se vouvoient de préférence pour leur  
 chef, celui que la force mettoit en état de les faire marcher  
 le plus victorieusement à la chasse, à la guerre, & de les défendre  
 le plus sûrement contre les agressions de leurs ennemis & des  
 bêtes sauvages.

La force a fait les premiers chefs, les premiers conducteurs,  
 Ducs, Dais, Généraux, comme on voudra les appeler; C'est elle  
 qui produisit successivement cette foule de petits seigneurs & de  
 dont chacun commandoit respectivement à chacune des petites  
 Tribus dispersées sur la surface de notre globe, avec une  
 autorité proportionnée à son plus ou moins de force. Bientôt  
 elle crea les Rois, les Empereurs; L'autorité fut attribuée, de  
 son origine à la force; la force fut le principe du pouvoir: Et  
 je ne crains pas d'affirmer qu'il n'est aucune puissance qui  
 ne soit fondée sur celle de la force. Dans tous les tems, dans tous  
 les lieux, le droit du plus fort fut, est, sera, de tous les droits le plus  
 antique, le plus respecté.

Les hommes, bornés d'abord, tant à la raison de leur existence  
 isolée, primitive, qu'à celle de leur faculté d'acquiescer leurs passions  
 par dans la carrière sociale, bornés de plus dans leur état  
 communément aux seuls besoins physiques, dont la force seule  
 du corps leur garantissant alors la satisfaction, se créèrent  
 bientôt de nouveaux besoins, & d'un genre différent, relatifs aux  
 facultés intellectuelles, que leur constitution en société vint  
 successivement à développer chez eux.

Et



Il fallait, afin de pourvoir à unir, joindre à la force du corps, l'énergie de l'âme. L'une & l'autre force étoient trouvées volontiers réunies chez le même sujet, en particulier dans ces premiers âges, où la nature non encore dégradée par les altérations des hommes & des tems, conservoit avec vigueur toute son influence. Et même de nos jours, il est rare, qu'un corps fortement organisé pour le physique, ne soit pas animé par un moral nerveux, si je puis hasarder cette expression.

Je comprends donc ici dans la même classe, & sous la même dénomination, de la force en general, cette première qualité tant intellectuelle que corporelle, dont naît la supériorité, portant également sur l'âme & sur le corps: cette double force, n'est en autres termes que le pouvoir de faire le bien.

Mais à mesure que la société s'étendit, & se subdivisa, les intérêts des différens individus réunis sous la même bannière, aussi bien que ceux des différens portions, de cette société universelle, faisant elle même autant de sociétés distinctes, et cependant brant toutes comme branches particulières au tronc. Originaires de la société en general, dont elles partent, et auquel elles retournent: ces divers intérêts, dis-je, devinrent de plus en plus compliqués. Le pouvoir de faire le bien, autrement nommé, la force, ne fut plus suffisant pour conserver la supériorité qu'il venoit d'acquies; il fallut y joindre la sagesse, nécessaire pour la découvrir dans tous les points de vue, combinés & détaillés. On dit lui associer, le talent effectif de savoir faire ce bien, tant general que particulier, sans nuire au rapport compliqué d'autre, ces différens intérêts réunis & séparés.

C'est en quoi consiste la prudence, ou plutôt la vraie sagesse, deuxième qualité bien essentielle, sans laquelle ne peut subsister la supériorité.

En

En effet, les inférieurs mécontents uniroient bientôt leurs forces respectives, pour prévaloir sur celle à laquelle ils étoient d'abord empressés d'accorder une première supériorité. Si celui qui s'en trouve revêtu ne sait pas en faire usage, pour la déployer à la plus grande utilité commune & particulière. Dans ce cas il résulteroit plus d'inconvénient, que d'avantages de cette attribution du pouvoir: & ce pouvoir seroit tôt ou tard anéanti, par la raison que son exercice deviendroit inefficace et nul, contraire au but, ou seulement retardé, mal dirigé. En un mot, la supériorité finit, là où le supérieur ne sait pas faire ce qu'il peut faire: c'est à dire, des qu'il n'a pas la science d'exercer ce dont il a la puissance.

Pouvoir le bien, savoir le faire, ne suffiroit pas encore pour déterminer, & décider invariablement la tenue constante de cette supériorité; il faut le vouloir.

L'homme, distingué des autres animaux par la spontanéité morale, a pu s'acquies en raison de sa force, une certaine prérogative d'autorité sur soi semblable; il peut être en état d'exercer cette prérogative, avec sagesse, prudence, & sagesse, au plus grand avantage commun de tous, & de chacun: Mais l'un & l'autre des sort, de ces deux qualifications, d'être puissant, et d'être sage, tout à la fois seroient sans effet, si dans le même sujet, un troisième motif moins indispensable, ne lui est pas associé; je veux parler de sa propre volonté de tendre, vers le plus grand bien; c'est la Bonté.

Oui Messieurs, la Bonté, ceci n'est point un paradoxe, je n'entends pas sous cette dénomination la bêtise, la mansuétude, la bonhomie, la faiblesse, la complaisance, la douceur, la compassion, pas seulement la subtilité; toutes ces modifications, tiennent plutôt à la faiblesse de notre

nature

Nature, qu'elles n'en constituent le mérite, essentiel. Mais dans le sens primitif et véritable, la Bonté proprement dite, se manifeste comme vertu rigoureuse: c'est la volonté réelle et constante, de faire & de procurer toujours, et en tout, autant qu'il est en soi, le plus grand bien de tous.

Un Être qui peut, qui sait, et qui veut toujours accomplir le plus grand bien; l'Être par Excellence, tout Puissant, tout Sage, et tout bon, est nécessairement supérieur à tous les autres Êtres. Et par inférence, les trois qualités caractéristiques établies sont aussi dans toute sa proportion, la supériorité progressive des hommes, les uns sur les autres.

Je me suis étendu sur l'usage plus que sur l'usage dernière, pour ce que c'est de la puissance, qui dérive essentiellement et d'origine l'établissement de toute supériorité: Les deux autres vertus doivent être annexées à cette première cause efficiente pour maintenir et constater une supériorité que la force seule avoit d'abord entraînée.

Enfin je n'ai songé de l'état de la question que relativement au sens indéterminé du mot de supériorité pris en chose générale; chaque genre particulier a l'envisager en détail, devient susceptible d'une certaine mesure attributive de supériorité, que les seuls talents propres à ce genre peuvent procurer & graduer. Mais dans tous, il faut pour y parvenir, le Pouvoir, le Savoir, et le Vouloir.

François premier, et Charles Quint, nuls en Puissance, & livrés à l'ambition, hâtèrent longtemps pour servir aux yeux de l'Europe attentive la supériorité de l'un sur l'autre; celle de Charles prévalut: Pourquoi? c'est que la prudence dirigea toujours ses entreprises; sa sagesse eut éclairer toute les démarches de son empereur; et sa sagesse le mit à même d'employer sans relâche les moyens les plus propres à faire échouer celle, & réussir celle là.

Olivier

Olivier Cromwell fut supérieur en habileté, comme en génie à Louis XII, le Roi du peuple; Louis l'avait été à Cromwell en bonté: Le Prince qui réuniroit à cette excellence vertueuse & divine, la sagesse approfondie, et l'énergie rigoureuse du Premier, seroit lui même supérieur à tous les Rois de la terre. Charles Magre fut tel, si nous en croions les historiens.

Plus près de nos jours, Henry III, distingué par l'activité de son courage & par sa volonté bien faisante. le brave, le bon, Henry IV Manqua plus d'une fois de sagesse. Il réussit enfin, lors qu'il eut celle de sacrifier son culte, à la Religion de son Peuple.

La déduction trop ontologique peut être, de ma réponse à la question proposée, ma laissé cependant apercevoir dans le fait, un phénomène qui s'y rapporte: phénomène peu concordant, il est vrai, avec les principes que je viens d'établir! Mais dont, pour cela, je ne dois pas me dispenser Messieurs d'introduire en l'observation;

Quoi qu'il envisageât sous tous ses points de vue, on se sentoit désagréablement affecté d'une sollicitude froide et pénible: Tel qu'il existe, le voici.

La société se trouve actuellement au plus haut point de l'agitation d'une des crises les plus dangereuses pour elle.

L'Or et l'Argent, ces métaux vils en eux mêmes, originairement destinés à servir de commune mesure aux échanges réciproques & continuels que les hommes sont appelés à faire entre eux, pour la satisfaction mutuelle de leurs besoins respectifs; sont malheureusement de nos jours, et se trouvent être aussi la commune mesure de toutes leurs perfections, de tous leurs avantages, sans exception.

L'homme riche est, à l'heure ou je parle, l'homme supérieur; un Monceau d'Or qui vaut, sans autres accessoires à la réunion de la puissance, de la sagesse & de la bonté, première qualité nécessaires dans le véritable état des choses, pour acquies & conserver une supériorité réelle.

Je.

Je conviens que la cause du moment est un ressort factice, et qu'en conséquence, ses effets, ne sont que précaires. Mais en attendant ce métal qualifié de précieux, est le plus favorable, de tous les véhicules: Mobile universel, il remplace toute les vertus; il obtient le même degré de supériorité, quelle seules méritent exclusivement. Toute la puissance tant législative, qu'exécutive du gouvernement anglais, dont on s'est plu à élever jusqu'aux nues, la constitution, roule uniquement aujourd'hui, sur le plus ou moins d'argent, que l'administration est en état de distribuer à ses propres membres. Du grand au petit, l'influence de l'argent est la même par tout; elle prévaut sur tout; sa prépondérance décidée, consume tout.

Quel sera le terme de cette crise? Quel en sera le résultat? Quelle en sera la fin, & la suite?

C'est une nouvelle question, Messieurs, que j'ai l'honneur de vous proposer, & que je prends la liberté de soumettre à votre examen.



Table des matières.

	Page
1. Mémoire sur l'utilité des sociétés littéraires	1
par M <sup>r</sup> D'Yverdun . . . . .	1
" " " " " " " " " " " "	8
" " " " " " " " " " " "	8
2. Question traitée par M <sup>r</sup> . Polier de Corsellas sur: S'il de tous les différents systèmes que présentent les fausses religions, celui de la Théologie (les Grecs) n'est pas le plus favorable au bonheur temporel des hommes sur cette terre . . . . .	12
3. Mémoire sur les préjugés	17
par M <sup>r</sup> . de Montagny . . . . .	17
4. Mémoire sur le respect dû aux préjugés	22
par M <sup>r</sup> . d'Yverdun . . . . .	22
5. Mémoire sur les préjugés	27
par M <sup>r</sup> . de Corsellas . . . . .	27
6. Exposition de la question: S'il y a des préjugés respectables par M <sup>r</sup> . Pasche . . . . .	33
7. Le point d'honneur ou le duel est-il un préjugé? par M <sup>r</sup> . le Comte de Füllenstein . . . . .	40
8. Mémoire de M <sup>r</sup> . Dugnon de Londres sur les préjugés . . . . .	43
9. Discours sur les préjugés respectables de M <sup>r</sup> . de Montolieu . . . . .	47
10. Pourquoi les Français ont-ils si peu de poètes anciens traduits en vers français, tandis que les Anglais et Italiens en ont beaucoup? . . . . .	54
(L'historien Verdeil indique cette question comme traitée par M <sup>r</sup> . Ben. Berchem.)	54
11. Du choix des occupations par M <sup>r</sup> . le Comte de Charles . . . . .	60
12. Si la sensibilité est favorable ou contraire à la force de l'âme	62
par M <sup>r</sup> . le Comte d'Arny. (L'historien Verdeil; par M <sup>r</sup> . Lezard.) . . . . .	62
13. Est-il avantageux pour la Société que les femmes deviennent plus coquettes qu'elles ne le sont?	65
par M <sup>r</sup> . Pasche . . . . .	65
14. Sur la sensibilité et la force de l'âme, par M <sup>r</sup> . de Montagny . . . . .	76
15. Mémoire sur la sensibilité	81
par M <sup>r</sup> . de Corsellas . . . . .	81
16. Sur les préjugés et s'il en est de respectables, par M <sup>r</sup> . Wetzl . . . . .	90
17. " " " " " " " " " " " "	96
par M <sup>r</sup> . Minguard . . . . .	96
18. Des avantages et des désavantages des théâtres de société	100
par M <sup>r</sup> . de Sausseure, juriste . . . . .	100
19. Sur la législation de Lycurgue	103
par M <sup>r</sup> . Mardoual . . . . .	103
20. Sur les causes de la décadence et des progrès des sciences et des arts	113
par M <sup>r</sup> . Mardoual . . . . .	113
21. S'il est bon que les femmes soient coquettes, par M <sup>r</sup> . Rolland . . . . .	125
22. Sur la traduction française des auteurs anciens, par M <sup>r</sup> . le Professeur Coupé . . . . .	130
23. Pourquoi cultive-t-on toujours la raison aux dépens du sentiment,	137
par M <sup>r</sup> . Dugnon . . . . .	137
24. Il a-t-il des préjugés respectables? Discours lu à la Société littéraire en avril 1772, par M <sup>r</sup> . Rolland . . . . .	145
25. Discours sans titre en faveur de la religion naturelle ou du théisme contre le matérialisme, lu en mai 1772 par M <sup>r</sup> . Rolland . . . . .	151
26. Il a-t-il des sciences ou des facultés (de sciences) parfaitement inutiles aux hommes?	161
(L'historien Verdeil indique M <sup>r</sup> . Minguard)	161

27. Sur les qualités de plus propres à nous concilier la bienveillance des autres hommes.	171
(L'historien Verdeil indique aussi M <sup>r</sup> . F. G. de la Harpe comme ayant traité la même question)	171
28. Sur les qualités qui procurent le plus certainement à celui qui les possède la bienveillance des autres hommes	178
par M <sup>r</sup> . Vernede . . . . .	178
29. Même sujet traité par M <sup>r</sup> . Bugnon . . . . .	179
30. Ce qu'on appelle le sentiment n'est-il point une maladie de l'âme qui l'énerve et l'affaiblit?	188
par M <sup>r</sup> . Bugnon, (p. marge) . . . . .	188
31. Considérations sur les inconvénients et les remèdes de la sensibilité de soi-même	200
par M <sup>r</sup> . Vernede . . . . .	200
32. Les Suisses ont-ils une poésie nationale, et quelle doit être cette poésie	202
par M <sup>r</sup> . Prud'homme . . . . .	202
33. Quelles sont les ressources et les consolations de l'âge avancé	211
par M <sup>r</sup> . Vernede . . . . .	211
34. Rentrée de la Société Dimanche 26 novembre 1780, par M <sup>r</sup> . Vernede . . . . .	212
35. Si un homme peut sans mériter le blâme se dispenser d'avoir une vocation décidée dans la Société?	216
par M <sup>r</sup> . Vernede . . . . .	216
36. Quelles sont les qualités qui procurent le plus certainement à celui qui les possède la supériorité?	229
(L'historien Verdeil indique le comte de Charles)	229

Ces Mémoires ou Discours ont été recueillis par 4 mains différentes:  
 1<sup>re</sup> main : page 1-12 et 14 à 140  
 2<sup>e</sup> " " " " 12-16 et 229 à 238.  
 3<sup>e</sup> " " " " 171-179  
 4<sup>e</sup> " " " " 200-229.